

JACQUES LŒW

*les cieux  
ouverts*

chronique de la Mission ouvrière  
Saints-Pierre-et-Paul

*cerf*

## AVANT-PROPOS

Tout rempli de l'Esprit-Saint, Etienne fixa Son regard sur le ciel :  
« Ah ! dit-il, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. »  
(Act.7, 55.)

En 1946, paraissait un petit livre *En Mission prolétarienne*. Il relatait le premier choc d'un (relativement) jeune prêtre aux prises avec la vie de docker, non seulement par son travail sur les quais, mais par sa vie partagée dans les baraques avoisinantes où cette population venue des quatre coins de la Méditerranée s'entassait.

Treize ans plus tard, le *journal d'une Mission Ouvrière* prenait la relève. En 1959, ce n'était plus un homme seul, mais une équipe missionnaire qui s'exprimait : notes écrites au jour le jour, rapports à nos évêques, convergences et divergences, ce qui, enfin, avait longuement précédé, accompagné, suivi « l'affaire » des prêtres-ouvriers - au moins à Marseille -, s'y trouvait rassemblé dans l'ordre chronologique.

Les dernières pages du livre laissaient pressentir la constitution d'un groupe : *la Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul*. Non point par démanègeaison d'ajouter un gadget de plus à la panoplie missionnaire, mais pour tenter de vivre en plein air, au milieu des travailleurs, sans clôture sociologique ni barrières, la vie imitée des douze Apôtres, laquelle tient en deux mots : *partager et relier*, Partager la vie de Dieu et partager la vie des hommes, et l'une et l'autre aussi totalement que possible. Relier les hommes entre eux et les relier à Dieu en Jésus-Christ, lui que nous savons être Dieu-avec-nous, venu et mort expressément « pour rassembler dans l'unité les fils de Dieu dispersés » (Jn 11, 52).

*Les Cieux ouverts* - j'expliquerai ce titre plus loin - sont l'histoire de cette Mission Pierre-et-Paul, ses premiers pas, ses tâtonnements, son expansion... Cela justifie-t-il un livre ? Certainement pas s'il s'agit d'une quelconque affaire de famille n'intéressant que les participants ou les sociologues. Mais oui si l'on peut y lire en clair une transcription *aujourd'hui de l'ultime* et permanente parole de Jésus – « Vous serez mes témoins.... et jusqu'aux confins de la terre », et cela non par nos propres forces, mais « par une énergie que vous recevrez de Dieu, celle de l'Esprit-Saint qui descendra sur vous » (Act. 1, 8).

Affirmer cela n'est point manquer d'humilité ni, malgré la réputation des Marseillais, exagérer ! Car la plus fondamentale certitude de l'apôtre naît de la confrontation de deux phrases, l'une de Jésus, l'autre de saint Paul : « Sans moi vous ne pouvez faire que du rien », dit le Seigneur (Jn 15, 5), à quoi saint Paul répond : « je puis tout en Celui qui me rend fort » (Phil. 4, 13). Du choc de ce rien et de ce tout vit l'envoyé de Dieu

Mais ces quinze ans, 1955-1970, s'ils valent la peine d'être dits, comment les décrire ? Il se trouve qu'ils sont jalonnés par des lettres adressées aux amis de la Mission : c'est un rendez-vous annuel avec plusieurs milliers de correspondants. La plupart m'avaient écrit à propos des albums de *Fêtes et Saisons*, me posent des questions, disant leurs doutes ou leurs anxiétés. J'ai toujours essayé de leur répondre. Une amitié est née, vive et forte. D'où ce message une fois l'an, pour ne point laisser disparaître ou s'amenuiser le contact, et que les uns et les autres ont appelé « lettre bleue » à cause de la couleur du papier.

Elle établit une sorte de bilan du travail et des événements qui ont marqué l'année, indique les orientations de la marche. C'est un courant d'échanges entre la vie de nos amis voisins de quartier ou de travail et destinataires de la lettre chacun là où Dieu le veut, et celle de la Mission, un soutien mutuel. C'est le regard vers un même but pour faire ensemble « un pas un peu plus en avant ».

A côté des lettres bleues ou plutôt entre elles, d'autres correspondances ont été insérées dans ce livre : celles adressées aux équipiers de la Mission, encore étudiants ou déjà engagés dans cet effort, pour une montée commune dans la fidélité à l'appel premier.

Ce livre n'échappera pas à diverses critiques que, d'avance, j'accepte volontiers. Il en est une cependant à laquelle je voudrais répondre ici-même et d'avance, par amitié pour ceux qui me l'adresseraient, car je la crois mal fondée. Elle a été formulée par une revue missionnaire d'avant-garde qui constatait que, dans *Comme s'il voyait l'invisible*, je ne reprenais que des idées somme toute banales, du déjà su, dit et redit. Elle n'employait pas le mot de « réchauffé », sans doute par gentillesse, mais je consens volontiers à le dire moi-même.

Oh! Je sais bien qu'entre ce que nous disons de Dieu et ce qu'il est, il y a un abîme et que l'on voudrait se taire par respect pour le mystère de Dieu. Parler de Dieu, c'est toujours le rapetisser et c'est, en effet, chose grave. Mais se taire n'est pas une solution, car on oublie ce dont on ne parle point. Faut-il alors ne parler de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise que pour dire des nouveautés ? Et souvent passagères ? Et parfois douteuses ? On ne demande pas au boulanger d'inventer un pain inédit chaque semaine, mais de fournir chaque jour un pain loyal, « le même qu'hier » s'il est bon. Or les hommes d'aujourd'hui attendent leur ration de pain et non pas des fantaisies boulangères.

Comme on le voit, il ne s'agit pas de me défendre, mais de beaucoup plus : il en va de l'apostolat lui-même, car l'apôtre, par définition, n'apporte pas ces nouveautés « qui démangent les oreilles », - saint Paul le dit déjà -, mais « la saine doctrine » (2 Tim. 4, 3). Or, pour « proclamer la parole et insister à temps et à contre-temps » (*ibid.*), redire sans se lasser les certitudes essentielles, il faut aujourd'hui, - passez-moi l'expression -, un « sacré culot » ! Et ce mot de *sacré*, remarquez comme il s'applique merveilleusement bien quand il s'agit de vérités divines : disons si vous voulez « un culot sacré... ».

Oser dire aujourd'hui que la mission donnée par Jésus-Christ, Seigneur de gloire, à ses Apôtres, est autre chose que je ne sais quel témoignage silencieux, que les chrétiens ne sont pas un aquarium de poissons aphones, blancs ou rouges, qu'on aurait placés dans une volière d'oiseaux chantant, eux, à qui mieux mieux, n'est pas si facile. « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé », dit saint Paul citant un psaume (2 Cor. 4, 13).

« Erre missionnaire, c'est être captif », disait Madeleine Delbrêl, captif d'une pensée, d'une parole, d'une vie que nous n'avons pas à inventer mais à recevoir d'un autre, du Christ, « Voie, Vérité et Vie », et à redire. « De toutes les nations les païens, les incroyants, les mal-croyants -, faites des disciples », dit Jésus (Mat. 28, 19). L'apôtre, à l'image d'Etienne, premier diacre et premier martyr, est celui qui témoigne, et pas de n'importe quoi ni de n'importe qui : « Ah ! Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu » (Act. 7, 56). D'où le titre de ce livre.

Il y a cependant quelque chose de vrai dans ce reproche qui m'était adressé et qui, au fond, est une plainte : pourquoi Dieu et son mystère n'intéressent-ils pas ? Pourquoi notre Credo semble-t-il usé à force d'être connu d'avance ? La Bonne Nouvelle est-elle encore seulement une nouvelle ? A cela je répondrais ceci : Oui, ces vérités prodigieuses se sont en effet souvent enkystées et sclérosées. Mais à qui la faute ? Elles ont trop été rabâchées au sein de formes de vie devenues artificielles et qui leur enlevaient tout mordant et toute actualité.

Les fleurs en papier, les guirlandes, les globes de verre protégeant une couronne défraîchie, les faux bois repeints en faux marbre, les costumes et les attirails de sacristie, les politesses surannées n'encombraient pas que les églises. A l'intérieur du chrétien avaient pénétré des coutumes analogues qui n'avaient parfois plus grand-chose à voir avec la vigueur de l'Evangile. Dans les meilleurs cas, la morale avait remplacé la mystique qui jaillit de l'Ecriture.

Mais prenez ce même Evangile et toute la Bible qui le prépare et le suit, plongez-le - et le chrétien avec - dans le décapant de l'existence quotidienne, dans la dure réalité du travail, des transports, du syndicat, du quartier, de la politique même, mais en vivant tout cela « au nom », c'est-à-dire dans la personne « du Seigneur Jésus, rendant par lui grâces au Dieu Père » (Col. 3, 17), alors l'Evangile et le chrétien surgissent tout neufs, comme des ferments de vie; devenus à leur tour un réactif, ils décaperont eux aussi la vie des hommes, chrétiens ou non, des nouvelles idoles qui se multiplient.

Cette présence du Seigneur, cependant, ne se maintiendra que si « trois ou quatre sont rassemblés en son nom » : d'où l'effort pour faire naître, peu importe le nom, des communautés rassemblant les chrétiens autour du Seigneur Jésus, Parole de Dieu<sup>1</sup>.

Dire fortement et sans cesse que Dieu existe, qu'il nous aime, que Jésus-Christ est le Verbe du Père qui s'est fait nôtre, que l'Eglise est son existence actuelle, que nous attendons les cieux nouveaux et la terre nouvelle, que déjà maintenant le baptême nous a baignés dans le divin qui a pénétré en nous, dire de Marie - une femme de notre race humaine -, qu'elle est la Mère de Dieu, non, cela n'est pas du banal ! Mais pour pouvoir le dire à ses frères, il faut porter avec eux le poids du jour, du travail, du froid ou de la chaleur et ne pas tricher avec la vie quotidienne. Non, ce n'est pas une généralité pieuse que de parier sa vie, à vingt ou à soixante ans, sur la Parole de Dieu et spécialement sur *une* parole : « Venez à ma suite et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (Mat. 4, 19).

J. L.

Jacques Doew

---

<sup>1</sup> Voyez par exemple le livre de Dominique BARBÉ, *Demain les communautés de base* (Cerf), relatant notre effort au Brésil.

Port-de-Bouc, 25 SEPTEMBRE 1955

J'aurais voulu vraiment écrire une lettre personnelle à chacun d'entre vous, mais je vois bien que je n'y arriverai pas. Excusez-moi donc de vous envoyer ces quelques nouvelles ronéotypées mais soyez bien sûrs qu'en signant chaque lettre, j'ai une pensée personnelle pour chacun, en plus d'une prière toujours fidèle.

Depuis quelques mois, les événements se sont précipités pour nous, dans notre équipe de Marseille. Un voyage à Rome, après Pentecôte, a confirmé la nécessité de faire un groupe missionnaire plus organisé que nous ne l'étions jusqu'alors. Le nouveau Maître Général des Dominicains m'a autorisé à m'en occuper et les autorités les plus hautes de l'Eglise (le cardinal Ottaviani entre autres) m'ont dit le désir qu'elles avaient de voir continuer notre forme de mission. Par ailleurs, un certain nombre de jeunes gens, en particulier des vocations émanant du milieu ouvrier, sont venus se joindre à nous.

Aussi, au cours d'une retraite-session, avons-nous décidé de nous regrouper dans la *Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul*, qui sera un jour, si Dieu le veut, un groupe reconnu officiellement par l'Eglise pour l'évangélisation du milieu ouvrier et pour aider les hommes de ce milieu à devenir prêtres sans rien perdre de leurs qualités et de leurs attaches ouvrières. Mgr de Provençères, archevêque d'Aix, a bien voulu accepter de nous prendre en charge et d'être notre répondant devant l'Eglise, mais comme il fallait avoir une attache sur son diocèse, Monseigneur nous a confié une paroisse très ouvrière, à Port-de-Bouc, petite ville industrielle à une cinquantaine de kilomètres de Marseille, à l'entrée de l'étang de Berre : chantiers navals, produits chimiques sont les principales industries de ce pays d'environ dix mille habitants.

Nous y succédons à un prêtre très remarquable que sa santé a contraint à abandonner ce poste. Avec un jeune prêtre du diocèse, nous voici installés depuis huit jours. Nous allons essayer d'être ici vraiment les prêtres de ce milieu ouvrier si indifférent au spirituel et, comme le disait déjà saint Paul, « sans Dieu ni espérance en ce monde ». Les premiers contacts me font sentir à neuf la nécessité de la Mission, du travail manuel et d'une vie partagée avec tous.

L'équipe de La Cabucelle, bien sûr, continue et il est bien entendu que nos deux équipes ne font qu'un dans la Mission ouvrière ainsi que les jeunes qui se préparent au sacerdoce.

Toutes ces choses, vous le devinez, ont amené un surcroît de travail, de responsabilité, en même temps que de confiance.

Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour vous demander à chacun votre prière et, à ceux qui ne savent pas encore prier, une pensée d'amitié et d'affection fraternelles. Moi-même je n'oublie aucun de vous et vous dis ma très fidèle et affectueuse amitié.

Il y a un an, j'envoyais à quelques-uns d'entre vous une note ronéotypée pour leur donner des nouvelles de notre *Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul*.

Je préférerais de beaucoup pouvoir écrire quelques lignes manuscrites à chacun, mais cela n'est vraiment pas possible. Que tous ceux qui reçoivent ce message sachent cependant que leur nom, toujours, et leur visage, quand je le connais, sont présents dans ma prière et dans ce grand courant réciproque d'amitié surnaturelle qui a porté la Mission durant un an.

En septembre dernier, je vous disais que la Mission se constituait et qu'une nouvelle équipe démarrait. J'ai la joie, maintenant, ou plus exactement, *nous* avons la joie de vous annoncer la naissance officielle de notre équipe. En effet, ce 15 septembre 1956, en la fête de Notre-Dame-de-toutes-les-Douleurs, Mgr de Provençères a donné à notre groupe sa personnalité dans l'Eglise. Cette reconnaissance n'est pas seulement un acte juridique nous « mettant en règle ». Elle est parole du Christ qui, par un successeur de ses Apôtres, nous redit ce qu'il disait lui-même à Pierre, André, Jacques et Jean : « Avancez au large, et lâchez vos filets pour la pêche. »

Bien sûr, notre groupe en est encore à ses premiers pas une demi-douzaine de prêtres, huit vocations qui se préparent au sacerdoce. Mais nous sentons surtout l'immense effort à accomplir d'imagination, de patiente persévérance, d'adaptation, d'obéissance aussi, pour rendre accessibles le visage et le mystère du Christ aux grandes foules du monde ouvrier.

Heureusement qu'avec les autres équipes travaillant dans le même sens (ACO, Mission de France, Prado, par exemple), une fraternelle amitié nous unit dans un respect mutuel de nos vocations.

En fait, il semble qu'en plus de notre tâche directe d'évangélisation, nous ayons un rôle à jouer en aidant des militants ouvriers à accéder au sacerdoce sans se couper de leur milieu : mais cela soulève mille problèmes plus ardues les uns que les autres : formation doctrinale, formation spirituelle, tout doit être revécu profondément, et la parabole du père de famille qui tire de son trésor « les choses nouvelles et les choses anciennes » reste pour nous le guide toujours actuel.

Au plan spirituel, nous avons eu un mois de retraite-formation chez les pères trappistes de Cîteaux. Ceux-ci nous ont accueillis (nous étions sept) avec une gentillesse, une bonté impossibles à redire en quelques lignes. A leur contact, nous avons cherché à mieux vivre les grandes présences de Dieu dans le monde, dans le Christ, dans notre propre âme. Cela a été très bienfaisant et nous continuerons avec eux ce qui a si bien commencé.

Pour les études, nous tentons, avec l'appui fraternel des Petits frères de Foucauld, une première année d'initiation à la philosophie, que nous voudrions à partir de la vie et non des bouquins. Cet essai aura lieu à Annemasse avec trois équipiers.

Il faut dire aussi le soutien de nos évêques : Mgr Delay, qui vient de donner sa démission du siège de Marseille, a été pour nous durant tant d'années douloureuses un père : sans lui, nous ne serions pas. Ses beaux exemples et son désintéressement restent un modèle auquel nous aimerions ressembler. Mgr de Provençères, archevêque d'Aix-en-Provence, est maintenant notre guide. Entre ses mains on est soutenu, compris. Il fait notre admiration par sa connaissance des problèmes concrets et son discernement naturel et surnaturel.

Quant à saint Paul et saint Pierre, nos patrons avec Notre-Dame des Petits et des Pauvres, nous ne cessons de trouver dans leurs lettres une véritable règle de vie et d'apostolat, plus actuelle que tout ce que l'on pourrait écrire aujourd'hui.

Dans chaque équipe, à la Cabucelle comme à Port-de-Bouc, nous avons pu continuer à gagner notre vie dans un travail manuel et en pleine conformité avec les directives de l'Eglise. A la Cabucelle, l'équipe a continué la fabrication de parpaings ; à Port-de-Bouc, certains stagiaires

laïcs ont pu travailler à temps complet, et les prêtres à mi-temps : leur travail est très dur, dans une usine de ciment, mais les circonstances de leur embauche ont été vraiment providentielles. L'année qui vient s'annonce assez dure, un peu comme dans une famille où tous les gosses sont petits et se suivent de près : la maman y est quelque peu débordée. Pour ne pas être submergés, nous voudrions nous mettre davantage dans la main du Christ et dans celle de l'Eglise, puisque c'est tout un.

Aidez-nous en étant de plus en plus vous-mêmes ce que nous voudrions devenir : des êtres de prière, témoins du Christ Jésus et « faisant prier leur vie ». Ainsi, tous ensemble et partout, nous pourrions redonner aux hommes le sens de la grandeur de Dieu et la certitude, malgré les obscurités terrestres, que Dieu nous aime d'un amour à sa taille même de Dieu.



Aux stagiaires qui doivent venir  
à *Port-de-Bouc* en juillet prochain

Port-de-Bouc, 1957

Dans un mois nous allons nous rencontrer : après avoir fait connaissance les uns des autres, nous essaierons ensuite, le plus rapidement possible, de réaliser en équipe de cinq ou six, ce pourquoi notre Seigneur Jésus est venu sur terre : « Qu'ils soient UN comme toi Père et moi ne faisons qu'un. » Car c'est pour cela que Jésus est mort : « Pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (Jn 11, 52) ; la Mission de l'Église sera, jusqu'à la fin du monde, cet effort de rassemblement.

Vous serez environ une trentaine auxquels s'ajouteront cinq équipiers de la MOP<sup>2</sup>. Je vous l'ai dit dès notre premier contact, nous chercherons ensemble quel est le style de vie missionnaire adapté aux besoins des hommes actuels et apte à embrayer sur leur incroyance. Nous essaierons donc de trouver une forme de vie missionnaire ou sacerdotale qui soit véritablement aux yeux de ceux qui n'ont plus le goût de Dieu, comme un signe et un appel à chercher Dieu. Il faut donc que, très visiblement, ceux qui nous entourent voient à travers nos vies que le Seigneur est bon et qu'on peut le goûter quels que soient les divers milieux où la vie nous a situés.

Dès à présent, essayons de nous unir profondément dans la prière et dans une vision surnaturelle des choses. Si en effet nous devons donner ce goût de Dieu aux gens comme par une espèce de contagion, nous devons aussi apprendre, dans un monde qui ne fait plus sa place à Dieu, à regarder les choses avec un regard de foi. Il y a une vision surnaturelle où toutes ces vérités terrestres sont regardées dans cette lumière de foi qui est le privilège le plus admirable du chrétien et sa victoire définitive, comme nous dit l'Écriture.

Préparons-nous donc à un stage qui soit véritablement une recherche de Dieu et en même temps une insertion profonde au milieu des hommes. Venant d'origines et de lieux divers, nous pourrons gagner beaucoup par le contact mutuel.

Je vous dis toute ma fraternelle affection, une prière qui vous nomme chaque jour et la joie des trois semaines que nous passerons ensemble au cours de ce mois de juillet.

---

<sup>2</sup> MOP est l'abréviation de la Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul.

PORT-DE-Bouc, 15 SEPTEMBRE 1957, fête de Notre-Dame-de-toutes-les-Douleurs, premier anniversaire de la reconnaissance de la Mission

Voici notre lettre de chaque année, elle sera sans doute plus longue que celle des années précédentes, non point qu'il y ait de nombreux événements extérieurs à vous signaler, mais je voudrais essayer de faire avec vous le point « intérieur » de la Mission. Et il est juste de le faire ensemble.

Vous devinez qu'il nous est arrivé parfois - et c'est heureux - de nous interroger sérieusement : « Notre effort est-il volonté de Dieu ou entêtement personnel ? » Trois faits nous ont alors toujours rassurés :

Le premier, c'est vous-mêmes et le réseau de prière que vous avez tissé autour de la Mission. Nous avons trop tendance à concevoir la prière comme ce filet de cirque qui accueille l'acrobate maladroit en lui épargnant - et ce serait déjà énorme - de se casser la figure. Il faut aller plus loin : au-delà d'une simple protection, la prière est réellement cause des choses : comme les plantes ne peuvent germer sans la pluie qui féconde, ainsi, lorsque Dieu suscite la prière - telle la vôtre pour nous, - c'est qu'Il en veut le fruit. Votre prière nous fait réellement exister, et ainsi vous êtes l'une de nos certitudes les plus hautes. De cela, je vous dis notre merci profond. Bien sûr, la certitude du vouloir de Dieu sur nous ne peut venir, en définitive, que de la hiérarchie : sa confiance reste, semble-t-il, bien totale - plusieurs évêques nous l'ont redit ou écrit -, en plus de celui qui est pour nous un Père si attentif, Mgr de Provençères.

La création d'un Secrétariat national de la Mission ouvrière, chargé par l'épiscopat de coordonner les divers efforts français, est aussi un signe favorable, puisque notre MOP a été admise à la Commission des supérieurs par le chanoine Bonnet, autrefois vicaire à Port-de-Bouc où son souvenir est toujours vivant.

Notre dernière certitude enfin, réside dans ce monde ouvrier lui-même, si nombreux, si matérialisé, où les « ouvriers de la moisson » du Seigneur sont tellement rares, et plus rarement encore, insérés en plein cœur populaire.

Vous savez les paroles de saint Paul aux Romains sur « le Seigneur si riche dans sa volonté de sauver les hommes ». Mais, ajoute-t-il, « pour être *sauvés*, il faut l'invoquer (le Seigneur). Pour l'invoquer, il faut croire ; pour croire, il faut l'entendre ; pour l'entendre, il faut un annonciateur -, pour être annonciateur, il faut être envoyé... » (Rom 10, 12 ss). Il y a là une chaîne divine aux maillons imbrisables, ou plus exactement, une vraie réaction en chaîne, qui ne peut pas ne pas se produire : l'envoi visible du messenger est le signe que Dieu, invisiblement, veut sauver : envoyé annonciateur = entendre = croire = invoquer = sauvé... Voilà pourquoi je vous disais notre triple certitude émanant de vous, de la hiérarchie, de nos frères ouvriers, à condition bien sûr de regarder de plus en plus notre Mission (et toutes les autres avec elle) sous l'angle de la *foi*. Et c'est là un de nos approfondissements de l'année : chercher davantage à regarder toutes choses dans la logique du regard de Dieu.

Pour la seconde fois, nous avons passé, cet été, un mois à Cîteaux et, pour la troisième fois, nous avons eu notre session d'une semaine à Passe-Prest auprès du Père Bernard, accueillis par les Sœurs dominicaines de la Sainte Famille. C'est une grâce de choix que l'accueil incomparablement fraternel de ces deux monastères si divers par leur site, leur style de vie (et leurs régimes) !

A Cîteaux, avec les étudiants de la Mission, nous avons retrouvé cette Trappe de près de cent moines, pères et frères, laborieux, austères, et tout souriants de la présence de Dieu dans leur

âme : ils sont vraiment nos maîtres et nos soutiens dans la foi et nous font prendre conscience (par le prix qu'ils mettent eux-mêmes pour l'obtenir) de la valeur inestimable de l'unique recherche de Dieu.

Cette année était marquée par le fait que nous venions à Cîteaux, non seulement pour une retraite, mais pour un véritable *noviciat*. J'étais, certes, un maître des novices bien novice lui-même pour aider l'équipe à désirer ardemment ces grandes réalités surnaturelles, dont je sens pourtant si profondément la nécessité, mais dont il faut vivre plus encore, pour pouvoir les communiquer. Je crois cependant, qu'avec la grâce du Christ, l'aide de Notre-Dame, de nos Apôtres saints Pierre et Paul, nous pénétrons de plus en plus dans cette volonté de vie contemplative qui nous mènera elle-même à la pleine vie apostolique.

A Passe-Prest, Mgr Lallier, notre nouvel archevêque de Marseille, qui a passé quelques heures avec nous, a bien senti cela comme un signe distinctif de notre équipe.

Cette année a été marquée aussi par la découverte, non pas de saint Paul, bien sûr, puisque nous sommes nés de lui, mais de tout ce que saint Paul peut apporter de pratique dans nos vies.

Nous avons en lui - comme d'ailleurs dans les épîtres catholiques de Pierre et de Jacques, que le Père Bernard nous a admirablement commentées -, *une règle de vie apostolique*, au sens le plus concret du mot : tout est noté dans le détail, et cela n'a pas vieilli ! Entre bien d'autres, nous nous sommes arrêtés davantage sur ces quelques points :

- les qualités de l'apôtre, dont la première est de comprendre qu'il est « mis à part dès le sein de sa mère et envoyé par Dieu même » nonobstant sa faiblesse et sa misère. Ainsi, appuyé sur Dieu, il aura une parfaite « constance » à travers obstacles et réussites ;

- ses deux soucis majeurs : la prière, qui est une lutte (luttez avec moi dans la prière), et cette imitation permanente du Christ, pour le saisir, certes, mais aussi pour que les incroyants découvrent dans l'apôtre le portrait même du Seigneur : « Soyez mes mimes, comme je le suis moi-même du Christ » ;

- sa vision du monde. Ici, Paul nous précise l'objet de notre message. Nous sommes envoyés à un monde tristement perdu (nous avons tant de peine à y croire !), étranger et ennemi de Dieu. Mais, au creux de cette déchéance qui semble incurable, éclate la bonté surabondante de Dieu. Alors, nous pouvons annoncer la joie d'une humanité qui se sait réconciliée dans ce Christ, en qui habite corporellement toute la Plénitude de Dieu, avec le fait primordial de sa Résurrection ;

- et enfin, le culte que nous devons vivre et auquel nous devons conduire nos communautés chrétiennes naissantes, ne nous laissant enfermer dans aucune oeuvre à taille d'homme : à l'image du Christ « qui s'est offert lui-même sans tache à Dieu... offrez vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre ».

Bref, dans cette espèce de labour en tous sens des épîtres que nous avons tenté, nous avons mieux découvert notre propre vie : il nous semble maintenant être à pied d'oeuvre.

Tout cela engage évidemment beaucoup plus loin que l'on ne pense quand on se lance dans la Mission, au début. J'ai l'impression que ceux d'entre nous qui espéraient peut-être trouver une liberté et des franchises plus grandes (d'ailleurs bien nécessaires), s'aperçoivent qu'en réalité ils sont et seront beaucoup plus liés, mais liés au Christ, et bien moins libres qu'ils ne le pensaient. A propos de ces libertés apostoliques, notre « règle » serait la suivante :

Toute liberté ou franchise qui nous est accordée doit être :

- 1° toujours justifiée par une raison apostolique vraie dont on peut rendre compte ;
- 2° toujours compensée par une rigueur intérieure plus grande ;
- 3° toujours soumise à une révision de vie non routinière, mais loyalement exigeante.

Grâce à la présence des Trappistes, nous avons pu mieux saisir la place de l'obéissance pour faire de nous des gens toujours unis à Dieu au cours même des événements.

Voilà, très chers Amis, les découvertes de cette année. Vous aimeriez sans doute avoir quelques détails plus concrets.

Les études ont été bonnes, tant à Annemasse qu'à Saint-Maximin. Elles confirment que des ajusteurs ou des électriciens peuvent parfaitement entrer dans la *Somme* de saint Thomas sans louper leurs pièces de théologie ni faire sauter les plombs de la métaphysique. A condition toutefois, de ne pas leur faire du « bla-bla » faussement intellectuel, mais de les mettre en face du *vrai*, du réel.

Pour les étudiants, cette année sera marquée par leur transfert de Saint-Maximin à Toulouse puisque nos professeurs y déménagent. Nous avons trouvé - grâce aux prêtres de la Mission de France qui y ont une paroisse - une petite maison simple et pauvre dans l'un des quartiers les plus ouvriers de Toulouse, à Bourrassol. Il faudrait plusieurs pages pour vous dire notre joie d'avoir trouvé à 100 % ce qu'il nous fallait, y compris une petite chapelle qui allait être désaffectée. Ce quartier de Bourrassol avait été évangélisé pendant des années par de saints prêtres de Toulouse et, au moment où tout semblait remis en question par le manque de prêtres, nous arrivons. On ne peut pas ne pas y voir le plan de Dieu.

Quant aux équipes de La Cabucelle et de Port-de-Bouc, elles essaient de vivre dans l'action ce que nous voudrions être...

Il nous faudra de longues années d'efforts patients (« la constance »), une obéissance vraie, un amour sans réserve, en un mot le signe de la croix du Seigneur, pour que la Mission ait droit de cité. Mais ces contradictions seront bonnes, car elles nous mettront au diapason de la volonté même de Dieu et non plus au niveau de la nôtre. Alors, les fruits pourront être immenses.

Gardez-nous dans votre amitié et votre prière. Aidons-nous mutuellement à mettre nos vies dans la logique de notre foi en Dieu qui nous aime d'un inépuisable amour : « Aussi bien ne regardons-nous pas aux choses visibles, mais aux choses invisibles : les choses visibles n'ont qu'un temps, les invisibles sont éternelles... » Encore saint Paul...

TOULOUSE, 11 FÉVRIER 1958

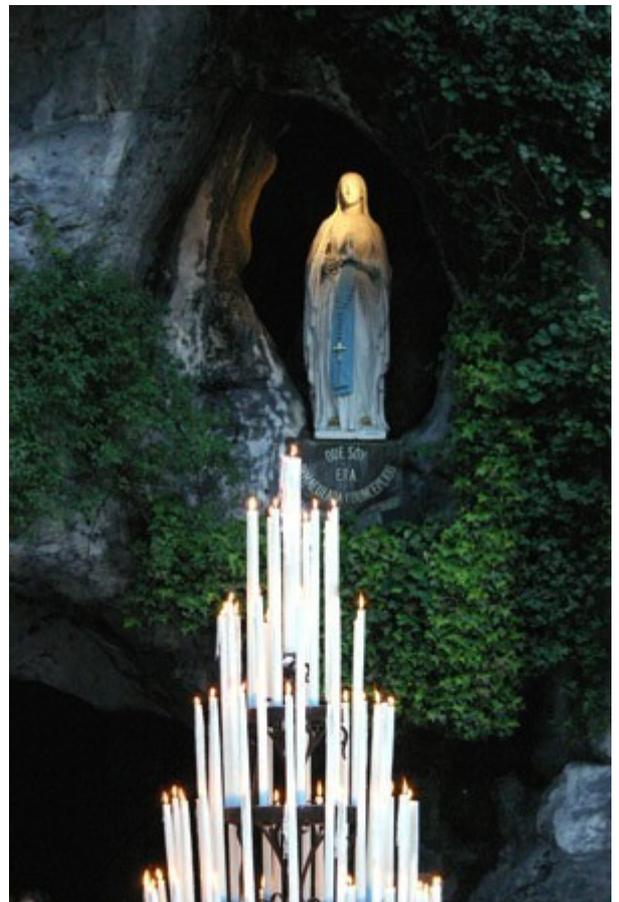
Si je vous écris ce soir, ce n'est pas pour jouer mon petit pape ou mon petit évêque en vous envoyant une lettre encyclique ou une lettre pastorale, mais c'est bien comme votre curé, votre ami et votre frère que je le fais.

J'arrive de Lourdes où, hier soir, je suis allé passer une veillée de prière à la Grotte et où, ce matin, j'ai assisté à toutes les cérémonies d'ouverture de ce centenaire de Notre-Dame de Lourdes, y compris cette heure inoubliable de midi à la Grotte.

Les journaux vous en auront parlé sans doute; ils vous auront dit ce ciel d'une limpidité extraordinaire, sans le moindre nuage, alors qu'à sept heures et à huit heures du matin un vent violent et une pluie en rafales inondaient la ville de Lourdes. Dans ce ciel d'une beauté printanière et, encore une fois, d'une limpidité et d'une fluidité extraordinaires, se pressait déjà la foule immense des pèlerins. Quelques pèlerinages étrangers, mais plus encore, un immense flot venant de tout le pays de Bigorre et des Pyrénées. C'était vraiment le peuple de Bernadette qui venait rendre visite à Notre-Dame.

La veille au soir, j'étais venu demander tout spécialement à Notre-Dame de Lourdes la grâce d'une transparence et d'une limpidité parfaites pour tous les prêtres, les séminaristes et tous les futurs équipiers de notre Mission. Que la promesse que nous faisons de nous consacrer à Dieu seul et de lui donner ainsi toute notre vie soit vraiment tenue toujours scrupuleusement par chacun d'entre nous. Dans ce monde qui croit si peu à la chasteté du prêtre et à la chasteté tout court, il faut que nous soyons véritablement ces lumières, petites mais saintes, mais vraiment transparentes, qui brilleront aux yeux des hommes.

En demandant cette grâce à la Sainte Vierge, il me semble avoir mieux compris la nécessité de bâtir notre équipe sur la pénitence. Non seulement, bien sûr, pour rester en disponibilité totale envers Dieu et ne pas nous accrocher aux joies trop immédiates, mais aussi pour être les vrais missionnaires de Notre-Dame et de son fils.



Je vous envoie cette lettre sur Rome. J'aurais voulu mieux la rédiger, mais je sens que je risque de laisser le temps passer et donc d'oublier certains détails de ce séjour. Vous préférerez finalement quelque chose d'un peu en vrac, mais qui traduise mieux, en un sens, la vie.

Chaque séjour à Rome (vous savez que c'était le troisième) a été marqué par une idée dominante. La première fois, il m'a semblé prendre contact avec ce « flair surnaturel » de l'Eglise, qui, à travers des rapports souvent très tendancieux, avait découvert où était la véritable faille de l'expérience des prêtres ouvriers.

A mon second séjour, j'avais senti plus profondément le « *sans moi vous ne pouvez rien faire* » de Jésus, ce « sans moi » se poursuivant en Jésus vivant dans l'Eglise et sa hiérarchie.

Dans ce troisième séjour, il me semble avoir été frappé davantage par le rôle de l'évêque. En effet, quand on voit à quel point Rome doit considérer l'ensemble des problèmes du monde entier, on comprend mieux que l'application ne peut se faire, en des lieux très divers, de mentalités parfois opposées, à des degrés d'évolution technique et religieuse différents, que par chaque évêque, en définitive. Et il me semble bien que l'annonce du Concile par Jean XXIII correspond à cette ligne de recherche.

En somme, on pourrait dire, et c'est ce que me suggérait Mgr Vuilliot, que de même que l'affirmation de la Trinité suppose, hors de toute discussion, la foi en l'unité de Dieu, de même l'affirmation de plus en plus forte du rôle propre de l'évêque et d'une certaine autonomie d'exécution dans le diocèse suppose cette affirmation préalable de la primauté de l'Eglise de Rome. On pourrait dire que le I<sup>er</sup> Concile du Vatican a marqué cette primauté romaine, et que le prochain concile marquera peut-être davantage la place des évêques dans l'apostolat et dans l'application des mesures apostoliques. Ceci est un des points qui m'a le plus frappé et qui doit nous rendre toujours plus attentifs à informer nos évêques.

L'autre idée que l'on ne peut pas ne pas éprouver à Rome, c'est que nous avons trop souvent tendance, en France, à ne voir les choses qu'à travers nous. Or, là aussi, à Rome, on sent que l'unité de l'Eglise n'est pas un vain mot et que le souci de toutes les Eglises est également comme inviscéré dans la manière d'agir romaine. A ce moment-là, et vus de Rome, nos problèmes missionnaires prennent évidemment une taille bien moins grande que lorsque nous sommes plongés dedans. La France sur la carte du monde est bien petite. Mais cela n'empêche pas du tout d'agir profondément et surtout d'informer sans cesse Rome des choses que nous constatons là où nous sommes, tout en ayant une très grande patience et en acceptant d'avance que nos informations n'aboutissent pas immédiatement aux changements qui nous sembleraient bons.

D'ailleurs, l'accueil qui m'a été fait a dépassé ce que nous pouvions souhaiter. Une véritable confiance, des conversations très simples où l'on pouvait tout dire. Il m'a semblé que nous étions vraiment accueillis comme des témoins. Et de même que nous sentons que nous devons être les témoins de Dieu dans le monde ouvrier, de même nous avons à être les témoins de ce monde ouvrier auprès de la hiérarchie romaine.

Il faut pousser la comparaison et dire : nous savons que pour être des témoins valables auprès des ouvriers, il faut travailler en usine ; de même pour être des témoins agréés des autorités romaines il faut apporter un travail apostolique valable ; ce travail apostolique a certainement été, cette fois, la présentation des Albums. Comme le dernier numéro *Mais enfin, mon Dieu, qui êtes-vous ?* venait de paraître, j'ai pu le remettre à chacun de ceux qui m'ont reçu, ainsi que les traductions en langues étrangères. Je pense que le fait de nous sentir préoccupés avant tout par le travail apostolique a été bon. Bien souvent, les Français qui vont à Rome sont surtout

passionnés par les problèmes sociaux, économiques et politiques et, finalement, ne parlent pas toujours du plan direct du Royaume de Dieu. Lorsque nos interlocuteurs romains trouvent des hommes qui ne pensent au contraire qu'à cela, ils en sont surpris, et la conversation peut prendre un tour beaucoup plus profond.

Certes, ce qui est évidence pour nous ne l'est pas toujours pour Rome. Il faut donc tenir notre rôle d'informateurs et en même temps être prêts à tout souffrir dans une obéissance totale, redire les choses sans se lasser ou s'aigrir, en se souvenant que Dieu seul est l'Absolu et le Parfait.

En ce qui concerne plus spécialement le travail des prêtres, je n'ai pas voulu aborder la question directement, car les blessures anciennes ne sont pas encore cicatrisées, et d'autre part, Jean XXIII n'a pas encore étudié cette question. Le [cardinal Feltin](#), qui ira à Rome vers la fin d'avril, l'abordera très certainement.

En revanche, j'ai essayé d'expliquer - et cela paraît, au moins pour le moment, la meilleure voie - qu'après quelques années de réflexion et d'apostolat, il nous semble que du point de vue religieux le monde ouvrier actuel constitue une *catégorie nouvelle* qui n'est :

- ni le païen encore primitif ou de pays de vieille civilisation,
- ni le chrétien, même pécheur ou attiédi qui garde sa foi en l'Eglise,
- ni l'apostat formel,

toutes catégories prévues par le Droit Canon, mais *incroyant baptisé* et qui, sans foi réelle, pratique trois ou quatre actes religieux dans sa vie. On pourrait les appeler *des pratiquants athées* puisque la divinité de Notre-Seigneur, un Dieu providence et rétributeur, l'Eglise, l'existence de l'âme et son immortalité sont, pour eux, des notions qu'ils nient plus facilement qu'ils ne les affirment.

Le [cardinal Ottaviani](#) a approuvé le travail des stagiaires pour faire vivre les étudiants. Il y a trouvé un bel « apprentissage » du détachement de la pauvreté et quelque chose d'utile pour la connaissance du milieu du travail. J'ai ajouté que, pour nous, cet apprentissage était aussi celui de la présence de Dieu, de l'oraison, de l'offrande des hommes qui nous entourent.

Il ne nous reste donc plus qu'à continuer à travailler et à tâcher d'être surtout ce que nous disons être, c'est-à-dire des hommes vivant de Dieu, le cherchant sans cesse, et parce qu'ils le cherchent et qu'ils vivent de Lui, désireux de communiquer aux autres cette libération qu'ils ont véritablement vécue. Si la MOP a une raison d'être, c'est celle-là et celle-là seule. Ce que l'Eglise encourage, c'est bien cela, et cela ne se fera que par chacun d'entre vous et par chacun d'entre nous.

J'ai bien senti également la nécessité de nous internationaliser le plus rapidement possible. Les problèmes ne peuvent plus se voir à l'échelle d'une petite province ou même d'un pays, mais doivent se voir vraiment à l'échelle mondiale. Je ne pense pas tomber dans la folie des grandeurs, je crois que c'est une nécessité de notre époque, et là aussi, que chacun d'entre nous s'intéresse à tout ce qui peut l'ouvrir aux problèmes plus vastes.

A vous maintenant de jouer car vous êtes en mission directe et en prise directe avec les gars, aux premiers postes de la MOP.

Depuis trois ans, chaque année, en septembre, nous venons vous dire où en est notre Mission naissante. Mais, si le contact que nous avons ainsi avec la plupart d'entre vous est rare, je voudrais vous dire combien, en revanche, votre visage pour quelques-uns, votre nom et votre écriture pour les autres, nous sont familiers. Et lorsque je vous récapitule, je suis émerveillé de voir un si vaste éventail : pays divers, situations et cultures différentes, âges échelonnés de quatorze à quatre-vingts ans et plus. Surtout, il y a cette gamme de situations qui rappelle irrésistiblement l'Evangile : il y a parmi vous les artisans et les ouvriers de Nazareth, les pêcheurs du bord du lac, les fonctionnaires comme saint Matthieu, les intellectuels parfois hésitants comme Nicodème, les saintes femmes, les veuves, les malades, telle la femme qui avait « dépensé tout son avoir en médecins sans grand profit » (Marc 5, 26). Mais, comme dans l'Evangile aussi, il y a de « Chers médecins » comme saint Luc, des cœurs purs et simples, des Israélites sans fraude, à la Nathanaël, des pécheurs aussi pour qui le Seigneur est venu en premier, et tant d'autres qui demandent, aujourd'hui comme alors, l'explication des paraboles ou redisent, sans même le savoir, le cri de ce père : « Seigneur, je crois, mais viens au secours de mon peu de foi... », (Marc 9, 23). De fait, le vrai classement de l'humanité n'est-il pas autour de ces personnages de l'Evangile plus que dans tous les numéros matricules des

Etats de ce monde ?

Et si je devais me situer - et notre équipe - par rapport à vous, je vois très bien la place où nous ranger : parmi les Apôtres, si souvent impuissants à chasser les mauvais esprits, si lourds eux aussi, mais redisant quand même, comme Pierre dans toute la ferveur de sa foi : « Seigneur, tu es le Christ, le Fils du Dieu Vivant... A qui irions-nous, tu as les paroles de la vie éternelle... »

Mais sans doute désirez-vous surtout quelques nouvelles. Les voici. En gros, beaucoup de joies immédiates ont marqué cette année. Je vous disais, il y a un an, l'installation à Toulouse des étudiants de la Mission : une première maisonnette très simple dans une cour habitée par trois autres familles, une petite chapelle à deux pas. Puis, pour les stagiaires postulants, un autre local (vraiment rustique !) à cent mètres : celui-ci a tout naturellement été dénommé le satellite ou le spoutnik, car son lancement a coïncidé avec les engins que vous savez. Ses habitants, plus heureux que la douce Laïka, ne se sont pas désintégrés et, pour la plupart, ont heureusement abouti à la Mission !

La joie a été la venue de vocations pleinement ouvrières Michel, jeune maçon-carreleur, Bernard, typographe de Pigalle, Manole, un ouvrier dont l'influence a été profonde dans l'usine où il a travaillé durant son postulat.

Et cette joie, la venue de ces nouveaux, a amené toute une cascade d'autres joies : des professeurs de Toulouse se sont mis à leur disposition pour les aider à compléter leur culture, et un nouveau secteur de la Mission s'est ouvert par là. Vous en devinez l'importance et les difficultés aussi : ce n'est pas rien, à vingt ou vingt-cinq ans, de se mettre aux premières études ! Mais cette fois, ça y est : ce ne seront plus seulement des prêtres-ouvriers, mais des ouvriers prêtres ou missionnaires laïcs -, qui seront dans quelques années, les apôtres authentiques du monde des travailleurs.

Dans le même ordre d'idées, il y a eu notre premier prêtre, à la Pentecôte, avec Antoine Novalès, Tonio pour tout le monde : c'était bien beau, cette ordination à Béziers où tant de ceux qui l'avaient connu ajusteur le retrouvaient « prêtre pour l'éternité » et si proche d'eux toujours.

Autre fait marquant: un stage de formation et d'information pour une dizaine de séminaristes, durant le mois de juillet à la Cabucelle. Si parfois certains d'entre vous sont découragés et pensent que l'évangélisation du monde ouvrier est impossible ou n'avance pas, qu'ils retrouvent confiance car, dans ce quartier, l'Eglise est vraiment devenue « indigène ». Cela a frappé au maximum ces séminaristes, venus de diocèses très divers. Certes, le quartier est loin d'être converti (la conversion est une aventure qui durera jusqu'à la fin du monde), mais l'Eglise, la communauté chrétienne y sont vraiment du pays : chaque profession ouvrière y est présente par quelque militant ; l'union des laïcs et des prêtres en vue de porter l'Évangile y est grande !

A Port-de-Bouc, une belle équipe s'est mise en place et l'un des équipiers les meilleurs, qui a fini ses études à Toulouse l'an dernier, va travailler à temps plein en usine comme *missionnaire laïc* : avec lui aussi, une nouvelle branche de la Mission s'ouvre, une extrême pointe. Dans les deux équipes, les prêtres continuent à vivre du travail de leurs propres mains.

Toutes ces joies ne doivent pas nous faire oublier notre tourment : ce tourment, c'est l'absence de Dieu, non seulement en extension dans des zones géographiques de plus en plus larges de l'humanité, mais plus encore en pénétration, atteignant chez les hommes la racine même de l'esprit. On peut dire que depuis plusieurs centaines d'années, les erreurs intellectuelles ont été dans ce même sens, se relayant l'une l'autre ; c'est l'esprit même de l'homme qui est aujourd'hui détérioré : on a faussé l'instrument, celui qui fait l'homme « à la ressemblance et comme à l'image de Dieu » (Gen. 1, 26). On a appris à douter des vérités les plus évidentes, à ne voir que le mal, le raté ou l'absurde.

Mais prendre conscience de cette misère profonde, en faire le diagnostic, aide à porter le remède. Puisque le mal est à la racine de l'esprit, mettons le remède à la racine de l'esprit. Il s'agit donc de reconnaître à Dieu sa place, de substituer sa présence à l'absence. Et donc, d'instituer dans nos vies, les vôtres, chers amis, et les nôtres, une grande recherche de Dieu, et de restaurer notre esprit, instrument de la recherche. Puisqu'on a mutilé nos contemporains au point qu'ils ne savent plus voir que l'envers des choses dans un pessimisme destructeur, cultivons, nous, un optimisme sain car il est vrai.

Claudiel invitait un de ses amis atteint par ce pessimisme, à réfléchir « sur ce fait étrange que, seuls, les chrétiens sont les hommes qui possèdent la joie et à qui leurs croyances n'apportent jamais de déception, mais, au contraire, un attachement, un intérêt et un émerveillement toujours nouveaux ». Et il ajoutait : « Nous ne pouvons trouver de meilleure justification, parce que c'est là *un fait*, et non un raisonnement. La preuve du pain, c'est qu'il nourrit ; la preuve du vin, c'est qu'il enivre ; la preuve de la vérité, c'est la vie et la preuve de la vie, c'est qu'elle fait vivre ! »

Le chrétien possède un secret de joie, de richesse, de béatitude, plus inépuisable et plus comblant que tous les pétroles du Sahara (et moins soumis aux aléas des convoitises internationales) ! Mais ce trésor enfoui dans notre cœur, il nous faut l'atteindre et le forage n'est pas plus facile que ceux des compagnies pétrolières. Seules, l'étude et l'oraison peuvent y mener et elles-mêmes doivent être « climatisées » par de grands sentiments religieux, le sens du sacré l'attachement du cœur à l'invisible. Ainsi, Dieu aidant, notre foi deviendra enviable et attirante.

Gardons-nous mutuellement, chers amis, dans une prière réciproque : ainsi le Seigneur Jésus sera avec nous et Celle dont toute la fonction est de mener à Lui comme une Mère.

TOULOUSE, 13 JANVIER 1959

... Que vous dire sinon cette nécessité - et à la caserne vous êtes aux premières loges pour cela, et toi aussi mon cher Alain, dans ton petit séminaire et sur ton cube de pion - de ce que l'on pourrait intituler « la spiritualité du serviteur ». Si nous prenons les paroles de Jésus quand il parle de ses serviteurs - et c'est bien cela que nous voulons être -, je crois que l'on s'aperçoit de plus en plus que Dieu n'est pas un de ces patrons toujours pendus à la sonnette pour appeler leurs serviteurs. Il leur laisse, au contraire, une très grande marge de liberté, mais il le dit bien : « Heureux le serviteur que son maître trouvera veillant. »

Autrement dit, il nous appelle à son service, mais il ne sera pas tout le temps en train de nous obliger à accomplir parfaitement ce service. Cependant, il s'adressera quand il aura quelque chose de grand à faire, à celui qui sera véritablement préparé, rodé, et qu'il trouvera vigilant.

Je pense que ces années qui paraissent si longues et que vous avez à passer au service, peuvent et doivent être de véritables années de noviciat (que vous aboutissiez à la MOP ou non, cela n'a aucune importance dans cette affaire). Le fait de lutter pour rester dans la présence de Dieu et faire des retours à Dieu dans les circonstances les plus diverses de la vie, le fait de lutter aussi pour garder le contact avec l'Écriture sainte, pour se nourrir de l'Eucharistie, toutes ces choses sont des préparations éminentes à la vie missionnaire.

Vous me direz que c'est facile de vous dire tout cela, assis à une table de travail et dans le calme, alors que vous-mêmes êtes dans le brouhaha de la chambrée ou dans les mille inutilités de l'armée. Mais il n'empêche que le Seigneur peut vous former et que vous devez sortir de ces quelques années avec une trempe d'âme, un accrochage à Dieu beaucoup plus fort que quand vous êtes entrés. Cela ne se fait pas tout seul, car rien ne se fait tout seul, et le serviteur doit avoir aussi le souci de faire fructifier les talents que le Seigneur lui a donnés.

Mais là aussi, comme au début des paraboles que je vous citais, le Seigneur confie un talent, puis il s'en va et laisse faire le serviteur. Ce n'est qu'au retour qu'il demandera des comptes.

Donc, très chers, soyez vigilants, attentifs, et dites-vous bien que vous avez entre les mains un trésor véritable à faire fructifier et qui pourra porter toutes vos années de vie missionnaire par la suite.

Ici, à Toulouse, dans le contact quotidien avec les gars, je me rends bien compte que la Mission demande un grand renoncement, combien elle demande aussi de souplesse entre les mains de Dieu et entre les mains des responsables que Dieu nous donnera. Il ne faut vraiment pas que nous soyons des robots, car nous devons garder toute notre personnalité, mais cette personnalité nous devons l'affiner, lui enlever tout ce qui est péché, afin qu'elle soit un instrument parfaitement adapté à la main du Seigneur et dans la main de l'Église.

TOULOUSE, 16 SEPTEMBRE 1959

Je vous écris cette lettre collective... je ne veux pas attendre trop longtemps puisque les journaux maintenant viennent de dire, ainsi que la radio, les nouvelles décisions concernant la Mission.

S'il fallait faire l'historique de tous ces événements, cela serait bien long et je crois aussi que cela ne serait pas tellement utile. Cet été, une des premières paroles que nous rappelait le Père Robert, à Cîteaux, alors qu'il ne savait pas les événements qui se préparaient, était celle de Sœur Elisabeth de la Trinité : « Une âme vraiment surnaturelle ne traite jamais avec les causes secondes, mais avec Dieu seulement. »

... Toutes les choses sont tellement embrouillées depuis sept ou huit ans, depuis le départ de la Mission, - il y a eu tant de bien et tant d'erreurs mélangés -, que nous ne pouvons pas savoir ce qu'il faut faire.

... La situation actuellement est la suivante : pratiquement, tout travail en usine, en chantier, à bord des navires, que ce soit à temps plein ou à temps limité, est interdit. Sur ce point, il n'y a pas à revenir, il n'y a pas à espérer non plus de changement immédiat. Peut-être qu'un jour ou l'autre, mais à condition que tout soit reparti autrement, d'autres formes de travail deviendront possibles, mais pour le moment, ne nous faisons aucune illusion à ce sujet : l'Église ne veut pas qu'un prêtre prenne la condition ouvrière du travail manuel salarié.

Cela ne signifie pas qu'aucun travail ne soit possible pour aucun prêtre, mais il faudra chercher des solutions neuves et agir avec beaucoup de circonspection.

... Une certitude est que l'Église encourage vivement les Instituts séculiers pour cet apostolat missionnaire, et en disant cela, je pense que la MOP n'est pas étrangère à sa perspective, non plus d'ailleurs que le Prado ou tels autres groupes.

Ces Instituts séculiers, l'Église les voit surtout composés de prêtres assurant davantage le ministère et de laïcs consacrés à Dieu assurant davantage la présence en usine. C'est un peu ce qui se passait à Port-de-Bouc avec Gérard, et les quelques MOIS vécus par Gérard aux Chantiers de Provence confirment qu'il y a là une piste très fructueuse à suivre, et possible.

Vous savez également que, depuis plus d'un an, les équipiers de la Mission avaient accepté pratiquement de ne pas être ordonnés dès la fin de leurs études, mais d'aller travailler plusieurs années en usine comme simples ouvriers missionnaires. Cela nous semblait bon, parce qu'il nous semblait difficile de cumuler à la fois, dès les premières années, sacerdoce, travail en usine et tout ce que cela comportait, des deux côtés, de vie nouvelle.

C'est pourquoi nous pensions qu'il était préférable que l'on commence par des années de vie d'usine au cours desquelles la vocation s'éprouverait plus fortement, et ensuite, l'insertion en monde ouvrier étant faite, le sacerdoce pourrait être une aide pour l'évangélisation. Probablement ces années d'usine se prolongeront-elles même davantage, mais les événements nous montreront si cela rend des fruits de conversion et d'évangélisation.

Je pense que cela nous engage à une troisième chose (elle est certainement la plus importante et celle que nous avons à traiter directement, si j'ose dire, avec la Cause première) c'est notre sainteté.

Il faut que nous nous rendions compte de ceci : un groupe neuf ne peut naître dans l'Église que s'il est fécondé par une véritable vie surnaturelle profonde. Au début de la Mission, certains venaient à nous parce qu'il leur semblait qu'ils trouveraient auprès de nous une vie plus

facile que dans un séminaire ou, tout au moins, une vie qui serait débarrassée d'un certain nombre de réalités qui leur paraissaient inutiles.

Il est vrai que nous avons à nous débarrasser d'un alourdissement qui empêche l'évangélisation. Mais cet allègement ne peut aller qu'avec une vie beaucoup plus profonde et beaucoup plus surnaturelle. Si nous devons rester des médiocres, ce serait non seulement une folie mais une trahison que de prétendre faire une Mission ouvrière. Celle-ci ne pourra démarrer qu'avec des gars prêts à y mettre « tout le paquet », réalistes dans les mesures à prendre, d'une patience inaltérable et d'un amour total de notre Seigneur Jésus.

... Très chers, ne vous laissez pas aller à la critique à tort et à travers, car nous ne sommes jamais bien au courant des motifs profonds qui ont pu faire prendre telle ou telle décision. (...) Nous avons mieux à faire, nous, qu'à discuter : nous devons devenir des saints, et vous tous qui êtes, soit postulants, soit au service militaire, dites-vous bien que l'évangélisation du monde ouvrier dépend de l'attitude que vous avez dès aujourd'hui. Si vous vous laissez aller aux facilités de la vie de caserne ou à cette espèce de paresse qui en résulte; si vous n'avez pas, dès à présent, ce désir de faire connaître le Seigneur aux autres, même quand ce désir ne peut pas se réaliser à cause de telle ou telle circonstance ou telle difficulté ; si tout cela n'est pas vécu par vous profondément, aujourd'hui, c'est la Mission elle-même qui en pâtira dans dix ans.

Que les difficultés qui nous entravent ne soient jamais un prétexte pour nous enfoncer dans la médiocrité. Mais si chacun de nous y met sa bonne volonté dès aujourd'hui, alors nous sommes sûrs que le Seigneur se fera connaître, non seulement par la MOP, mais par tous les amis et frères des autres groupes, au monde des petits et des pauvres.

Bon courage, donc, à chacun. Soyons des hommes de Dieu plus que jamais, et l'épreuve sera bienfaisante pour chacun d'entre nous et pour le monde des travailleurs.

PORT-DE-BOUC, 19 SEPTEMBRE 1959,  
anniversaire de Notre-Dame de La Salette

Vous avouerez facilement qu'il n'est pas très commode de vous envoyer cette année notre lettre bleue annuelle.

Au milieu de l'orage, mieux vaut essayer de mener sa barque de vague en vague que d'écrire à ses amis pour faire le point. Outre le mal au cœur résultant des secousses, qui faussent aussi quelque peu les instruments de mesure, le vent est si rapide que ce qui est dit aujourd'hui est périmé ou impossible demain. Tout ne peut donc être dit. Cependant, beaucoup d'entre vous écrivent, disant leur amitié, demandant des nouvelles. Il m'est impossible de répondre à chacun. Voici donc quelques réflexions, strictement personnelles entre nous et qui sont, et ne veulent être, que le maintien confiant de l'amitié qui nous unit.

Les événements, vous les savez : une décision a été prise par les autorités romaines. Cette décision comprenait, à vrai dire, deux choses : d'une part, un ordre proprement dit qui devait être transmis par les évêques français aux prêtres intéressés : à savoir, la cessation de tout travail *salarie en usine*, à bord des navires ou sur les chantiers. Cet ordre devait être exécuté progressivement : il ne pouvait pas ne pas être connu.

Mais d'autre part, cette décision s'accompagnait de motifs. Ces motifs, eux, ne regardaient que nos évêques qui avaient parfaitement le droit (et sans doute le devoir), d'en peser les considérants de personne à personne, ou plus exactement, d'apôtre à apôtre. La Presse, en divulguant ce document, a fait un mal immense. Pour nous, si nous avons eu à formuler quelques remarques, soyez sûrs que nous les avons faites directement, mais comme des fils qui parlent à leur Mère, humblement, tendrement, loyalement, sans que cela regarde personne d'autre au monde qu'elle et eux.

Vous ne vous attendez donc pas à des commentaires de ma part. La première certitude, c'est que Dieu conduit son Eglise et qu'il aime les pauvres et les humbles. Que Dieu est plus grand que tout, que si Dieu veut cette œuvre missionnaire, elle réussira, et que - justement s'il veut qu'elle réussisse -, elle ne se fera pas sans la croix et sans la souffrance de chacun. Cela ne veut pas dire que souffrance et croix soient toujours la marque de Dieu sur une œuvre : quand nous faisons des erreurs, nous en subissons les inconvénients. Quand une branche est taillée, cela peut être afin qu'elle porte plus de fruits, mais peut-être aussi parce qu'elle est stérile.

Une autre certitude reste : l'Eglise n'a pas condamné, elle ne condamnera jamais *le travail des mains* : Jésus l'a vécu et lui a donné une noblesse toute divine. L'apôtre Paul, les saints, l'ont pratiqué. Mais l'Eglise a parfaitement le droit de dire qu'à *tel moment, telle forme* de travail doit être abandonnée.

Voici des nouvelles de la Mission. L'an dernier, nous vous écrivions ceci : « A Port-de-Bouc, l'un des équipiers les meilleurs, qui a fini ses études à Toulouse, va travailler à temps plein en usine comme *missionnaire laïc* : ainsi, avec lui, une nouvelle branche de la Mission s'ouvre, une extrême pointe. » Hélas! quelques semaines plus tard, notre Gérard, revenant du travail, faisait une chute de bicyclette si malencontreuse, qu'il en résultait une double fracture du crâne. Mais, réjouissez-vous : trois mois après, il a pu reprendre son métier et son poste et il y tient bon. Et il y porte des fruits...

Il est probable qu'il sera suivi dans cette voie par la plupart des étudiants de la Mission, une fois le cycle de leurs études de philosophie, de théologie et d'Ecriture sainte terminé. Certes, rien n'empêchera qu'un jour ces ouvriers soient ordonnés prêtres, ils seront devenus véritablement, selon le sens primitif du mot, des « anciens » (pas des « croulants ») ; ayant vécu en hommes de Dieu et en hommes d'Eglise au milieu de leurs compagnons, ayant noué avec

eux des liens fraternels et vrais, ils rendront la Terre Promise de Dieu et du Seigneur Jésus accessible à tous.

Autre nouvelle que vous avez sue d'ailleurs : l'ordination de notre deuxième prêtre, Jean-Marie Mazeran, le 27 juin dernier, à Port-de-Bouc, en même temps que l'ordination du premier Port-de-Boucain ordonné prêtre. Ce fut, en plein air - car notre église était vraiment trop petite -, une magnifique cérémonie : de Stavro Jéronymos, ouvrier aux Chantiers navals, à notre archevêque et père, Mgr de Provenchères, on sentait l'unanimité des cœurs et des âmes et de la prière.

Nous avons, pour la quatrième fois, passé le mois d'août à la Trappe de Notre-Dame de Cîteaux. C'est là l'un des points les plus solides de notre vie. Nous réalisons maintenant que c'est vraiment Dieu qui nous y a menés en 1956, non que nous ayons à mener la vie des moines (ni même celle de nos très aimés Petits frères de Foucauld), mais l'arbre de notre Mission ayant une de ses racines à la source même de la vie contemplative la plus authentique y puise des certitudes et des espérances, des forces et des joies qui viennent de Dieu même. Grâce à cette tradition de près de mille cinq cents ans (saint Benoît a écrit sa règle vers 529), les textes les plus modernes, - ceux de Pie XII sur les Instituts séculiers datent d'il y a douze ans - prennent toute leur grandeur.

Nous avons, cette année, mieux découvert la largeur, la hauteur et la profondeur des quatre vertus que l'Eglise demande à ceux qu'elle envoie dans le monde :

*La pureté d'intention* : elle nous fait lutter de manière permanente contre tous les déguisements qui travestissent sans cesse le plan de Dieu sur nous et à travers nous, et substituent à son Amour incommensurable nos misérables petits plans. Par cette pureté d'intention, positivement, nous essayons de ne chercher que ce que Dieu veut, comme il le veut, et quand il lui plaît, et à faire vraiment nôtres ses intentions. « C'est à la patience que l'on mesure l'amour. » *L'union intérieure à Dieu* : vivre sous le regard de Dieu qui nous aime et, comme Marie et avec Elle, vivre dans la certitude pratique et dans la logique de cet amour de Dieu *qui ne peut pas* ne pas nous aimer à chaque instant, chacun d'entre nous, et chacun dans toute l'humanité.

*Un oubli généreux et un renoncement fort de soi-même* ceci est plus difficile ! C'est ici que sainte Thérèse de L'Enfant Jésus vient au secours de nos maîtres de Cîteaux pour former les pauvres disciples que nous sommes. Ne pouvant espérer imiter la pénitence de nos frères trappistes, sainte Thérèse nous encourage à ces mille petits riens continus qui rendent dociles aux appels de Dieu.

*L'amour des âmes* : Cette dernière attitude nous semble le secret de la force missionnaire. Car, on peut aussi bien risquer d'aimer, dans la Mission, une forme nouvelle de vie, un système d'apostolat, une doctrine : mais alors quand tel ou tel point est contesté ou supprimé, on se décourage, on se durcit, on casse ou l'on chausse ses pantoufles ! Mais l'amour des âmes que réclame l'Eglise par Pie XII, lui, ne peut trouver de prétexte à abandon. Tant que subsiste cet immense monde ouvrier « sans Dieu ni espérance dans le monde » (car, les griseries lunaires passées, que reste-t-il ?), notre place, notre présence sont nécessaires, même si nous devons passer par les chemins les plus étroits.

Je pense souvent, en la modifiant un tout petit peu, à la parabole des talents : au début de la Mission, nous avons le champ libre, un peu comme si Notre-Seigneur nous avait donné dix talents à faire fructifier, et puis, les événements passant, ces talents ont diminué ; le Seigneur ne nous en a laissé que cinq, que trois et peut-être plus qu'un à l'heure actuelle ; mais ce talent unique, s'il nous le laisse, il nous en demandera compte, tout autant que des dix qu'il pouvait nous donner au début.

Mes très chers amis, voici notre mise au point annuelle sans fard ni amertume. Prenez-la comme elle a été écrite, sans prétention ni pose, dans l'amitié. Mais vous, vous avez maintenant et plus encore qu'autrefois, à nous aider. Reprenez à votre compte les quatre lignes de force que l'Eglise nous trace : vivez-les pour nous aider à les vivre. « Elles révéleront aux hommes l'esprit intérieur qui vous anime, et, en même temps, elles nourriront et renouvelleront sans cesse cet esprit en vous » (Pie XII).

TOULOUSE, 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 1959

Il est nécessaire, trois mois après les événements de septembre dernier, de faire le point.

De tous côtés - évêques de France certaines personnalités de Rome -, a été souligné le fait que la MOP est *l'un* des organismes sur lequel on s'appuie (fortement quoique en espérance !), pour poursuivre l'œuvre de la Mission ouvrière. La mention dans le document du cardinal Pizzardo des Instituts séculiers le confirme. Certes ce n'est pas un monopole ni pour nous, ni pour les Instituts séculiers en général, mais c'est un fait : l'Église marque sa préférence pour cette forme de vie dans ce genre d'apostolat.

Nous serions bien ridicules d'en tirer motif à quelque imagination de supériorité, aussi ridicules également d'avoir un complexe d'infériorité ! Mais cela nous crée une obligation réellement grave : celle de nous mettre en état de répondre à l'invitation de l'Église. Nous ne menons plus une aventure individuelle, chacun pour soi, Dieu pour tous. Nous entrons dans un ordre d'Église.

D'autre part, il ne s'agit même plus de nous sanctifier chacun, d'être apôtre chacun : il s'agit de bâtir une nouvelle *forme de vie*. Certes la volonté de sanctification, la qualité apostolique de chacun influenceront grandement et nécessairement, mais, actuellement c'est l'outil à forger pour nous et ceux qui nous suivront qui importe en premier.

L'étudiant de Toulouse ou Gérard aux chantiers, l'équipier du ministère ou le stagiaire en usine n'est pas seulement porteur pour les autres, dans la MOP, de ce que la communion des saints fait passer de l'un à l'autre; il est bâtisseur réel de cette pièce précise, ce rouage de la MOP où il se trouve engagé et par là, bâtisseur du tout.

D'où la nécessité pour chacun d'avoir cette pensée commune de l'ensemble et de sentir concrètement que c'est cet ensemble à bâtir qui est notre tâche première. Si, faute de soins ou d'efforts, nous loupons notre pièce, c'est la mission qui recule.

Ceci n'est ni la carotte ni le bâton pour faire avancer l'âne, c'est un fait. C'est une mentalité de constructeurs de prototype qu'il faut prendre, non de parfait artisan dans sa spécialité.

Dans cette construction, je peux jouer le rôle de coordinateur, peut-être « d'imaginateur » sur certains points ; je puis, pour le moment, guider la barque ; *la construction* ne peut être l'œuvre que de chacun de nous et de tous ensemble.

A la base de cette construction commune, il faut nous souder par une prière fréquente les uns pour les autres. Parfois je crois que nous ne prions pas assez pour nos coéquipiers les plus proches, que nous ne pensons pas ou peu aux autres équipes pour les soutenir par la prière. C'est pourtant la plus fondamentale manière, quoique insuffisante à elle seule de nous unifier en une MOP vivante.

Reste ensuite tout le souci de notre bien commun, de l'avancée de notre secteur pour l'avancée de tous, de l'intérêt porté aux autres secteurs, et le poids de ce qui est commun à tous : les rapports pour informer la hiérarchie (celui de Gérard est une preuve de l'avancée, de la clarification des idées qu'un tel travail apporte), les postulants ou simples regardants à accueillir, etc.

Notre effort est donc de tendre à la réalisation aussi parfaite que possible :

- des exigences de vie intérieure que réclame un Institut séculier, puisque l'apostolat « y est révélateur de l'esprit intérieur qui anime » le missionnaire. Nous devons donc relire les textes de Pie XII et nous en imprégner ;

- de la vie d'équipe avec toutes les charges qui la constituent, de la cuisine à la révision de vie. Sachant que c'est toujours « à faire » et jamais du tout cuit ;

- de l'apostolat qui est notre raison d'être, apostolat qui suppose le contact certes, mais doit aller bien au-delà du contact pour porter des fruits de vie. Le surnaturel se greffe sur la nature mais n'en sort pas. Sa source est ailleurs.

Il me semble qu'il nous faut dans tous ces secteurs un double esprit : un *esprit de foi* pour regarder notre vie et les hommes qui nous entourent à la vraie lumière, et aussi *un esprit d'entreprise* pour ne pas nous scléroser avant même d'être nés.

La MOP, cette fois, prend son départ : en course

TOULOUSE, 24 AVRIL 1960

... Si je cherche à formuler l'impression que je retire de ces quelques jours passés à Rome, il me semble que je dirai ceci. Il nous faut certainement apprendre le rôle surnaturel et fécond de la patience et en découvrir les dimensions voulues par Dieu : à la fois savoir attendre et persévérer lorsque nous butons sans cesse sur tant de routines où nous voyons les âmes s'enliser (ou se révolter).

Il nous faut être comme l'avion qui fait le point de ses moteurs en les faisant tourner à toute allure, tout en serrant les freins, et cela jusqu'au moment où le signal du décollage est donné : alors il s'envole. C'est au fond la parabole des serviteurs qui attendent le Maître : être toujours vigilants, ne pas s'endormir et être prêts dès le premier coup à la porte, ce qui est très difficile quand le retour du Maître tarde.

Plus que jamais, il nous faut vivre dans la certitude absolue que le : « Seigneur à qui irions-nous, tu as les paroles de la vie éternelle », s'applique à l'Eglise sans aucune dissociation possible ou pensable d'avec le Christ, et à *la fois* souffrir de tant de choses alourdissantes, pesantes qui semblent arrêter la force de frappe de la Bonne (et la seule) Nouvelle.

Il faudrait, pour l'avenir de la MOP, que nous arrivions à l'attitude juste : notre propre dégagement des lourdeurs inutiles et en même temps l'acceptation sans condition de celles qui nous sont imposées...

Peut-être (et sans doute sûrement) Dieu veut-il bâtir des *hommes* avec nous plus que des techniques d'apostolat (il est vrai que les hommes ne se forgent pas dans le vide, mais dans leurs efforts pour inventer ces techniques). A propos de l'homme apostolique à bâtir, je n'arrive pas à bien m'exprimer : ce à quoi il faut que nous aboutissions, c'est à un sain(t) réalisme (sain et saint) qui tienne compte du mystère infini de Dieu, y compris l'Eglise porteuse de ce mystère (et personne d'autre qu'elle ne le porte), mais dans des conditions de lourdeur terrestre, sous le poids de l'histoire qui pèse sur les hommes qui la font, et qui pèsera jusqu'à la fin du monde. Quand nous aurons l'angle de vision large et juste, plus rien ne nous déconcertera : cela n'enlève rien de la souffrance mais elle sera féconde et allégera les lourdeurs.

Ce n'est pas pour nous gonfler comme des ballons de gosses, mais il faut prendre conscience de la responsabilité où Dieu nous engage...

... Ce qu'il faut à l'heure actuelle, c'est *créer un certain* (ou plusieurs) *prototype* pour cette évangélisation ; mettre au point, avec la grâce de Dieu et dans l'obéissance à l'Eglise, un instrument qui répondra aux questions de vie, aux mentalités, etc., du monde des travailleurs tels qu'ils sont, c'est-à-dire traversés par mille forces inconnues il y a vingt ans seulement : le confort pour certains, la radio, la télé, l'écoute du monde, la mentalité technique, la publicité, etc.

L'essentiel n'est donc pas tant que nous soyons six, huit ou dix de plus dans divers groupes ou diverses congrégations, soucieux d'atteindre une infime partie supplémentaire du monde immense des travailleurs, mais que l'on donne à l'Eglise l'outil qui permettra cette évangélisation.

Cet outil ne se mettra pas au point par des bureaux d'études calfeutrés dans des tours d'ivoire, mais par des équipes enfoncées en pleine masse, à condition toutefois que ces équipes aient elles-mêmes le souci de cet outil à forger : qu'elles sachent prendre du recul, s'entretiennent au plan intellectuel, confrontent leurs hypothèses ou leurs conclusions avec d'autres et particulièrement avec les travaux des bureaux d'études.

Ainsi la MOP (sans exclusivisme ni monopole) est-elle pour nous, non seulement ce qui nous permet l'évangélisation, mais ce que nous avons à présenter à l'Eglise Pour l'évangélisation des hommes de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

La perspective de chaque équipier en sort grandie, sa responsabilité aussi, car il ne s'agit pas de débats purement intellectuels (encore que l'intelligence y joue un rôle primordial), mais de mettre au point et de *vivre* les comportements qui doivent être ceux d'un missionnaire totalement adapté aux hommes qu'il veut atteindre et donné à Dieu sans limite : le style de vie, la sainteté importent autant que l'adaptation et la compréhension des hommes.

*Aux équipiers.*

Port-de-Bouc, 25 JUILLET 1960

J'arrive de Pologne et, de plus en plus, il me semble comprendre le pourquoi de la messe : Jésus s'offrant chaque jour avec les mêmes sentiments qu'à la Croix pour la portion d'humanité de ce jour-là, la rassemblant, la soudant au passé et à l'avenir. Elle est donc le moment où je vous retrouve tous.

Sur la Pologne, il y aurait beaucoup à dire, des choses bien merveilleuses d'une part, bien douloureuses aussi de l'autre. Revenant en France, à Port-de-Bouc et à Toulouse,

J'ai senti plus fortement que jamais que nous sommes vraiment « terre de mission ».

Je pense sans arrêt à ces pays de Haute-Silésie, pays de mines qui ressemblent tellement à certaines régions de France comme celles de Saint-Etienne ou des banlieues de Lille.

J'ai eu l'occasion d'aller dans de nombreuses villes industrielles de Pologne et aussi dans de petits villages tout à fait perdus, et c'est là que j'ai le plus fortement compris ce que signifient ces mots « l'Eglise du silence ». *L'Eglise*, parce qu'on y trouve une densité de foi et de prière étonnante, qui nous laisse abasourdis et jaloux. Ainsi, dans une paroisse de 8 500 habitants, plus de 90 000 communions sont distribuées par an, et dans un hôpital de 600 malades, il y a eu 60 000 communions dans une année. La moyenne des pratiquants dans certaines villes, même industrielles, est de 80, 90 ou 95 %. C'est la même proportion dans tant de petits villages où j'ai vu les gens se rassembler, chaque soir, pour prier la Sainte Vierge pendant le mois de mai.

Et, en même temps, il faut appeler cela l'Eglise *du silence*, car dès qu'on sort du lieu du culte, c'est une persécution qui, sans être sanglante, est partout présente et révèle une volonté d'étouffement de toute activité chrétienne. Et j'ai compris du coup que l'Eglise ne peut se contenter d'être la messe et le culte seulement : elle a un besoin vital de se rassembler aussi dans la pleine vie.

Pour le reste, la Mission avance, mais un peu à la manière de saint Pierre marchant sur les eaux à la rencontre du Seigneur Jésus. Presque chaque jour, le courrier apporte à la fois une bonne nouvelle et annonce quelques complications. Il est des jours où je serais tenté de m'impatienter dès que j'oublie qu'au fond, ce que le Seigneur veut de nous, c'est que nous soyons des hommes de foi.

14 SEPTEMBRE 1960,

fête de l'Exaltation de la Croix

Les semeurs en larmes, en chantant moissonnent.

Il marche, marche et pleure,  
le porteur du fardeau des semences.  
Il vient, vient et chante,  
le porteur de ses gerbes.

(Psaume 126/125).

L'an dernier, cette même lettre bleue vous disait notre peine. Aujourd'hui, la parole de Dieu dans les Psaumes s'est vérifiée une fois de plus : non pas certes que le temps des moissons abondantes soit déjà arrivé - il est encore loin -, mais le grain enfoui en terre de notre Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul commence à pousser hors du sol ses premières petites tiges. Nous en sommes tout joyeux et voulons vous associer à cette joie, vous qui avez partagé nos peines.

Il s'agit d'espérance encore, plus que de réalités, mais espérance tout de même, car il nous semble voir ce que Dieu attend de nous. Je vous disais que les premiers rameaux de notre Mission apparaissent : jusqu'à présent l'arbre était trop petit, on ne savait ce qu'il serait. Demain peut-être quand il aura grandi, certaines branches manqueront-elles de souplesse ! Nous avons la chance aujourd'hui d'être au moment où l'on peut discerner déjà les traits essentiels, et, voyant mieux ce que Dieu a voulu, essayer de se modeler en conséquence.

Annoncer aux hommes composant les grandes masses industrielles de notre siècle les inépuisables et intarissables richesses de Dieu que Jésus nous révèle dans son Eglise, tel est notre but. Erre donc pour cela, nous, au plein milieu des hommes, des *chercheurs* inlassables de Dieu pour être *des donneurs* de Dieu. Faire part de nos découvertes, rendre aux mots chrétiens leur plénitude de sens et leur plénitude de mystère !

J'entendais l'autre jour un des meilleurs spécialistes de la Bible, le Père Lyonnet, expliquer ce mot de « Père », ce mot que Jésus nous a enseigné, ce mot que nous disons parfois si distraitemment. Or, le mot hébreu choisi par Jésus, le mot « Abba » que l'Evangile et saint Paul nous ont transmis, était précisément le mot par lequel chaque petit enfant juif appelait son papa, un mot familier et tendre, tellement balbutié par la bouche des tout-petits, qu'aucun homme de l'époque n'aurait osé l'appliquer à Dieu. Jésus pouvait bien le dire, ce mot, lui le Fils, le tout-ressemblant, l'image substantielle de son Père, lui, toute tendresse aussi pour ce Père.

Mais ce mot, Jésus nous l'a non seulement enseigné pour que nous le disions à notre tour, mais il a mis en nous son propre Esprit, il a enfoui dans notre âme et notre chair sa propre ressemblance de Fils, pour qu'en toute vérité nous puissions crier nous aussi : « Abba – Père », puisque nous sommes devenus non moins véritablement fils.

On comprend alors cet autre mot si banal d'apparence et que Jésus emploie à chaque instant, ce mot « *comme* » qui est la mesure même de notre grandeur :

*Comme* tu m'as envoyé dans le monde, ô Père,  
moi aussi je les envoie (Jn 17, 18).  
*Comme* toi, Père, tu es en moi et moi en toi,  
qu'eux aussi soient un en nous (Jn 17, 23).

La force impérative de ce *comme* nous situe au point exact de notre foi et, devant l'athéisme qui nous entoure, nous donne la réponse la plus vraie : « Soyez parfaits *comme* votre Père céleste est parfait » : être fils c'est être *comme* son père.

L'une des plus belles tâches de notre Mission (sans aucun monopole, bien sûr), est de revaloriser tous ces mots par un témoignage de vie, patient et silencieux, mais un témoignage qui fleurit en parole, se noue en communauté chrétienne, fructifie en Eglise. C'est ce témoignage que l'un d'entre nous, Gérard, porte depuis deux ans dans son chantier. Trois autres, ayant fini leurs études, le porteront avec lui en juillet 1961.

Il y a quelques mois à Toulouse, dans la petite chapelle de notre quartier, les étudiants de la Mission prononçaient leurs premiers engagements et c'était une véritable et réelle fondation à laquelle ils étaient invités par [Mgr Garrone](#) :

*« Je ne viens pas, nous a-t-il dit, vous parler en laissant aller mon cœur, ni par affection personnelle, mais je vous parle en tant qu'évêque. A ce titre, je puis vous dire la confiance que vous devez avoir dans l'avenir de votre Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul à cause du passé de cette Mission. Celle-ci, au milieu de toutes les tempêtes, et - je puis même employer ce mot - des cataclysmes, a été depuis de nombreuses années déjà comme un fil qui ne s'est jamais rompu. Ce passé montre que vous ne serez pas exempts de difficultés dans l'avenir, mais il permet aussi, avec du recul, de s'apercevoir que le moment qui a parfois le plus apporté a été celui qui fut le plus difficile à vivre.*

*« Chacun d'entre vous, vous connaissez la manière personnelle dont Dieu vous a menés à la Mission, mais ce n'est pas là non plus l'essentiel. L'essentiel, c'est moins la somme de vos vocations que l'existence de votre groupe, encore tout petit certes, mais dont je puis, moi, évêque, penser que réellement Dieu le veut. »*

Cette réalité d'une équipe où tous bénéficient de la vie et de l'effort de chacun s'est marquée profondément non seulement au cours de notre mois annuel à l'abbaye de Cîteaux, mais aussi durant une session à la Sainte-Baume : ceux qui devaient nous enseigner n'ayant pu venir à la dernière minute, chacun y a suppléé en apportant le meilleur de lui-même, et le résultat a été excellent !

Par ailleurs, notre nombre grandit, des postulants se présentent à nous. Ils savent que la Mission leur demandera de lourds sacrifices de patience, d'attente, de persévérance et d'humble fidélité. Comme le missionnaire d'antan qui acceptait les plus rudes détachements - ne plus revoir le sol natal ni ses vieux parents, apprendre des années durant le dialecte d'une tribu dans l'espérance, un jour peut-être, de lui annoncer le Christ, et souvent mourir de fièvre ou de persécution avant d'avoir pu parler -, nos candidats à la Mission savent qu'ils devront affronter des années de silence et d'enfouissement.

Ce qui semblait devoir tarir la source des vocations en a augmenté le nombre et peut-être, en un sens, la qualité, par moins de romantisme, un réalisme plus lucide, et une préparation plus exigeante. En plus de l'équipe de Port-de-Bouc composée d'un missionnaire au travail et de quatre prêtres, une équipe démarre ces jours-ci à Toulouse avec deux prêtres et deux missionnaires au travail,

Des amitiés de plus en plus nombreuses se nouent à l'étranger avec, en particulier, des séminaristes et de jeunes Espagnols. Un voyage du Père Frando y a fortement contribué.

Cette année, j'ai passé une partie du mois de mai en Pologne. Il faudrait de longues conversations pour dire la foi, la prière de ces hommes, la constance chrétienne de ce peuple. Et son cardinal, dont un Polonais disait pour le dépeindre : « Sa force, c'est la paix du cœur ancrée dans l'oraison... » Ces voyages aident à mieux saisir la réalité de ce monde des petits et

des pauvres, ce monde industriel et international. Sans doute irai-je en Amérique latine, particulièrement au Brésil, au printemps 1961.

Telles sont, chers amis, quelques nouvelles en vrac. Mais il y a vous tous aussi, qui ne cessez de nous porter par votre prière, de nous aider de mille façons. Puis-je vous demander de vous unir plus spécialement à deux d'entre vous, deux correspondants aux visages inconnus et pourtant devenus si proches depuis leur exaltation devant Dieu ?

Lucien L., vocation tardive, dès les débuts de son service militaire, ne pensait plus retourner au séminaire ni s'engager dans un groupe quelconque. Mais sa montée spirituelle ne lui laissait cependant point de repos. D'Afrique du Nord, il nous avait écrit, envoyé sa photo, celle d'un beau grand gars bien bâti. Sa correspondance s'était faite profonde ; il nous avait écrit (et avait dit aux camarades de son groupe), son désir d'entrer dans la Mission ; peu après, Lucien L. était tué dans une embuscade, le 12 avril dernier. Il aimait à dire son chapelet en allant chercher le courrier à la base éloignée de vingt kilomètres, et cela chaque jour.

L'autre correspondant, à qui notre équipe est désormais liée de façon impérissable, est une jeune femme : Catherine R. Gravement malade, sachant son mal et l'acceptant jusqu'au bout, elle nous avait écrit quelques brèves lignes - je lui avais répondu de La Salette ; deux autres lettres très courtes avaient été échangées. Catherine a donné sa vie pour cette Mission qu'elle ne connaissait que par son *journal* et les albums de *Fêtes et Saisons*.

Comment, avec de tels intercesseurs suscités par Dieu, ne penserions-nous pas que Dieu veut quelque chose ? Et vous tous, vous poursuivez cette intercession. Merci de tout cœur. Les réseaux de soutien humain ne sont que de pauvres ersatz de la seule réalité invisible : celle de la prière, et c'est elle que vous et nous avons à vivifier chaque jour en nous pour que la puissance d'aimer grandisse en notre humanité.

Nous avons célébré aujourd'hui la fête de l'Exaltation de la Croix, disons en langage moderne, de son épanouissement, ce mystère de la Croix plantée par Dieu au sein de l'humanité comme sa loi fondamentale et sa régulation... Croix sanglante du Christ au Calvaire, croix continuée dans l'offrande de ce Christ renouvelée, représentée à chaque Messe. Ensemble, vous et nous, les « comme » le Christ, si nous n'avons pas toujours la Croix crucifiante du Calvaire, nous avons quand même à offrir chaque jour et à toute heure, et ce Christ, et notre propre vie, pour sauver le monde comme il plaira à Dieu. Et nous avons la certitude que Dieu fera fructifier et sa Croix et notre don au-delà, infiniment au-delà, de ce que nous pourrions espérer.

Cette lettre paraîtra sans doute à certains bien optimiste.

Les nouveaux buildings et l'émigration qu'ils créent à l'intérieur des villes, les conséquences de l'entassement, l'ambiance matérialiste, la persuasion clandestine de la publicité, la recherche du confort, les horaires et les rythmes des usines, l'envahissement des magazines, tout cela rend l'action missionnaire d'autant plus urgente en 1960 et d'autant plus difficile. Cela est exact. Comme il serait exact également de dire qu'une certaine lassitude, une certaine usure risquent de paralyser le dynamisme missionnaire si des méthodes hardies ne peuvent être employées.

Mais cette constatation des difficultés et des malaises ne doit pas masquer un optimisme réel : on a le sentiment que, par l'ACO en tête et par l'ensemble des équipes missionnaires françaises dans leur diversité et leur volonté d'un travail en commun (Mission de France, Prado, Fils de la Charité, prêtres du clergé diocésain, Petits frères de Foucauld, Ordres religieux, et nous aussi !), les vrais problèmes sont abordés, et à leur profondeur même, humaine et surnaturelle, car on a mieux compris à quel degré d'enracinement divin il faut se situer. Et cette constatation produit en tous « cette joyeuse fierté de l'espérance » selon l'expression de notre grand saint Paul.

Très chers, très fidèles amis, que cette année 1960-1961 marque, dans la joie et la peine, une recherche commune et ardente du Royaume de Dieu, de sa sainteté, de ce monde toujours à

faire où Dieu est premier, où tout dès lors prend sa valeur, car lorsque Dieu est premier, il est aussi tout en tous.

La plus importante des nouvelles, c'est la nécessité, certainement de plus en plus pressante, de la sainteté dans le monde. Ce dernier séjour à Rome me l'a fait sentir davantage encore. Quand on est, en effet, en plein corps de la chrétienté, on comprend mieux la nécessité du cœur, du cœur donné à Dieu dans tous les instants de la vie. Cela ne veut pas dire qu'à Rome ne se trouve qu'un corps visible et non point des cœurs donnés à Dieu sans réserve ; il y en a autant qu'ailleurs (et peut-être plus, vu la concentration), mais le corps y étant plus visible on sent davantage la nécessité physiologique de cet oxygène et de ce sang vif qui, partant du cœur, donne au corps sa vie et sa vitalité.

La proximité du Concile, devenu la grande préoccupation et le grand labeur de tous, ajoute encore à ce besoin de sainteté et de prière. J'ai pu toucher du doigt la somme des problèmes qui se sont posés et qui se posent au Concile. On les compte par dizaines et peut-être par centaines. Ayant été imprimés pour être distribués à tous les membres des Commissions et du Concile, ils remplissent déjà plusieurs énormes volumes groupés par nations.

Or, les problèmes qui sont contenus dans ces volumes sont tous plus graves les uns que les autres. Ils représentent l'évolution de l'Eglise dans notre monde qui bouge, s'oppose et se heurte. Et il me semble qu'au milieu de tous les blessés du monde, de tous ces hommes qui sont en narcose de Dieu ou même en reniement de Dieu, le Concile doit être comme une gigantesque opération « à cœur ouvert ». Et là aussi, il faut que nous fournissions, nous les chrétiens, nous les cellules du corps, le sang, le sérum et le plasma, c'est-à-dire la prière et l'union à Dieu à travers les actes de notre vie, qui donneront au Concile sa force et sa jeunesse.

Cette responsabilité des chrétiens est plus qu'une responsabilité, c'est en réalité le travail organique de toutes les cellules du Corps mystique. Il nous faut donc appeler, dans un labeur incessant, en esprit et en vérité, ce Saint-Esprit qui seul peut inspirer à tous ces hommes du Concile et à toutes ces Congrégations qui le préparent, les solutions pour un ensemble de problèmes qui dépassent l'homme.

Donc, bon travail à tous. Soyons résolument et joyeusement orientés vers ce but : Dieu présent et aimé en toutes nos activités. Il ne s'agit pas pour nous d'imposer une prière spéciale à réciter chaque jour en vue du Concile ; c'est beaucoup plus. Il nous faut orienter notre vie comme dans un véritable avent vers cette venue de l'Esprit Saint. Et avoir la certitude inébranlable que cet effort, directement et indirectement, fait le monde, ou plutôt fait l'Eglise, qui, elle, à son tour, sauve le monde.

J'étais venu à Rome pour voir un peu plus clair sur les Instituts séculiers. Depuis bien des mois, en effet, des articles, des opinions s'affrontaient au sujet des Instituts, et je finissais par avoir beaucoup de confusion dans l'esprit ; des points d'interrogation se posaient également à Mgr de Provençères et à nos évêques. Là encore, ce fameux « flair de l'Eglise », que j'avais si bien senti dès mon premier séjour, me semble avoir joué pour bien mettre chaque chose à sa place. Il reste de nombreuses questions à débattre, mais l'avantage de Rome est certainement de mettre de l'ordre, de la hiérarchie, si l'on peut dire, dans tous ces problèmes, de souligner ce qui est essentiel et de laisser en rodage ce qui n'est pas encore prêt.

Or, la première clarté a été (vous le savez bien, mais il faut se le redire) qu'appartenir à un Institut séculier c'est, avant tout, s'engager à prendre des moyens de sanctification qui s'ajoutent à ceux que les sacrements procurent à tous les chrétiens. A la sanctification sacramentelle s'ajoute la sanctification volontaire par l'usage personnel de ces moyens de sanctification. Cette sanctification se fonde sur les deux phrases de Jésus que rapporte saint Matthieu au chapitre 5,

définissant la sainteté intérieure : « Soyez parfaits comme votre Père du Ciel est parfait » et la caractéristique visible de l'Eglise : « afin qu'ils voient nos oeuvres bonnes et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ».

Ainsi, quelles que soient les discussions ultérieures sur la « Sécularité », c'est-à-dire le « en plein monde et par les moyens du monde », ce qui fait la démarche *fondamentale* du membre d'un Institut séculier c'est de vouloir une vie qui prend la totalité des moyens et des conseils évangéliques. Cela doit être notre ligne de conduite permanente et notre premier souci. Vivre cela, ce « parfait » dont parle Jésus, dans la simplicité des actions quotidiennes, sans cadre particulier autre que nos équipes, et dans notre métier profane (ou de curé). Erre des saints comme tout le monde pourrait l'être, mais des saints tout de même, et cela ne se fait pas tout seul.

Faut-il tirer une leçon du feu vert qui nous a été donné à Rome ? Oui, certainement, car c'est une obligation pour chacun d'entre nous de tendre de plus en plus à cette perfection qui sera sanctionnée par l'Eglise lorsqu'elle déclarera véritablement que la MOP est un organisme apte à conduire ses membres à une véritable union à Dieu dans une vie totalement apostolique.

Il nous faut être exigeants les uns à l'égard des autres, doux et humbles de cœur, certes, mais ayant compris la violence envers nous-mêmes dont parle Jésus, cette violence nécessaire pour conquérir le Royaume de Dieu et plus nécessaire encore pour y conduire les autres.

Enfin une troisième nouvelle va demander à chacun d'entre vous un travail direct, personnel et *urgent*. C'est la suivante : nous devons fournir sans tarder une série de faits *vécus* et de notations brèves montrant la réalité de ce monde qui nous entoure, que nous connaissons si bien par expérience, et qui n'est ni païen ni chrétien mais profondément sans Dieu vivant.

Ce travail m'a été demandé ; il aura certainement une utilité ; nous sommes parmi les rares qui peuvent le fournir et en même temps être lus et écoutés à ce sujet. La distinction de Gérard dans son rapport sur l'apostasie post-chrétienne (distinction que Gérard a reçue du Père Labourdette dans son cours), est en train de faire fortune - intellectuellement parlant ! je vous demande donc que chacun d'entre vous me donne sans faute avant le 15 décembre une note à ce sujet. Je vais déjà extraire de nos rapports de la Sainte-Baume les pépites d'or qui y sont contenues. Mais il nous faudrait des faits pour illustrer cela. L'Eglise nous demande aujourd'hui un service, nous devons le rendre au plus vite et au mieux.

TOULOUSE, LE 18 JANVIER 1961

Au cours d'une retraite à Lille, j'ai essayé de m'adresser aux séminaristes et aux futurs ordinands comme à « des prêtres de plein vent ». Je leur ai donc parlé de l'apostolat, de la profondeur dans laquelle cet apostolat doit s'enraciner, des conditions de la vie moderne. Bref, je leur ai dit ce qui me semble le plus important pour des prêtres engagés dans le ministère actuel.

Mais, tout en faisant cela, je leur ai, au fond, développé ce qui, à nous aussi, semble le plus urgent et le plus important en tant que missionnaires engagés dans un Institut séculier. Je n'ai évidemment pas insisté sur cette forme de vie, mais j'ai lu les grands passages du pape sur les vertus des membres des Instituts séculiers : comment tout doit être transformé en apostolat, et comment cet apostolat est signe de la vie intérieure et, en même temps, sa source. Or, ces textes ont profondément frappé ces séminaristes et ces futurs prêtres, qui les ignoraient, et ils m'ont demandé les références de *Provida mater* et de *Primo feliciter*.

En conclusion, j'ai été heureux de voir que notre spiritualité de la MOP collait parfaitement avec les aspirations d'un clergé jeune, dynamique, désirant faire un véritable travail apostolique. Ainsi notre manière de voir les choses, le degré de profondeur où nous voulons nous situer, loin de nous couper du clergé diocésain, nous en rendent très proches, et, dans la mesure où Dieu nous en donnera la grâce, feront de nous un ferment sur tel ou tel point. Je pense par exemple aux réalités vécues que nous transmet l'expérience des saints et des apôtres, cette vie intérieure avec Dieu qui a, comme toute vie, ses lois, ses étapes, ses phases (et ses crises, aussi) ! Nous avons certainement un rôle à jouer d'éveilleurs à cette intimité avec Dieu, que nous enseignent par exemple les petits volumes de la collection « La Vigne du Carmel ».

Mais ces jeunes du Nord m'ont beaucoup apporté par leur sens du *service* - ils ont une obéissance très virile, acceptant du dedans et d'avance ce que leur diocèse leur demandera de faire. Dynamisme, générosité sont leurs belles caractéristiques.

Immédiatement après Lille, je suis parti à Hassi Messaoud, je n'ose ajouter « au Sahara », car les avions de tous types, les poids lourds, l'électricité, l'eau courante, les climatiseurs, les ouvriers d'Alsace, de Toulouse qu'on y rencontre en font une image qui ne ressemble guère à ce que ce mot évoquait pour moi.

... Le décalage se fait fortement sentir entre le plan des techniques extraordinaires mises en oeuvre et le plan spirituel si ténu. Le désert géographique d'autrefois y est remplacé par le désert spirituel.

Or, je ne crois pas qu'un tel vide puisse être comblé simplement par une messe et un culte assurés le dimanche. Il faut certainement, sur place, des missionnaires ayant le désir et la possibilité d'un contact permanent, et d'un brassage aussi profond que possible avec cette population ouvrière. A ce point de vue l'implantation d'une *équipe* missionnaire comportant, avec le clergé, des missionnaires travailleurs sur les chantiers, des pétroliers ou des contracteurs, semble très nécessaire pour une pénétration vivante et naturelle de ce milieu assez mouvant et si éloigné de Dieu par son travail et ses conditions de vie.

L'autre constatation est certainement la nécessité d'arriver à promouvoir une Action catholique organisée et qui serait par ses quelques militants le ferment chrétien de ces milieux de travail et de ces bases dispersées. Seuls, d'ailleurs, ces militants d'AC pourront mettre en commun et étudier les problèmes de vie si spéciaux qui se posent à eux. Le type même d'une telle AC devrait être pensé en fonction d'Hassi-Messaoud et du pétrole, un type peut-être assez spécial parce que non cloisonné entre les chrétiens qui se trouvent là-bas.

... Le contact avec le Père de l'Espinay, les fêtes de Noël passées dans une base d'aviation-radar, m'ont certainement aidé à mieux comprendre vos problèmes et la place que vous pouvez avoir là où vous êtes, comme témoins fraternels de la présence de Dieu vivant et serviteurs de notre très aimé Seigneur Jésus « mort pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (Jn 11, 52).

Je me suis bien rendu compte de la place du témoignage de la patience, du service des copains. Je voudrais aussi insister sur *l'Optimisme* qui naît en nous de la *foi* : Dieu est plus grand que tout et les péchés des hommes ne sont qu'une goutte de rosée devant la chaleur de son soleil. Cet optimisme, c'est exactement ce que saint Pierre dit quand il nous invite à « être toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en nous » (1<sup>er</sup> lettre de saint Pierre 3, 11).

Joie, fidélité, certitude de la victoire et de l'utilité de nos vies de serviteurs même inutiles. Je vous quitte sur ces mots, et vous embrasse tous affectueusement.

Toulouse, 14 AVRIL 1961

Les statuts de la MOP s'élaborent peu à peu. Il n'y a rien de tellement nouveau depuis les statuts de 1957, mais il faut y incorporer des notes annexes, clarifier et essayer de faire avancer ensemble l'esprit qui vivifie et la lettre qui, malgré tout, véhicule cet esprit. C'est toujours le problème de l'âme et du corps, de la rencontre de l'esprit et de la matière, de notre nature d'homme et du surnaturel de Dieu. J'espère qu'avec l'aide du Seigneur et des bons instruments que Jésus a mis sur notre route, nous y arriverons.

Nous optons résolument pour une MOP plus que jamais au service et au sein du monde ouvrier. Le missionnaire sera avant tout consacré à Dieu et à l'apostolat. C'est un type d'homme nouveau à bâtir où l'essentiel n'est pas « être prêtre ou non-prêtre », mais être - *missionnaire* faisant germer l'Évangile au cœur même de l'usine.

Au Sahara, d'où je reviens - une tout autre région qu'à Noël, avec plus de pétrole et une technique peut-être plus poussée encore -, ce besoin se fait sentir dans toute sa force. On y touche du doigt d'abord « l'honneur de Dieu à venger », comme diraient les Psaumes (en enlevant, bien sûr, à ce mot tout ce qui serait de l'agressivité), disons à venger par un amour d'autant plus intérieur et fidèle.

Dans ces régions tout est pensé, organisé en dehors de Dieu : Dieu y est socialement absent. Il y faut donc des permanents de la prière, de la foi, de la présence de Dieu afin que l'Église soit effectivement présente à ce nouveau monde.

Il faut aussi y faire naître l'Église en rassemblant les quelques chrétiens qui s'y trouvent déjà, mais seuls. L'un d'eux me disait qu'il chantait le « je vous salue Marie » de Chartres sur les pistes au cours de ses tournées solitaires. Cela a été une grande joie que la rencontre de six ou huit chrétiens profonds et d'avoir pu réaliser ensemble la présence nouvelle du Seigneur en Église : « Quand deux ou trois sont rassemblés en mon Nom... » Nous avons vécu cela.

En même temps, j'ai mieux découvert un aspect qui risque de marquer notre époque, le « nomadisme » ouvrier. Autrefois les nomades l'étaient parce qu'il fallait pousser leurs troupeaux là où la pluie étant tombée, l'herbe était verte. Maintenant ce sont les ouvriers qui partent là où il y a du travail. N'est-ce pas troublant de constater que tandis que des milliers de travailleurs musulmans s'expatrient en Europe pour vivre, des travailleurs européens s'expatrient, eux, en Afrique ? Certes, les proportions ne sont pas les mêmes et les conditions de salaires tout opposées, mais il y a dans un sens comme dans l'autre le même nomadisme, l'éloignement des familles et les mêmes problèmes de fond.

J'espère de tout cœur que nous pourrons répondre avant la fin 1961 à l'appel de Mgr Mercier, l'évêque de ce diocèse grand comme quatre fois la France ! Il y aurait un beau rôle d'amitié à établir avec les travailleurs musulmans du pétrole : pour cela aussi le lien du travail manuel partagé est indispensable.

Au Sahara, j'ai eu la vision (ne vous inquiétez pas !) de ce que nous devons être : des jeeps ou des land-rovers tous terrains, à quatre roues motrices et crabotage; quand une roue s'enfonce et patine les autres entrent en action ! Ainsi nous; il faut que nous trouvions, quelles que soient les circonstances, le moyen d'avancer vers le Seigneur et son Royaume : la prière constante, la messe et l'eucharistie, la Parole de Dieu dans la Bible, ceux qui nous entourent. Ces quatre roues doivent toujours être en action; si l'une ne peut fonctionner - la messe et l'eucharistie par exemple pour ceux qui sont à l'armée ou au travail dans certaines circonstances -, il faut que nous sachions poursuivre au plus vite l'avancée par celles des roues qui ne font pas défaut. Et il

y a la roue de secours qui est Notre-Dame! Donnons à la Parole de Dieu, lue, étudiée, mâchée à longueur de jours toute sa place.

Vous savez sans doute que Jacques Maritain, revenu d'Amérique depuis la mort de sa femme, partage ses déplacements entre Toulouse (les Petits frères) et l'Alsace. Combien précieuse est sa présence ! Un autre ami est l'abbé Journet : son dernier livre sur le Mal est une leçon de choses extraordinaire ; il nous prend par la main, nous montre avec quel respect, quelle audace, il convient d'aborder ce mystère où l'immensité du mal fait pressentir l'immensité infiniment plus immense de Dieu.

PORT-DE-BOUC, 15 SEPTEMBRE 1961

La voici donc, porteuse d'amitié, cette lettre bleue. Elle arrive fidèle au rendez-vous annuel du mois de septembre pour vous dire où en est notre - et votre - Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul, corps et âme.

Le corps a grandi. Mais vous savez ce qui arriva à David quand il commença à faire un dénombrement. Ce n'étaient pas les statistiques qui étaient coupables, sans doute, mais l'esprit de sécurité que David en retirait ! Avec tant d'hommes avait-il encore besoin de Dieu ? Ne se suffisait-il pas à lui-même ? Notre nombre tout modeste (trente-six avec les nouveaux arrivés) nous met, espérons-le, en garde contre de si pernicieuses illusions... Mais sait-on jamais ? En fait, ayant doublé à peu près en deux ans, cela a posé pas mal de problèmes puisque nous sommes passés en quelque sorte du stade familial d'il y a quatre ans encore, au stade artisanal, et maintenant, si j'ose dire, à celui de la petite entreprise !

Quant aux équipes, l'une depuis 1955 est à Port-de-Bouc, une autre depuis un an a démarré à Toulouse avec deux missionnaires en usine et deux prêtres chargés du quartier. Dans quelques semaines, sauf événements internationaux, deux d'entre nous partiront au Sahara en attendant un troisième.

Des équipes plus anciennes, Port-de-Bouc et les étudiants et stagiaires à Toulouse, il y aurait beaucoup à dire : ce qui les caractérise le mieux, c'est le mot rapporté par saint Luc : « Ceux qui ayant entendu la parole d'un cœur généreux la gardent et produisent du fruit par leur *constance*... Par votre *constance*, vous sauvez vos vies » (et celle des autres), dit le Seigneur (Luc 8, 15 et 21, 29). Et saint Paul, recueillant sur la bouche du Christ ce mot, en fait la vertu clé, « le signe distinctif de l'apôtre », qu'il ne cesse de recommander à ses disciples. Et c'est bien elle qui est le rude exercice des équipes plus anciennes. Mais qui porte peu à peu son fruit : « Que le Seigneur dirige vos cœurs vers l'amour de Dieu et la constance du Christ » (2 Thess. 3, 5).

Comme dans une famille, nous parlerons plus longuement des derniers-nés. Grâce à [Mgr Garrone](#), aux mouvements d'Action catholique, au clergé avoisinant, le démarrage de l'équipe de Toulouse s'est effectué dans les meilleures conditions d'union et d'amitié que l'on pouvait souhaiter. Cette petite équipe n'est pas un « outsider » qui galope pour son propre compte ! Reliée à tous, elle accomplit une tâche missionnaire pour le compte de tous.

Une petite bicoque en bois dans un jardin potager ayant été obtenue, l'équipe s'y installa en septembre 1960 : trois pièces de trois mètres de côté. Dans ce quartier ouvrier peuplé de grands buildings, cette installation réduite au minimum a été d'un grand poids : les jeunes surtout ont afflué ; une JOC et une JOCF ont pris une ampleur inattendue et joyeusement accueillie. Tout au long des deux pièces du fond une petite chapelle a été bâtie avec l'aide de tous : trop exigüe, pleine à craquer avec soixante-dix ou quatre-vingts personnes, elle est la première présence d'Eglise dans ce quartier.

Le fait de gagner sa vie par son propre travail manuel, de vivre mêlés à tous et sous les yeux de tous, d'être par les uns missionnaires de l'usine, par les autres, prêtres du quartier (missionnaires aussi !), a spontanément créé contact et amitié.

Quant à la future équipe du Sahara, elle est soumise à bien des aléas... Vous les devinez. Mais qu'elle puisse démarrer bientôt ou non, les constatations faites durant trois séjours au milieu des travailleurs et des techniciens du pétrole ont certainement marqué l'évolution de notre groupe : les problèmes de la foi, au Sahara, sont posés sans mirage !

Il y a déjà des chrétiens présents au milieu des sables, mais tellement seuls, sauf deux ou trois messes par an, ignorant même qu'ils sont plusieurs. Ce fut une grande joie lorsqu'à Pâques,

nous nous sommes groupés à cinq pour le repas de midi, germe d'une Eglise rassemblée autour du Seigneur. L'un de ces chrétiens, - un jeune géologue qui semblait attendre le plus ardemment cette communauté chrétienne et qui, sans doute, en eût été l'animateur, est mort, en France, accidentellement en juillet dernier. Ainsi, avec une amie qui, en août, a offert les derniers jours de sa vie pour tous ces hommes du désert, le Sahara des pétroliers a deux intercesseurs constamment devant Dieu.

Il y aurait bien d'autres nouvelles à vous donner : des rencontres, un voyage en Allemagne, marqué par une hospitalité extraordinaire et l'amitié, notre mois d'août à la Trappe de Notre-Dame de Cîteaux pour la sixième fois.

Mais nous voulons vous dire aussi où en est notre âme. Face au mystère de l'incroyance du monde actuel, face à la négation massive et pratique de Dieu, *la foi*, « l'obéissance de la foi » comme dit saint Paul, nous apparaît comme le trésor missionnaire de plus en plus nécessaire et précieux, lumineux et fort ; cette foi, lumière d'étoile qui luit dans les ténèbres, c'est elle qui conduit le monde, lui permettant de passer dans ses bouleversements, et quand il aura touché le fond de sa nuit, accueillante pour le mener à la joie de la vérité.

A nous, vous et nous, d'en être les témoins, joyeux, sans complexes, sûrs de ces paroles de l'Écriture : « La victoire qui triomphe du monde (non pas pour l'écraser, certes, mais pour le sauver), c'est notre foi. Qui, en effet, peut vaincre le monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » (1<sup>er</sup> lettre de saint Jean 5, 4).

C'est cela le point qui rend les croyants invulnérables savoir que *Dieu est Dieu*, qu'il n'est pas moins vivant aujourd'hui, ni moins puissant, ni moins tendre pour sa création qu'à n'importe quelle autre époque de l'histoire. Dieu est toujours aussi attentif. Il attend de nous - de vous d'être, chacun, chacun à notre place, un « frémissant » de foi, comme disent les Psaumes. Foi décuplée encore en constatant que nous portons ce trésor, qui très réellement sauve le monde, « dans un vase d'argile » et que notre fragilité même n'est pas obstacle pour Dieu.

Oui, l'appel d'air de l'incroyance nous aide à prendre conscience de ce qu'est véritablement la Mission. Après les premières années 1945-1953, marquées par la découverte concrète de l'athéisme et la recherche des contacts, nous avons senti la nécessité d'une règle de vie pour mener à bien cette tâche, et ce fut la phase 1954-1960. (Et vous serez heureux de savoir que les statuts de notre groupe sont à l'heure actuelle soumis à l'approbation de l'Eglise.)

Mais aujourd'hui nous voyons mieux - et demain peut-être plus clairement encore - le niveau où se joue la Mission, l'altitude et la profondeur des réalités en cause.

Nous sentons qu'il ne faut pas amoindrir à notre taille le combat pour le Royaume de Dieu, soit en manquant de foi, soit en restant au niveau des dévouements, même grands, mais encore humains. « Quand je donnerais mes biens aux pauvres, que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité (qui a sa source en Dieu) cela n'est rien », dit saint Paul (1 Cor. 13). Ne pas restreindre nos objectifs au gré des événements et du « visage de ce monde qui passe », mais comprendre, animer ces événements, y participer, selon le sens que Dieu nous en donne à travers sa Parole, dans la Bible et par l'Eglise.

Ainsi, loin d'être découragés par l'immensité de la tâche, nous sommes plus convaincus encore, et nous voudrions convaincre tous les chrétiens fidèles (fidèle = qui a la foi) de l'optimisme qui naît de cette foi : et c'est l'espérance, toute surnaturelle aussi.

Comme saint Paul soulignait aux Hébreux découragés par les persécutions que « la foi est la garantie des biens que l'on espère », nous aussi jetons hardiment dans la balance de notre temps ce poids d'espérance qui en tout événement nous fait tendre vers le Christ. En effet, le retour du Seigneur Jésus, sa victoire, notre propre résurrection des morts, l'héritage des saints, bref cette destinée extraordinaire « nous fait tressaillir d'une joie indicible et pleine de gloire, nous les croyants » ; c'est saint Pierre qui, à son tour, nous le dit.

Et, ce faisant, nous serons situés au plein cœur de notre monde, sans fuite ni évasion, en pleine participation à ses problèmes. Et nous pourrons aider chacun - même ceux qui croient ne pas croire - à découvrir qu'ils refusent bien souvent des caricatures de Dieu mais non le Dieu vrai qu'ils ignorent encore.

Très chers amis, gardez-nous dans la fidélité de votre amitié, de votre prière si vous en avez découvert la source jaillissante.

Octobre 1961

*Marche en ma présence  
et tu seras parfait  
(Gen. 17, 1).*

Ayant passé quelques jours auprès de certains d'entre vous, j'ai beaucoup appris de vous, et voici ce que j'aurais voulu vous dire, après vous avoir vus vivre.

Que le monde actuel soit déchristianisé, cela vous le constatez massivement chaque jour. Mais que Dieu soit à l'œuvre dans le monde est une vérité de foi, plus certaine encore, car Dieu est Dieu et « son bras ne s'est pas raccourci » ni son amour amoindri.

Or, ces deux vérités mises l'une en face de l'autre aboutissent à une conclusion : elle est inscrite au bréviaire, et je ne puis redire ce Cantique de Tobie, le mardi à Laudes, sans penser désormais chaque fois à vous :

Célébrez Dieu en face des nations (païennes)  
Vous, enfants d'Israël !  
Car s'Il vous a dispersés parmi elles,  
C'est là-bas qu'Il vous montre sa grandeur.  
(Tobie 13, 3-4.)

Mais cette grandeur que Dieu veut vous montrer, et pour laquelle il vous a dispersés, comment la découvrir sinon en étant attentifs à sa présence ?

Quand le prêtre dit, au nom du Christ : « Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang », nous croyons que s'accomplit précisément ce que ces paroles expriment, à savoir la présence réelle de Jésus. Mais il est d'autres paroles encore du Seigneur qui expriment d'autres présences. De ces paroles il en est trois principales, trois messagères de trois rencontres avec Dieu. Et celles-là, il dépend de chacun de vous de les réaliser.

*Une présence d'intimité* : « Celui qui m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14, 21).

Voici donc cette première intimité de Dieu en nous. Que nous mangions, que nous buvions, que nous dormions, Dieu est là, et même quand nous oublions sa présence, lui reste présent. Un regard, une fraction de seconde d'attention suffisent pour le rejoindre dans ce mystère. Et les théologiens ont bien fait d'inventer un mot, même barbare, pour dire plus qu'une présence de Dieu : une « inhabitation », un « au-dedans ». Pas besoin de loucher vers un ciel lointain à portée de la main de l'âme, nous rejoignons Dieu.

Cette intimité, nul ne peut nous l'enlever : si nous la cultivons elle sera comme la lumière qui luit dans les ténèbres, toute petite mais d'autant plus précieuse que la nuit est plus noire. Elle est la joie permanente de notre cœur, celle qui fait de nous les amis et non plus seulement les serviteurs.

*Une présence d'action fraternelle* : « En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous avez fait tout cela à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à Moi que vous l'avez fait », dit Jésus (Mat. 25, 40).

Telle est la deuxième présence de Dieu et elle est surmultipliée celle-là. Car le plus petit, ce n'est pas que le gosse ou le plus faible, c'est aussi le plus petit en qualités humaines, donc le moins attirant; le petit en agrément - le casse-pieds ; le plus petit en générosité - donc l'égoïste. Des plus petits de ce genre, ils sont foule autour de nous (et nous-mêmes, nous en sommes bien aussi!).

Or, tout ce que nous tenterons pour chacun de ces petits au nom du Christ, c'est une présence de Dieu que nous susciterons véritablement. Ce Dieu que nous saisissons en nous, dans le secret le plus absolu, le voilà sur la place publique, dans les maisons et dans les rues, dans les chambrées et dans les cours, multiplié chaque fois que nous sortons de nous-même pour nous hâter vers notre frère. Sur la route de Jéricho, le prêtre et le lévite n'ont pas consacré cette présence du Christ - le Samaritain l'a fait.

*Une présence d'Église* : « Que deux ou trois soient réunis en mon Nom, je suis là au milieu d'eux » (Mat. 18, 20).

Cette présence est la présence d'Eglise : car elle rassemble déjà dans « l'unité les enfants de Dieu dispersés pour qui le Christ est mort » selon les propres paroles de saint Jean (Jn 11, 52).

Ainsi lorsque vous aidez - à votre place de séminariste et sans court-circuiter les militants - un groupe d'amitié, lorsque vous proposez à un copain en difficulté de dire ensemble un Notre Père, c'est une présence nouvelle du Christ que vous ajoutez encore aux deux autres. Selon le beau mot des trappistes du Moyen Age, vous réalisez une « *Ecclesiola in Ecclesia* », une petite cellule d'Eglise visible dans l'immense Eglise invisible.

Ne sont-elles pas faites pour vous ces trois présences de Dieu, pour vous religieux et séminaristes soldats si souvent privés de la messe et des sacrements ?

Elles sont appuyées sur les paroles mêmes de Jésus, elles sont donc les certitudes les plus souveraines. Elles attendent de vous que vous les reconnaissiez, que vous les cultiviez et que vous les fassiez éclore autour de vous par votre présence d'homme attentive à la Toute Présence de Dieu. Alors non seulement vous découvrirez sa grandeur, mais vous en serez les témoins pour vos frères.

VARSOVIE, AÉRODROME, 14 OCTOBRE 1961

... Ce voyage a été une vraie et continuelle fête du contact et de l'amitié : j'y ai rencontré un nombre considérable de personnes, et de façon toujours directe et fraternelle. Il y a dix-huit mois cela avait été la découverte ; cette fois j'ai pu vivre bien plus au rythme polonais. Dans les belles et bonnes choses, il y a justement une certaine lenteur qui est oubliée dans nos rythmes industrialisés et marqués par la vitesse : les taxis circulent paisiblement, les vendeurs et vendeuses de magasin prennent leur temps et chacun s'intéresse à ce que l'autre fait en attendant, et surtout les conversations suivent un rythme humain sans être bousculées par le rendez-vous qui suit. Evidemment cela peut aboutir à prendre un autre train que celui qui était prévu, mais en fait c'est l'instant présent qui domine et l'on y vit à fond. Pour le reste, on est en plein paradoxe et saint Paul pourrait appliquer ici les phrases fameuses de l'épître aux Corinthiens : « Terrassés, non écrasés ; sans espoir et ayant l'espérance... » En gros cela se traduit par une foi vive, générale, démonstrative. A l'instant, une femme accompagnant quelques parents a fait un grand signe de bénédiction sur l'avion qui passait en plein ciel.

La pauvreté reste grande, il faut deux salaires pour vivre, mais l'aspect extérieur des rues, des autobus, les vêtements, le nombre et la qualité des autos, les devantures des magasins ont fait un bond réel en avant depuis dix-huit mois. Des gens commencent à acheter une auto, qui représente des années de salaire. Tout est d'Etat, les fleuristes et les vendeurs de soda, mais il y a des taxis privés clandestins. (On prétend que ce sont les chauffeurs des directeurs ou des ministres qui durant les heures d'attente font quelques tournées personnelles.) J'ai pris un taxi privé fort luxueux par rapport aux taxis d'Etat.

On ne sait comment joindre les deux bouts, mais les peintres et les sculpteurs - dont le métier n'a jamais nourri son homme - sont nombreux ; on trouve beaucoup de livres, et fort peu chers. Les logements sont introuvables malgré une construction abondante, mais quand on en a un, le loyer est insignifiant. Les rues sont pleines de gosses (propres et bien tenus).

Il m'a fallu circuler à 9 h 30 le soir en auto pour apercevoir quelques amoureux, marchant d'ailleurs très correctement serrés. On comprend que les Russes et les Polonais venant en France aient vraiment l'impression de la décadence des mœurs. Là, au contraire, c'est un peuple sexuellement sain. Ce n'est pas un des moindres charmes de ce voyage que les jeunes filles dont le visage est resté tel que Dieu l'a voulu - mais pour combien de temps ?

Pauvres et souriants, généreux, détachés. Ainsi, tandis que les pays qui se disent libres et qui « défendent la civilisation chrétienne » s'engluent dans le matérialisme du confort et des commodités, le pays qui professe officiellement le matérialisme cherche les biens spirituels. Mais un bénédictin polonais plein d'humour me disait que ledit matérialisme est si maigre de biens matériels qu'on ne peut guère s'y maintenir et qu'il n'a rien pour vous retenir...

Toulouse, MARDI 24 OCTOBRE 1961

... Je voudrais aujourd'hui, avant même d'entamer l'ouverture d'une centaine de lettres, reprendre le fil interrompu à Berlin de ma précédente lettre. Cela a été un des plus impressionnants moments de ce voyage : depuis le jour où j'ai vu un vol de flamants roses en Camargue, je n'avais vécu des heures aussi fortes, mais vous le devinez hélas! Dans un tout autre sens : non plus la nature dans toute sa splendeur originelle, mais la tristesse pesante d'un monde déchiré.

L'avion, avec ses quatre heures de retard, m'avait donc déposé à l'aérodrome de la zone Est de Berlin à 13 h 30, et ce retard a été l'occasion de transformer en un pèlerinage de la paix ce qui n'aurait été qu'un simple transit de l'aérodrome Est à l'aérodrome Ouest. Il n'y avait aucun moyen de locomotion direct; le car assurant le service n'ayant pas attendu, j'ai donc effectué ce passage en car d'abord, puis en tram, enfin à pied.

A l'aérodrome, une immense banderole sur fond rouge « Aux amis la main, aux ennemis le poing », et tout le long du chemin, sur les murs, à la porte des usines, aux carrefours, de semblables slogans : « Le socialisme sera vainqueur, parce que nous sommes les plus forts » (cela ne vous rappelle rien ?). « Plus forte la DDR, plus sûre la paix », « Douze ans de victoire socialiste », etc.

Venant de Pologne, j'ai pu mesurer l'abîme qui sépare ces deux nations ; ici, j'étais vraiment dans un monde où, sans conteste, règne la force au service de l'idéologie totalitaire.

Et quelle tristesse, quelle pauvreté ! Il semble que l'on pourrait classer les niveaux de vie des peuples par la qualité des peintures et la vivacité des couleurs des autos, autobus, tramways, trains et maisons. L'autocar asthmatique poussait un soupir d'air comprimé tous les cent mètres, les mornes gares du train de banlieue évoquaient la France de 1944-1945 : sales, ternes, incroyablement grises.

Seuls ces slogans en lettres blanches ou or sur le calicot rouge vif, mais quel contraste entre les affirmations de force peintes et la réalité. Quelques slogans, il est vrai, stigmatisent la paresse et le sabotage...

Descendant à la dernière station (au-delà c'est le mur de béton), j'ai entrepris la dernière étape d'une demi-heure de marche, mes deux sacoches à la main, à pied le long de la Friedrichstrasse, la seule issue possible vers ce qui alors prenait un sens absolu : *la liberté*.

Une longue rue à peu près déserte : au croisement de la Friedrichstrasse et de la célèbre promenade berlinoise « Unter den Linden », deux agents de la circulation, à quelques centaines de mètres, la porte de Brandebourg coupée par le mur de béton. Enfin, une place calme, provinciale, avec quelques barrières de bois genre douane, quelques soldats russes : je montre mon passeport, mon visa de transit, - bon pour 24 heures. Je passe en deux secondes. Mais, à droite, à gauche, quatre groupes de deux ou trois, quatre personnes sont là, droites avec des jumelles et regardant, à l'autre angle de la place, des parents, des amis, qui font eux aussi quelques signes discrets de la main, ne pouvant avoir d'autre rapprochement que celui du grossissement de leurs jumelles. Depuis, j'ai appris que des nattes de raphia ont été tendues, qu'on soulève quand une auto étrangère passe d'une zone à l'autre, mais qui empêchent ce dernier regard.

Quant à la police américaine, en face, elle pousse la coquetterie jusqu'à ne pas vouloir regarder votre passeport.

Je ne puis exprimer mes sentiments durant ce Pèlerinage de la Friedrichstrasse : la bêtise, l'absurde, plus denses et pesants que la haine et, pire qu'un rideau de fer, le mensonge comme un rideau de plomb.

Et puis, trente mètres après, le métro de Berlin-Ouest, silencieux, glissant sur les rails sans la moindre vibration, confortable, éclairé, rembourré. Quatre stations, et je débarque devant la façade géante de l'aérodrome de Tempelhof. J'apprends que le prochain avion partira dans

deux heures et demie. J'en profite pour aller en autobus au centre de Berlin (l'aérodrome est d'ailleurs en pleine ville).

Un quart d'heure de trajet : je débarque en l'an 1980 des immeubles de verre et d'aluminium, des autos ultra-américaines, des magasins où, en hauteur, longueur et profondeur, la devanture ne laisse pas dix centimètres libres, mais où s'accumulent, s'enchevêtrent, tous les postes radio-transistors, télévisions, tous les appareils électroménagers, mais aussi tous les fards, les parfums, les produits de beauté du monde, comme d'ailleurs les fourrures et les manteaux les plus rares, l'argenterie et les bijoux, les meubles, etc.

Vous comprenez ce que j'ai, comme tant d'autres, éprouvé ce contraste trop brutal. Après la Pologne, pauvre mais comme à Nazareth, mêlant cette pauvreté à sa foi, après la dictature populaire allemande, se trouver sans transition dans un univers de Cadillacs, de buildings, de richesses. Et tandis que mon regard gardait l'image des jeunes Polonaises « au visage tel que Dieu l'a fait », dix, vingt, cent jeunes femmes dans ces rues, parfaitement élégantes, toutes également peignées, habillées, « lignées », toutes dignes d'un prix de beauté, éclatantes de mode, de la dactylo à la femme du directeur, mais aussi standardisées, aussi semblables et indistinctes les unes des autres que des autos neuves au bout de la chaîne de montage. Comment retrouver la sienne là-dedans ? C'est le triomphe de la peinture, de l'Amérique et du magazine en couleurs.

L'Allemagne n'offre heureusement pas le spectacle de la zone internationale de Berlin et les jeunes Allemandes de Hambourg sont bien différentes de celles de Berlin. Mais Berlin ne serait-il pas le prototype du modèle qui sortira dans dix ans de la chaîne de montage de l'homme ? Il ne s'agit pour nous ni de boudier, ni de gémir. A Tempelhof, prenant mon avion Berlin-Hambourg (huit départs par jour) avec aussi peu de formalités que pour monter dans un tram, le spectacle des premières minutes de vol est, lui aussi inoubliable : l'aérodrome étant en pleine ville, on survole à trente, cinquante, cent, deux cents mètres ce Berlin de demain. A 6 heures du soir, la ville apparaissait brune et lumineuse, d'une couleur chaude comme du pain grillé. Ce n'était pas un noir bleu sombre, mais un brun, qui émanait non pas, comme d'habitude, à la verticale, des lampadaires au néon blanc ou aux ampoules un peu jaunes; chaque immeuble, chaque fenêtre étant vus à l'horizontale - carrés blancs filtrés par les rideaux -, la ville se présentait dans l'intimité de tous ces hommes s'apprêtant au repos du dimanche. Je revoyais aussi les buildings de la zone internationale, la symphonie des néons, les guirlandes de la grande roue et des manèges du champ de foire.

Où Dieu est-il mieux aimé, mieux servi ? Il nous est bien impossible de le savoir, mais nous devons être les témoins de l'invisible aussi bien là où Dieu est nié dans un effroyable réseau de mensonge que là où il est oublié dans l'abandon des facilités qui comblent le cœur et le corps.

... Et me voilà pour trois jours à Hambourg et toute une semaine en Allemagne : un nouveau monde à comprendre. Ce n'était pas le luxe de Berlin-International, mais la solidité nordique d'un peuple simple dans ses goûts, au standard de vie élevé et solidement confortable. Les magasins là aussi sont surchargés de choses à vendre, toutes plus pratiques, confortables, rembourrées les unes que les autres. Et l'on a de quoi les acheter...

Je ne puis tirer des conclusions, au moins des impressions. Souvent, en France, on discute pour savoir s'il reste « une classe ouvrière » : il faut certes se garder d'une négation tranchée quant à l'immédiat. Mais une évolution nette tend, de toutes parts, vers une uniformisation des pays hautement industrialisés : j'ai ramené de Nowa-Hutta, en Pologne, des cartes postales en couleur de nouveaux immeubles, or ces photos pourraient être vendues à Port-de-Bouc comme représentant tel groupe d'HLM du quartier Tassy. L'auto et la télé, l'instruction obligatoire, le jardin d'enfants et le super-market, tant d'autres choses créent un même type d'homme de l'âge technique et là, socialisme et capitalisme, malgré leurs rideaux différents de propagande, tendent vers le même but.

Je pensais à travers l'Allemagne à ces terrains géologiques où il faut traverser des centaines de mètres d'alluvions et de sable avant de trouver le rocher. Le rocher de Dieu, sous quelle épaisseur de confort le trouverons-nous ? Et quels seront nos explosifs pour le mettre à jour ?

Plus grave et tout aussi universelle est, ne disons pas « la coupure » mais partout - en Pologne déjà pressenti, en France et en Allemagne déjà réalisé -, l'éloignement progressif des masses urbaines de ce nouveau genre, d'avec la présence de Dieu.

Mais sans trop pouvoir l'expliquer clairement, j'ai senti qu'en Pologne comme à Hambourg ou aux usines Opel (...), nos lignes de la MOP collent profondément aux exigences de la réalité :

- l'équipe menant une vie simple, fraternelle et jeune, qui unit dans un même regard l'usine et le quartier, le travail et le culte, grâce au travail manuel ;

- la volonté pour cette équipe d'être le point de cristallisation de l'Eglise locale avec les laïcs qui « ne sont pas seulement d'Eglise, mais l'Eglise » (Pie XII) ;

- la volonté d'être les témoins d'une « religion religieuse », bâtie sur une foi désencombrée de tout ce qui n'est pas essentiel, et orientée vers le rappel de la grandeur de Dieu et de ses présences dans le Christ, l'Ecriture et l'Eglise ;

- et, par le fait même, une foi ouverte à l'évolution du monde moderne, dégagée de tout conservatisme, mais libre aussi de tout messianisme des pseudo-lendemain qui chantent.

TOULOUSE, 18 JANVIER, 1962

Ce qui manque à l'apôtre d'aujourd'hui pour accomplir sa mission, ce n'est pas tant le contact, nous l'avons souvent au-delà de ce que nous pouvons assumer, mais c'est l'enthousiasme de la certitude, c'est la persuasion que Dieu peut tout et qu'il n'attend de nous qu'un peu de foi, gros comme un grain de sénevé, pour couvrir le monde de sa présence.

Il est vrai que cette foi ne jaillit pas d'un coup. Je suis persuadé que le saint de demain - celui que nous préparons aujourd'hui dans une longue et nécessaire gestation sera cet homme de l'absolu de Dieu, pour qui le « salut par le Christ » ne sera pas une formule de manuel, mais le cri même de l'homme qui, dans une catastrophe, hurle vers la seule issue possible dont il espère vraiment la vie.

Nous présentons notre religion comme un article au milieu d'autres articles, - le meilleur, bien sûr, le plus vérifié, le plus durable -, mais les autres idéologues en disent autant. Par là même, nous ne pouvons avoir que des résultats médiocres : or, notre message participe du caractère même de Dieu, qui ne peut être classé dans aucune catégorie ni comparé à rien ; il est « l'incomparable » au sens le plus fort et unique du mot.

La tentation de l'apôtre, c'est de se faire accepter par des moyens humains qui masquent, par leur emploi et leur réussite même, le caractère extra - et supra-humain du message que nous avons à transmettre. Vivre au milieu des hommes, oui, mais témoins d'un seul : du seul Dieu vivant dans le Christ.

Comme vous le voyez, ces considérations dépassent les événements de la rue Mérens dans leur apparence humaine. Mais ce à quoi vous vous préparez ce n'est pas à un petit boulot paisible - même ouvrier avec des heures supplémentaires -, c'est à être les témoins de Dieu et du mystère du Christ dans un monde qui, volontairement ou non, ferme les issues par lesquelles Dieu voudrait entrer.

... Nous avons eu Jacques Maritain à déjeuner. Quel témoin de Dieu dans son milieu de vie a été cet homme, lui et sa femme Raïssa ! Il nous aime sincèrement, il est persuadé que la restauration de l'intelligence moderne dans ses intuitions les plus fondamentales se fera à partir du monde ouvrier et non de la bourgeoisie dite « intellectuelle » d'aujourd'hui.

Mais, en écoutant Maritain parler je pensais à ce qui était dit de saint Paul : « je lui montrerai - à cet instrument de choix - ce qu'il devra souffrir pour mon nom » (Actes 9, 15).

SÃO PAULO, JEUDI SAINT, 19 AVRIL 1962

Ce n'est pas dans le silence, ni dans la solitude que je vivrai cette Semaine sainte, mais en plein dans l'édification de ce Corps mystique, écoutant, demandant, répondant, tantôt joyeux des grandeurs découvertes, souvent terriblement accablé par les déformations, les stupidités, mais à chaque instant ramené au mystère du Christ se poursuivant dans ses pauvres, dans un peuple qui semble infiniment proche des Béatitudes, sans amertume, sans jalousie, sans griserie de la richesse à acquérir. Peuple peut-être un peu fataliste - quelle vertu n'a son revers ? - mais qui reste très près du véritable esprit d'enfance de l'Évangile.

Certains sont déçus ici - et il y a des défauts qui peuvent décevoir -, mais combien précieux aux yeux de Dieu, cette confiance en lui, ce contentement de la situation où l'on est. En voyant cela je découvre la vraie pauvreté de notre

Europe riche, sans Dieu « ni joie ni espérance », toujours proche de la rancune et de la jalousie.

Le problème social n'est pas évacué pour autant, mais les responsabilités difficiles à établir. L'oeuvre de Dieu, plus délicate que la plus habile opération à cœur ouvert, sera d'aider la promotion de ce peuple des Béatitudes sans l'infester d'esprit capitalisto-communiste, de lui faire prendre conscience de ce qu'il est, de ce que Dieu veut sans introduire l'esprit de classe, bref de le faire vraiment monter sans se servir des ressorts d'en-bas.

... Je continue ce vendredi matin. Hier après-midi et soir, il me semble que la MOP a eu son premier ministère au Brésil : à « Villa Maria » le quartier (100 000 habitants) le plus populaire et le plus pauvre, celui des immigrants du Nord-Est, dans une chapelle-école-dispensaire, où depuis dix ans une équipe remarquable a été constituée par une femme et où depuis cinq ans le chancelier de l'archevêché est venu habiter. Ledit Mgr Lafayette m'a invité à célébrer la messe du jeudi saint à 19 h 30 : cinq ou six cents hommes, femmes, debout, toutes les teintes de peau, de l'Allemands blonde et rose à la négritude la plus absolue, tous les métissages, y compris le japo-no-brésilien (ce qui fait des jeunes filles ravissantes), des vêtements de couleurs vives, des centaines d'yeux noirs de feu ou verts couleur d'océan, cela a été une fête des yeux, du corps et de l'âme.

J'ai fait la cérémonie du lavement des pieds à douze garçons et embrassé leurs pieds cuivrés, comme la consécration de la MOP au service des petits et des pauvres de ce pays.

Mgr Lafayette m'a remis dans la perspective de toutes nos vies où l'ivraie et le froment sont inextricablement mêlés. Figurez-vous qu'il m'a accueilli en cherchant *En mission prolétarienne* (ancienne édition) et en me lisant le passage sur le prêtre coupé des foules populaires. Je crois bien qu'il est prêt à nous offrir la formation des vocations de Villa Maria, qu'il n'ose envoyer au séminaire où « l'on fera des prêtres pour les riches » : dix gars! Mais quand pourrons-nous?

A Villa Maria on peut entrer à la chapelle sans souliers « comme Jésus » - la vie est si juste qu'on ne peut guère s'habiller -, et l'on y suit la messe en portugais! (Mais le prêtre la dit en latin.)

Port-de-Bouc, 15 SEPTEMBRE 1962

Les anniversaires sont chose charmante quand on est jeune ; le nôtre est marqué cette année de six bougies ! Il est vrai que les années de gestation ont été plus nombreuses que ces années d'enfance : disons, si vous le voulez, que depuis la première journée de travail sur les quais de Marseille, vingt ans se sont écoulés - mais même vingt bougies, ça tient encore facilement sur un gâteau ! Quoi qu'il en soit, depuis que nous sommes un groupe et non seulement quelques amis unis par une recherche commune - ce sont deux situations très différentes -, six ans seulement ont passé. Nous entrons donc cette année dans l'âge de raison !

L'année a été marquée par l'ouverture hors des frontières françaises : ce n'est point par impérialisme que nous le désirions ! Comment comprendre, en effet, et servir le monde ouvrier - même géographiquement limité à un pays déterminé - s'il n'est pas saisi dans sa réalité internationale ? L'apostolat ne peut ignorer les répercussions du Marché commun, des affrontements ou des alliances économiques : non seulement la vie matérielle des hommes, mais leurs moeurs, leurs mentalités, leurs migrations en sont affectées.

Ceci était le fruit de notre réflexion humaine. Mais cette ouverture géographique plus vaste allait mettre dans un relief saisissant une parole de l'Évangile. Si, chers amis, nous vous posons la question à brûle-pourpoint : « Mais, enfin, pourquoi Jésus est-il mort ? » que répondriez-vous ? « pour nous sauver... » - « Par amour... » La réponse est donnée lors du procès de Jésus : Caïphe, dit saint Jean, « prophétisa que Jésus devait mourir... pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (Jn 11, 52).

Cette phrase s'est imposée à nous peu à peu comme un pôle de vie apostolique : elle est vraie à tous les échelons de l'humanité et pour tous ; aussi bien dans l'intimité d'un foyer tenté par la dispute que dans un bureau ou une équipe, et tout autant au niveau des responsabilités syndicales, nationales et internationales. L'Église n'est pas un impérialisme de domination : sa définition même est d'être « rassemblement », mais rassemblement noué dans les communautés de base et dans la vie quotidienne par tous ses enfants.

Nous vous avons parlé l'an dernier de la naissance de l'équipe du pétrole au Sahara : une équipe composée de quatre équipiers, deux sur terre, et deux devant Dieu. Ainsi, il y a quinze mois, Alain débutait comme laborant aide-géologue sur les sondages, suivi quelques semaines plus tard par Pierre : ce dernier a connu les heures passionnantes et harassantes de l'extinction de l'incendie du puits de Gassi-Touil. Mais cela n'est que le pittoresque.

La mission elle-même c'est l'enfouissement, la présence, la prière, un mot parfois, mais, toujours sous-jacente, la volonté de regarder chacun - serveur musulman venu des oasis du Sud ou copain français, manoeuvre ou cadre - comme le Seigneur nous l'apprend : une personne, un fils de Dieu, un frère, au sens même où Dieu est notre Père. Et parce que, des années durant, on aura considéré chacun comme une personne, un « unique » malgré toutes les cloisons et les catégories, on pourra, peut-être, un jour « rassembler en communauté ».

Vous attendez peut-être de cette équipe du Sahara un bilan apostolique ? Il serait faux. Balance déficitaire ou positive, Dieu le sait ! La foi, l'espérance, la charité sont des forces puissantes mais elles ne se mettent pas en statistiques.

L'égalité d'humeur et la joie, « avoir toujours le moral », non plus. Mais cela peut permettre de faire comprendre que notre joie est en nous, et c'est le Christ. Ce que les autres attendent légitimement des congés : la détente, leur femme, leurs enfants, nous, nous l'avons en Jésus.

Et parfois, on s'aperçoit que cette simple présence du missionnaire a posé effectivement une question. Dans un train de France aux compartiments bondés pendant ce mois de juillet 1962 où Jean-Marie (de Toulouse) se rend à Cîteaux, un homme jeune et son chien montent et

s'installent. L'homme regarde ses compagnons de route : « Vous, vous êtes un missionnaire-ouvrier, dit-il à Jean-Marie. - Ah ! par exemple, qu'est-ce qui vous fait dire cela ? - Il y a trois jours, à Hassi-Messaoud, au restaurant, je mangeais avec un gars qui portait le même insigne que vous. » Et, prenant les voyageurs à témoin : « Moi, je ne crois pas, mais des gens comme ça qui travaillent le jour et prient la nuit, ça, c'est des hommes ! »

Maigre butin, diront certains, et qui ne dépasse pas la sympathie. C'est vrai que de là à découvrir les splendeurs de Dieu, son intimité en nous, il y a un fossé infini - tellement infini que Dieu seul peut le combler. Mais c'est pour nous un encouragement précieux qui invite à poursuivre, car « le premier pas est plus de la moitié du tout... ». L'amitié désintéressée d'un chrétien est le premier sacrement de l'incroyant.

L'autre ouverture de la Mission a été en Allemagne, où Paul a travaillé comme tourneur durant six mois chez Opel, une usine de 35 000 ouvriers. Sans y avoir pensé, sans l'avoir cherché, Paul est devenu l'un de ces déracinés qui acceptent l'aventure : être le « travailleur étranger ». Ils sont des centaines de mille : Grecs, Espagnols, Italiens, Arabes, poussés par la misère de leur pays natal, qui se tournent vers les pays privilégiés. Avec Paul nous n'étions plus du côté de la barricade où l'on accueille<sup>3</sup>...

« Ah ! qu'il est difficile de se mettre dans la situation de l'autre », écrivait Simone Weil à un ingénieur. Certains disent que c'est impossible. C'est pourtant bien cela, cette mise dans la peau de l'autre, qu'a réalisé le Seigneur et que doit chercher humblement l'envoyé du même Seigneur.

Il y a plusieurs années, la présente lettre bleue vous annonçait un voyage en Amérique du Sud. Il s'est réalisé : Brésil, Uruguay, Argentine, Chili, et de nouveau Brésil. Comment, sans trahir, ramasser vingt mille kilomètres et plus en vingt lignes ? Aussi n'entreprendrai-je pas de décrire ces pays dont le nom, pour certains, devrait être écrit au pluriel : non pas le Brésil, mais *les* Brésils, qui, transportés en Europe, s'étendraient de Lisbonne à Moscou et de Gibraltar à Stockholm. Ni les paradoxes soulignés par chaque voyageur : les gratte-ciel de São-Paulo, la féerie de Brasilia, merveilleuse de goût moderne, sans fausse note ni luxe de nouveau riche, mais aussi les 600000 habitants des favelas de Rio, et les 250000 du terrain vague de Santiago du Chili.

Je ne puis même pas tenter de dire ce qu'est la vie religieuse, paradoxalement constituée aussi bien de foi profonde en un Dieu vivant et personnel que de superstitions et de spiritisme. Mais ce qu'il faut crier sur les toits, car cela nous concerne tous, c'est l'immense responsabilité chrétienne que nous avons par rapport à ce continent, nous l'Europe, nous riches, malgré tout ce qu'on dira, en militants, mouvements, aumôniers, prêtres et religieuses, par rapport à ces peuples dont la disette en cadres spirituels - laïcat et clergé est plus extrême que l'absence criante de logements.

Moins de sept prêtres, en tout et pour tout, pour le terrain vague de Santiago, vaste comme une ville et pauvre comme un bidonville. Des laïcs étonnants et admirables mais qui se comptent sur les doigts de la main : dix militants ouvriers d'Action catholique adulte peut-être, au maximum, sur les trois millions d'habitants de São-Paulo, moins que cela à Rio. A Buenos Aires, *tout* le laïcat ouvrier d'Action catholique s'était rassemblé : nous tenions dans la cuisine d'un minuscule pavillon de banlieue, cela faisait une moyenne de deux militants ouvriers chrétiens par million d'habitants!

Mais en revanche quelle qualité, dont nous n'avons pas idée ! Quand le Saint-Esprit se met tout seul à former un apôtre, il fait des merveilles de spontanéité hors série et - de force, c'est évident ! Les citer tous serait écrire les nouveaux Actes des Apôtres ! Comme symbole de ces hommes et de ces foyers, je pense au président du syndicat des mineurs d'or de la mine la plus

---

<sup>3</sup> Cf. P. XARDEL, *La Flamme qui dévore le berger*, Editions du Cerf, 1969, pp. 165-227.

profonde du monde. Il fallait l'entendre racontant ses démêlés avec la direction de la mine, un capitalisme libéral et international en pleine vitalité et inconscience d'adolescent, sans toutes les entraves qu'il connaît bon gré mal gré en Europe, où il a vieilli. Il faudrait pouvoir raconter à la manière dont cet homme le mimait, comment on avait voulu l'acheter pour un nombre coquet de millions, et d'une façon si bien organisée, sans avoir l'air d'y toucher.

L'humour, la noblesse, le sens des responsabilités, la diplomatie, le rire large, la finesse, la sainteté, oui, j'ai vu vivre sous mes yeux dans ce mineur mal rasé - il dit lui-même qu'il ressemble à un « ladrone » -, non pas un apôtre, mais les premiers apôtres, les pêcheurs du lac, les analphabètes de Galilée, les douze colonnes de l'Eglise.

Mais il n'en reste pas moins ceci : il y a en France 53 000 prêtres. Or pour *toute l'Asie, toute l'Afrique, toute l'Amérique du Sud*, savez-vous le nombre de prêtres ? 53 000, le même ! Et la France est, je ne sais, 140 fois plus petite, peut-être, et 46 fois moins peuplée. Voilà pourquoi, tous, nous sommes concernés par ces pays. Vivre un christianisme à l'échelle de nos clochers d'Europe, c'est nier le catholicisme (catholique = universel) de notre foi.

Mais l'envoi de la totalité même des 53 000 prêtres français dans ces trois continents serait une goutte d'eau illusoire : ce qui importe donc, c'est la rénovation apostolique de nous tous - laïcs, prêtres, évêques -, et par là viendra l'aide efficace pour la formation et la multiplication des chrétiens conscients de leur foi et de leur responsabilité d'Eglise dans ces immenses peuples. Cette urgence de la formation d'un laïcat est plus extrême encore que celle du clergé, encore que les deux problèmes soient intimement liés.

Après les ouvertures hors des frontières, encore une joie à vous faire partager, celle-ci à l'intérieur de la Mission. Il s'agit maintenant des étudiants de Toulouse, et plus spécialement de trois d'entre eux : un ajusteur, un fraiseur, un menuisier. Ils viennent d'achever leur toute première année d'études, une initiation à la philosophie ou plus exactement une initiation à philosopher. Grâce au programme mis sur pied par Pierre-Henri et tout un ensemble de professeurs, oralement ou par correspondance, il apparaît qu'une formation profonde et enthousiasmante peut leur être apportée et assimilée par eux : l'enseignement d'une philosophie, ni au rabais, ni hermétique, proche de la tradition la meilleure, extrêmement adaptée à ce qu'ils sont : des ouvriers voulant se consacrer à faire connaître Dieu à l'immense foule des sans-Dieu.

A Port-de-Bouc et à Toulouse les équipes de ministère continuent leur effort. Ce qui, jusqu'en 1954, était rassemblé sur la seule tête du prêtre-ouvrier s'est élargi sur deux groupes d'hommes : des missionnaires-prêtres, davantage tournés vers les tâches d'évangélisation de quartier et d'Action catholique, des missionnaires-ouvriers présents à l'usine. Le trait d'union qui unissait autrefois dans un même homme les deux fonctions prêtre-ouvrier, c'est l'équipe qui désormais en assume le rôle. Et cela dans l'unité fondamentale et visible entre missionnaire-prêtre et missionnaire au travail, puisque notre mission d'évangélisation, aussi bien à l'usine que dans le quartier, réside dans l'union visible des deux tâches.

Nous vous disons nos découvertes de 1961-1962. Ne croyez pas que tout n'ait été que rose. Les lenteurs, les piétinements ne manquent pas non plus, et notre péché. Il y a le contraste toujours étonnant entre les fortes paroles de nos évêques et archevêques appelant à des « réformes audacieuses de pensée et d'action » et l'impression, parfois, que pas grand-chose ne bouge. C'est là le combat le plus intérieur de l'apôtre.

7 JUILLET 1963

... Passer à côté de la misère, de l'injustice, sans rien dire, laisser mépriser l'homme est très grave, mais le jour où on prend position pour les pauvres et les petits, ne pas faire tout le possible pour les empêcher de s'engloutir dans le désir de la richesse, le bonheur placé sur terre, est tout aussi grave et même plus : on est le guide aveugle qui ne les a aidés à sortir d'un taudis corporel que pour les jeter dans la géhenne de l'âme.

... Le christianisme n'est pas une chose facile, car l'Évangile a des exigences aussi rudes pour le pauvre, dès qu'il cesse d'être pauvre, que pour le riche.

... La religion n'est pas l'opium du peuple, mais elle n'en est pas non plus le vitriol et, qu'on le veuille ou non, l'abandon à la Providence divine, la béatitude de la souffrance, celle de la douceur et de l'humilité restent les plus nobles richesses du chrétien et son patrimoine propre.

Quand on vit au niveau quotidien des « militants », on voit parmi eux des saints, mais, comme tous les saints, ils sont aussi rares dans cette catégorie que dans les autres. Et on trouve aussi des « militants » qui s'enflent de leur militantisme et gâchent par là les bonnes qualités qui auraient pu être les leurs. Et Dieu qui ne veut pas qu'un seul de ces petits périsse !

Mais il faut justement le garder petit, ce militant. Qu'on lui donne toutes les circonstances atténuantes qu'on voudra. J'y souscris. Mais ce militant qui emm... les patrons jusqu'à la gauche (bien sûr !) et qui, chez lui, à la maison, est un petit tyran de sa femme, c'est peut-être un grand leader, mais ce n'est hélas qu'un chrétien pécheur, et il faut, coûte que coûte, qu'il l'apprenne, et aussi quelques notions d'économie politique par-dessus le marché.

Je ne dis pas que le militant soit fatalement voué à cela, bien au contraire, mais je dis que cela existe et que le rôle du prêtre c'est, et de susciter des militants, et d'en faire des saints. Ce n'est pas la même chose. Et la sainteté demande l'ouverture à des perspectives qui bouleversent les plans humains.

Parce que la MOP a pour vocation la vraie montée chrétienne, mais à la manière du levain dans la pâte, elle s'établit à un niveau au-dessous des grandes déclarations, des signatures, de la participation sur les estrades ou dans les défilés-manifestations : elle croit que son rôle c'est de faire grandir l'amour du Seigneur « mieux connu, mieux servi » dans le cœur de l'homme, et pour cela d'aider ce cœur à quitter son propre péché. Elle pense qu'il n'est pas contradictoire de collecter les timbres de la carte syndicale et d'avoir un tendre amour pour la Sainte Vierge, mais elle pense qu'il est encore plus important pour une personne humaine d'avoir découvert la très Sainte Vierge Marie que d'être un parfait collecteur.

Toulouse, 12 SEPTEMBRE 1963

Le 18 septembre, au moment où cette lettre vous parvient, deux équipiers de la Mission Saints-Pierre-et-Paul s'embarquent à Marseille pour le Brésil. L'un s'appelle Pierre, l'autre Paul et ce détail nous réjouit ! (Voir la photo de la page 73)

Pierre est ce que nous appelons, faute d'un meilleur terme, « Missionnaire au travail ». Il a fait toutes ses études de théologie et, sans être prêtre, il est consacré à Dieu par ses vœux. Participant en plein cœur des usines au travail de ses compagnons, uni dans les joies et les fatigues, il est le signe de la tendre sollicitude du Christ venu partager la vie de l'humanité, il voudrait être le révélateur de la présence du visage de ce Seigneur : « Si tu savais le don de Dieu. » Et lorsqu'un compagnon lui demandera quel est ce don, Pierre pourra le lui expliquer avec les mots les plus quotidiens, chargés, il est vrai, d'une densité nouvelle.

Paul, lui, est prêtre, il est aussi tourneur. Il a travaillé en Allemagne dans les immenses usines Opel. Depuis six ans, tant en quartier populaire qu'en usine, il a cherché à découvrir les réalités du monde du travail, de telle façon que l'offrande de sa messe aujourd'hui plonge ses racines dans ce monde. Et s'il n'est pas un « prêtre-ouvrier » au sens que l'on a donné à ce mot, il pourrait bien être un « ouvrier-prêtre », totalement prêtre avec toutes les richesses et le poids des fonctions sacerdotales, mais un prêtre vivant totalement dans le monde ouvrier pour lui manifester le Christ.

Mais l'essentiel n'est ni Pierre seul, ni Paul seul : c'est l'équipe qu'ils constituent tous deux et qui est comme un morceau vivant du Royaume de Dieu, une Eglise en raccourci à la portée des hommes en recherche de Dieu, une Eglise de plein vent et de plain-pied.

Après un stage d'études et de formation de plusieurs mois, cette équipe ira s'établir dans la banlieue industrielle de São Paulo. Plus tard, Carlos, un très cher Uruguayen, actuellement aux études à Toulouse, ira les rejoindre. Moi-même, si « *Deus quisier* », si Dieu veut, comme disent les Brésiliens, j'espère participer durant quelques mois au démarrage de cette équipe au printemps et à l'été prochains.

Vivre pauvrement, enfouis dans cet immense prolétariat d'une agglomération industrielle de quatre millions d'hommes, faire découvrir aux plus proches ce Christ qu'ils ignorent pratiquement, même quand ils ont la foi en Dieu, aider humblement à la naissance d'une vraie communauté chrétienne de base, à la naissance aussi d'un laïcat authentique jouant son plein rôle dans la cité et dans l'Eglise, voilà ce que nous voudrions. C'est un peu une folie dans un groupe aussi peu nombreux que le nôtre que ce départ en Amérique du Sud. Nous avons projeté d'abord que Paul fonderait une équipe en Moselle qui serait un trait d'union avec l'Allemagne. Des circonstances imprévues et humaines, d'une part, l'appel de l'Eglise, de l'autre – « A l'heure du Concile, partez au Brésil », nous a dit un évêque qui nous aime -, nous ont amenés à opter pour ce lointain départ.

Durant toute l'année 1962-1963, les deux équipiers sahariens ont peiné dur. Quand on est en France, l'indifférence religieuse est masquée par les deux ou trois pour cent de pratiquants ou par les organisations diverses qui existent. Et puis il y a les femmes et les enfants, les baptêmes et les mariages ! Mais là-bas, la vraie situation de la foi éclate dans l'aveuglante lumière du soleil du désert. Cinq, dix, parfois deux assistants à la messe du dimanche sur une centaine d'hommes... Et le jour où Pierre a vu la famille d'un ingénieur venue de cent vingt kilomètres pour participer à la messe, la présence de cet homme, de sa femme, et de leurs jeunes enfants lui a été une oasis de douceur : il y avait donc des chrétiens pour qui le Seigneur Jésus et sa messe représentaient une réalité dont ils avaient faim.

Mais chaque jour, c'est vraiment le sable aride : l'obligation de vivre de la foi seule devient alors plus pressante : on sait, on est sûr, parce que Dieu a envoyé son apôtre, que cette présence n'est pas vaine, que le désert fleurira, mais il faut accepter de ne pas le voir, et que le grain meure pour porter son fruit. Vivre ainsi trois cent soixante-cinq jours par an dans cette nuit obscure n'est pas facile ! On comprend alors la signification de ce que Paul écrivait à la fin de sa vie, à son disciple Timothée : « J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, *j'ai gardé la foi.* »

Une autre difficulté réside dans l'impossibilité pour les deux équipiers de vivre ensemble, et cela résulte des conditions mêmes du travail : pratiquement ils ne se retrouvent qu'en France lorsque leurs congés de récupération coïncident. Cela pose un grave problème pour nous qui sommes tellement persuadés de la nécessité de l'équipe. Que faire ? L'an prochain nous vous dirons la solution adoptée.

A Toulouse, l'équipe du Sauzelong, pour le moment, n'a pas de tels problèmes. Un nouvel équipier, Dominique, qui travaille dans le bâtiment comme coffreur, remplace Pierre partant pour le Brésil.

L'équipe continue son travail en espérant un local plus vaste et comme logement et comme chapelle, car 27 mètres carrés pour loger quatre hommes, et 48 mètres carrés pour la prière d'une communauté de quartier, est vraiment en dessous du minimum vital.

A Port-de-Bouc, la crise mondiale de la construction navale devient inquiétante : les derniers navires en construction s'achèvent, de nouvelles commandes semblent peu probables ou exceptionnelles. Or, la presque totalité des familles de ce pays de 13 000 habitants sera touchée car pères, frères, fiancés travaillent au Chantier naval. Nous nous trouvons donc au centre d'un de ces problèmes si complexes de reconversion industrielle. Il ne sert à rien de nier une situation économique née de la transformation mondiale des capacités de production. Qui donc doit prendre la charge de ces mutations industrielles de plus en plus fréquentes ? Quelle que soit la solution adoptée, elle exige une solidarité : technique au plan national, visible et humaine au plan local.

La tentation est grande pour les hauts dirigeants de glisser rapidement sur les conséquences immédiates pour chaque vie, car, statistiquement et vu d'un bureau, le problème est facilement résolu : un millier d'emplois est à supprimer tandis que dans les années à venir un millier d'emplois est à créer. Mais, sur place, le problème humain est tout autre : comment se fera la soudure entre l'époque de la suppression toujours brutale et celle du réemploi toujours progressif ? Que deviendront les ouvriers spécialisés dans la construction navale qui, ne retrouvant pas leur spécialité, perdront leur qualification ? Et les manœuvres ? Et les plus de quarante-cinq ans difficilement embauchés dans les entreprises nouvelles ? Et ceux qui ont mis leurs économies à bâtir leur maison ?

Comment au milieu de tels contretemps annoncer Dieu à des esprits depuis tant d'années si loin de lui ? Le premier signe de Dieu demeure toujours celui auquel se reconnaissent les disciples du Seigneur : « Porter les fardeaux les uns des autres » (Gal. 6, 2). C'est pourquoi cette année à Port-de-Bouc, à travers le partage loyal des mêmes difficultés, des contacts nombreux et fraternels se sont noués entre chrétiens et militants non chrétiens.

Et parce que nous nous découvrons davantage frères, grandit plus impérieuse en nous la nécessité de faire connaître Dieu Père, seule espérance fondamentale des hommes.

... Il nous faut aimer ce monde et ces intelligences qui l'embellissent et permettront de donner à chacun le pain, la paix et l'accès aux responsabilités, à travers plus de bien-être et de vraie liberté. Et, en même temps, il faut dire, clamer, manifester par tout notre être que la vraie destinée de l'homme s'achève au-delà seulement de ce monde qui passe et dont la phase terrestre n'est qu'un provisoire et précaire commencement.

Et plus nous sommes, comme apôtres, mêlés à ce monde, passionnés de la terre, de sa beauté, de son achèvement à accomplir, bref, plus nous sommes passionnés de la montée humaine, plus il faut qu'éclate, comme un signe de contradiction, que tout cela, nous le tenons « désormais pour désavantageux au prix du gain suréminent qu'est la connaissance du Christ Jésus » (Phil. 3, 8). Laisser paraître l'un sans l'autre, c'est trahir.

Si, aujourd'hui, l'aventure de la mission reste digne de tenter les âmes les mieux trempées, en même temps le missionnaire se trouve soumis à toutes les tensions et échanges qui tendent à le vider de Dieu et à l'emplir de toutes les « gloires » du monde.

Devant cet arsenal le missionnaire n'a en définitive qu'une force : sa foi, unie à celle de toute l'Eglise : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Et cette assurance ferme et joyeuse n'est pas seulement le rocher au milieu des sables, et le bouclier de notre cœur et de notre esprit, mais surtout le tremplin de la véritable attitude du missionnaire en face du monde moderne et de cette incroyance qui s'affirme comme une victoire.

Nous avons tenté de montrer cela dans un petit livre, un peu technique, écrit en collaboration avec le Père Cottier, un ami des premiers jours de la Mission : *Dynamisme de la foi et Incroyance*, paru aux Editions du Cerf.

Pour mieux vivre cette foi nous avons voulu, cette année, en cerner davantage le mystère profond et le prodigieux contenu. Dix ans de correspondance avec des incroyants nous y ont poussés et aidés. En effet, à travers de multiples questions, posées en grande majorité par des jeunes de dix-huit à trente ans, la vraie interrogation, sans être toujours exprimée, demeure la même : qu'est-ce que croire ?

Un dixième album de *Fêtes et Saisons*, « Croire ce n'est pas ce que vous croyez », a été le fruit de cette correspondance et de notre propre recherche en équipe. Il voudrait montrer quels sont les chemins de la foi, ses obstacles visibles ou secrets, de quoi elle est faite. Ainsi le mot foi a été encore pour nous cette année le point de convergence de tous nos efforts et en a fait l'unité.

Depuis 1951 nous avons vécu d'une certitude : « Il est certain que, par les méthodes traditionnelles, le poisson n'entrera plus dans la nasse de Pierre. » Cette parole émanait du sous-secrétaire d'Etat de Pie XII, Mgr Montini. Et lorsqu'à la fin de l'entretien, je sollicitai sa bénédiction, Mgr Montini eut un humble geste de recul : « Mais je ne suis qu'un simple prêtre comme vous », me dit-il - il n'était pas encore évêque. Mais j'insistai, et je reçus alors sa bénédiction. Vous le devinez, c'est avec vénération qu'aujourd'hui nous gardons cette bénédiction dans notre cœur. Quant à sa parole, sans vouloir annexer le pape Paul VI à quelque mission ou à quelque formule que ce soit, il nous semble qu'elle est un réel encouragement pour nous et pour tous les autres groupes missionnaires de France auxquels nous sommes de plus en plus unis.

Vous le voyez, amis très aimés, les ombres et les lumières ne manquent pas. Nous savons que beaucoup prient pour nous, trappistes et carmélites, mères de famille et célibataires, tout jeunes enfants ou vieillards. Tant que Dieu suscitera ce réseau de prière que vous tissez autour de nous, c'est qu'il veut notre effort.

Rome, 25 OCTOBRE 1963

... Donc, je vous dis que je passe par des phases réelles de désir de plastiquage et des phases où je me calme. J'avais apporté avec moi les lettres spirituelles du Père de Caussade et j'en ai lu finalement quelques passages dans les couloirs mêmes de la Congrégation des Religieux, pour bien me rappeler - ce dont je suis intimement certain -, que la volonté de Dieu est la plus apaisante chose qui soit, mais que cette volonté de Dieu passe aussi par tous les événements les plus ineptes en apparence qui tombent sur nous. Et à ce moment-là je retrouve évidemment la paix, la joie d'avoir quelque chose à offrir à notre Seigneur Jésus. Joie aussi de sentir qu'au fond, les grandes difficultés qu'a connues saint Paul de la part des judaïsants sont d'une réalité infiniment permanente non seulement dans l'Église, mais dans toute l'histoire de l'humanité : difficultés rencontrées avec ceux qui ont déjà des positions prises, positions souvent très bonnes et très justifiées en elles-mêmes.

... Cette sainteté apostolique, il me semble l'avoir mieux sentie tous ces jours-ci, au milieu même des contradictions où nous sommes. D'abord ne pas s'étonner de ces contradictions et penser qu'elles sont le lot véritable de l'apôtre. Nous n'en sommes peut-être pas, comme les saints, à dire : ou souffrir ou mourir, mais nous en sommes certainement à tenter de mélanger véritablement le Christ à chacune de nos actions, de nos démarches et de nos déceptions et désillusions. C'est cette espèce de pétrissage de la pâte humaine par ce sentiment intérieur, cette rencontre personnelle avec le Seigneur au moment même des événements, qui me semble devoir être véritablement le Royaume de Dieu progressant sur la terre.

... Avec - [René Voillaume](#) nous avons fait le tour d'horizon habituel et nous nous trouvons vraiment chaque fois en profonde communion. Il a fait hier une conférence à deux cent cinquante évêques français et assimilés, et Martin qui s'y trouvait m'a dit que c'était extrêmement beau et courageux. Il leur a bien dit tout ce qui faisait difficulté à l'heure actuelle et il a souligné une idée dont nous avons longuement parlé le soir avec lui quand il nous avait dit comment il entendait faire cette conférence.

La pensée de Voillaume est qu'autrefois l'apostolat était quelque chose en quelque sorte d'artisanal, de personne à personne, tandis que maintenant l'apostolat est le plus souvent conçu comme une grande chose industrielle avec des mouvements, des organisations, des consignes, etc. Or, il ne faut pas oublier, - cela il l'a souligné fortement, et vous savez que c'est une des pensées familières de la MOP - que finalement l'apostolat reste toujours un contact d'une personne avec une autre personne, quel que soit le support (ceci n'est pas de Voillaume mais de moi). Donc, qu'il s'agisse de la parole directement entendue ou de la plume, ou de la radio, ou de la télévision, ou de tout ce que l'on voudra, Dieu ne passe qu'à travers un instrument vivant. Jamais l'organisation par elle-même n'apportera la conversion. Elle pourra faire des groupes, elle pourra organiser des meetings et tout ce que l'on veut, mais cela en soi n'est rien.

... Illich nous déclare qu'à sa connaissance, nous sommes le premier groupe arrivant au Brésil avec l'intention, non pas d'exporter ce que nous sommes, tout cru et sans changement, mais d'essayer de revivre au Brésil ce que nous sommes pour voir ce que Dieu fera de tout cela. Bref, cette espèce de disponibilité, cette volonté de nous assimiler d'abord profondément au pays et qui nous semble une chose tellement évidente et claire, paraît à Illich un oiseau rare.

... Gardons absolument les uns et les autres cette fidélité à nous retourner vers le Seigneur Jésus, à le mêler à tous les instants de notre vie, soit dans l'oraison, soit dans la lecture de l'Écriture, soit dans le regard que nous pouvons avoir sur le prochain. Refaisons de saint Paul, de plus en plus, le modèle de l'apôtre que nous devons être.

En définitive, le Royaume de Dieu arrivera d'une manière invisible, mais à travers cet effort constant le plus intime et le plus personnel de chacun. En même temps, nous essayerons de regrouper les hommes, de faire tout ce que nous pensons devoir être fait, mais la partie est gagnée s'il y a cette intériorité de notre apostolat par le contact avec le Christ.

ROME ET NICE, 31 OCTOBRE 1963

... L'après-midi je suis allé faire une visite à dom Jean-Baptiste, le Procureur général des chartreux, qui est l'auteur de *Amour et Silence*. Que c'est beau de voir un contemplatif ! Vraiment tout plein de Dieu, infiniment simple, clair, mais dont chaque parole est marquée par ce contact direct avec le Seigneur et avec le grand mystère de la Trinité. Pas un brin de pose évidemment, pas le moindre chiqué, tout est simple, un peu comme une eau claire qui tomberait du sommet d'une haute montagne, en cascade.

Cela a été vraiment une heure extraordinaire. Vous savez que dom Jean-Baptiste est le premier prêtre catholique avec qui j'aie pu longuement parler au moment même où je cherchais Dieu, puisque j'étais parti à la Chartreuse de la Valsainte pour y trouver un peu de calme et de silence. C'est auprès de lui que j'ai trouvé ce premier contact avec un homme de Dieu, et j'étais évidemment tombé on ne peut mieux !

Dom Jean-Baptiste a une foi extraordinaire dans la prière.

Il se considère lui-même, dans cette espèce de villa romaine où il habite et qui n'a rien extérieurement d'une Chartreuse, comme un gardien de phare. C'est la vraie expression, un gardien de phare qui veille sur Rome et sur le Concile.

Il a certainement une très haute idée de la fonction des contemplatifs dans l'Eglise et, en même temps, devant toute une série de discussions au Concile, où la vie contemplative est parfois mise en question par tel ou tel évêque, il est d'un très grand calme, et il pense qu'il faut laisser Dieu agir et que Dieu agira d'autant mieux qu'il y aura des hommes tout entiers ouverts à Lui.

Je sens bien tout ce que mes paroles trahissent quand elles vous parlent de dom Jean-Baptiste. C'est bien, hélas, notre misère quand nous nous trouvons en face de quelqu'un de vraiment grand, et c'est bien la misère des hommes quand ils essaient de balbutier Dieu.

Pour Jean-Baptiste, tout homme, en définitive, est appelé à la contemplation ; cela n'a rien de bien extraordinaire, dit-il, mais ce qui est terrible c'est que les hommes refusent de retourner à cet état naturel qui devrait être le leur.

Enfin, à vrai dire, cette heure passée avec dom Jean-Baptiste a été une des plus impressionnantes de Rome par ce contact avec un homme véritablement voyant Dieu, dans la foi d'ailleurs, et il a bien insisté sur ce point. Comme conseil, il nous donne : surtout le matin, quand nous faisons notre premier acte conscient, de nous mettre profondément en présence de Dieu et d'y revenir souvent dans la journée.

TOULOUSE, 18 JANVIER 1964

... Aujourd'hui, au moment Même du départ, arrivent les premières épreuves de *Comme s'il voyait l'invisible*. Livre qui serait un portrait de l'apôtre, plus ou moins selon saint Paul, même si ce n'est pas le but immédiat du livre. Ce livre, vous le lirez quand il paraîtra d'ici quelques semaines ou quelques mois.

Mais je voudrais qu'il vous apporte surtout cette grande certitude que la MOP doit s'enraciner très profondément dans le surnaturel pour répondre aux exigences du monde d'aujourd'hui. Nous avons une tentation - nous l'aurons jusqu'à notre mort, il ne faut pas en douter -, c'est malheureusement celle de diminuer le courant vital surnaturel qui doit nous animer. Et, finalement, un jour ou l'autre, de réduire cette vitalité divine à nos malheureuses petites Possibilités ou facilités humaines.

Prendre conscience de notre incapacité à tout bien et, en même temps, prendre conscience plus encore que Dieu se sert de tout cela même comme instrument, voilà notre victoire. Mais c'est une drôle de victoire qui ne peut se faire qu'à travers cette espèce de distension entre notre incapacité et la toute-puissance de Dieu, et c'est cela au fond qui s'appelle la Croix.

Je demande à un des équipiers de vous faire une petite pyramide de poche, telle que je l'ai expliquée à Sauzelong et aux équipiers de la rue Mérens. Ce n'est pas un simple joujou éducatif comme on pourrait l'imaginer, c'est, me semble-t-il, l'image profonde de notre vie.

On peut faire tenir une pyramide sur sa pointe; c'est bien compliqué et on est toujours en train d'essayer de retrouver un équilibre. On peut la faire tenir sur sa base ; la tentation, c'est de négliger la base en ne regardant que le sommet. La pyramide est faite pour le sommet ; pour nous ce sommet c'est l'annonce de l'Evangile, mais ce sommet lui-même sera stable et sera visible aux yeux de tous dans la mesure où la base de la pyramide sera véritablement vécue par nous.

Le sommet de la pyramide, seul Dieu peut le réaliser ; à nous, il demande de vivre perpétuellement dans l'attention des vertus de base auxquelles nous nous sommes voués. On peut dire qu'il n'y a rien d'original à la MOP dans cette pyramide : un vrai dominicain pourrait la connaître également et bien d'autres groupes missionnaires modernes. Nous ne prétendons pas innover dans ce domaine. Nous prétendons seulement essayer de les vivre en plein milieu des hommes. Mais cela même : vouloir vivre toute la base de la pyramide pour ce sommet, se transforme finalement en une originalité profonde.

Soyons courageux, nous tous, à vivre cela. Vous qui êtes à l'avant-garde de la MOP, les uns et les autres, pensez toujours que le moindre effort fait dans ce sens par vous porte tout le groupe et le dynamise.

... Je pense qu'à partir d'un certain âge, les parents perdent un peu de vitalité, et leur seule espérance, c'est que véritablement ils soient dépassés et combien, par ceux qui les suivent. A vous maintenant d'être les porteurs de la vitalité de l'Evangile, enracinés dans ces vertus de base de la pyramide.

Ayez la gentillesse de la regarder, de faire vos réflexions à ce sujet, et, si possible, de voir ce qui devrait être ajouté, peut-être même une autre face. Je n'en sais rien. Peu importe d'ailleurs ; nous sommes bien d'accord sur tout cet essentiel, mais il faut nous encourager à le vivre. Si un groupe arrive un jour à mettre cela concrètement, réellement, dans son existence de groupe, je suis sûr qu'alors les conversions se multiplieront autour de lui.

TOULOUSE, 9 MARS 1964

... Quand je vais - rarement maintenant - à Port-de-Bouc, je suis frappé de l'osmose entre le pays et, non seulement l'équipe, mais les chrétiens de la communauté. Plusieurs seuils ont été franchis... Faut-il dire qu'il y a des ombres ? C'est celle du combattant en action, la difficulté propre à notre apostolat : tenir les deux bouts de la chaîne, d'une part, branchés vitalement sur le mystère de Dieu, chacun de nous expérimentant ce mystère, et l'expérimentant chaque jour, et, d'autre part, mêlés comme le levain à la pâte si lourde d'indifférence et qui tend à digérer ce levain au lieu d'être en fermentation à cause de lui. Mais en éprouvant cela et en réagissant, Port-de-Bouc reste l'équipe pilote « pour le meilleur et pour le pire » par lesquels chacun de nous passera.

... Quand on pense que Jésus est mort pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés (Jn 11), c'est une des plus hautes tâches chrétiennes et missionnaires que de « visibiliser » cela à nos messes, sans nous hypnotiser sur les défauts ou la grisaille des participants, sans non plus les caporaliser dans les « assis, debout, à genoux » où l'attitude matérielle dévore le dedans. Cela vaut la peine d'y mettre de la charité et une imagination inventive. Il me semble aussi qu'il ne s'agit pas tant de chercher de nouvelles manières de célébrer la messe, mais d'y mettre cet esprit d'amitié et de famille humaine et surnaturelle.

SÃO PAULO, DIMANCHE 14 JUIN 1964

Il y a un jour et demi à peine je quittais la France et, aujourd'hui, rassemblés tous trois, nous pensons à vous, Paul Xardel, Pierre Wauthier et moi. C'est notre premier dimanche vécu ensemble au Brésil dans cette immense ville de São Paulo dont on a pu dire que toutes les cent vingt secondes un immeuble y sort de terre, mais qui est aussi, au cœur même de la ville, peuplée de ces favelas, si exactement nommées « le dépotoir », là où on jette les hommes et les ordures qui s'y confondent, les déchets, tout ce dont la ville ne veut plus.

Paul Xardel, Pierre Wauthier, vous les avez connus, l'un à Port-de-Bouc, l'autre à Toulouse : vous savez qu'ils étaient parmi les meilleurs d'entre nous. Leur départ n'a pas été sans déséquilibrer nos deux équipes encore fragiles et surmenées, mais je crois qu'il est finalement meilleur pour nous, les habitants de nos deux paroisses et les équipiers de la Mission ouvrière, qu'ils soient partis : ils nous posent une question fondamentale.

Chrétiens ou incroyants, ouvriers ou bourgeois, à Port-de-Bouc comme à Toulouse, tous, même si nous avons des difficultés à joindre les deux bouts, nous sommes des riches à côté des peuples d'Amérique latine. Riches d'argent, riches d'instruction, riches de santé, de nourriture, riches de médecins, de professeurs, de prêtres... Nous ne pouvons pas fermer les yeux à cette misère de ces pays : nous devons la regarder en face, non pas pour nous en accuser, ni pour nous décourager, mais comme une affaire qui nous concerne. Quand nous acceptons de regarder à la télévision, le dénuement de ces peuples, cela nous engage, que nous le voulions ou non.

Cela nous engage, mais à quoi ? A donner, à l'occasion, de l'argent ? Petit-être, mais à plus que cela, car on peut donner de l'argent comme on paie une prime d'assurance, pour être tranquille ensuite. Cela nous engage à dépasser notre routine, et notre train-train, à ramener nos propres soucis à leur taille exacte, mais aussi et surtout cela nous demande de découvrir et de vivre plus profondément la vraie réalité de notre foi, le mystère du Christ : que Dieu soit venu parmi nous, ce fait a créé dans l'humanité une réalité nouvelle qui n'aurait pas existé sans cela; il y aurait eu des peuples, des nations et des solidarités humaines d'un grand prix, mais avec ce Seigneur Jésus, Dieu-homme, une unité nouvelle soude les hommes : nous devenons les membres de ce grand Christ « en qui, dit saint Paul, nous devons parvenir tous ensemble, à ne faire plus qu'un ».

Etre les disciples du Christ, c'est à la fois

- prendre conscience de l'intimité et, je dirais volontiers, du tête-à-tête (le plus personnel et le plus profond qui puisse exister au monde) entre le Christ et notre âme;
- prendre conscience que chacun fait plus un dans le Christ avec le reste de l'humanité que les doigts de notre main ne font un avec le reste de notre corps.

Au fond, cette nouvelle équipe du Brésil, c'est cela qu'elle attend de nos deux communautés chrétiennes de Port-de-Bouc et de Toulouse : que nous fassions grandir notre foi et notre connaissance du Christ, en vue de construire le vrai Christ dans sa dimension totale, divine et humaine, lui, tête, nous, membres.

Ce dont le monde a le plus besoin, c'est sans doute de ce dont on parle le moins : de chrétiens qui grandissent dans leur foi et qui, faisant grandir la lumière de Dieu en eux, soudent les hommes entre eux *du dedans*. N'attendons pas que le voisin commence : mettons-nous chacun à l'oeuvre avec toute notre générosité pour mieux découvrir ce que signifie ce mot : *le Seigneur Jésus*.

Ce que les pauvres du Brésil attendent, comme ceux de l'Inde ou de l'Afrique, c'est que les chrétiens patentés que nous sommes, qui bénéficions de tant de facilités, soyons vraiment des « chrétiens », des gens pour qui Jésus-Christ est véritablement ce que notre Credo affirme chaque dimanche : « Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, né de la Vierge Marie, mort, ressuscité pour nous, et source de l'Église. » Relisez-le lentement, ce Credo, adhérez à lui.

La petite équipe du Brésil et tous ceux au milieu de qui nous allons vivre ont besoin de ce pas en avant et en profondeur de Port-de-Bouc et de Toulouse. Alors le départ de Pierre et Paul portera ses fruits en nous.

SÃO PAULO, 22 JUIN 1964

Avec Paul et Pierre nous avons eu une grande joie de nous retrouver et cette joie continue à vivre ensemble. Ils sont l'un et l'autre en parfaite santé et ont parcouru plus de sept mille kilomètres dans les autobus les plus rudimentaires et sur des pistes (dans le Nord-Est) à vingt kilomètres à l'heure de moyenne. Mais ils en sont enchantés et, en plus de tous les souvenirs recueillis, ils ont participé à la vie des émigrants du Nord du Brésil vers le Sud. J'ai été ravi de les voir si parfaitement adaptés au bout de huit mois : le stage qu'ils ont fait a été très bon et l'on sent qu'ils parlent le portugais avec les intonations chantantes et les expressions du pays, et non comme des étrangers.

Nous sommes installés magnifiquement chez le Père J. B. dos Santos et entamons cette semaine nos visites pour découvrir le quartier où nous pourrions nous installer : il doit théoriquement remplir de nombreuses conditions : proximité de grosses usines de métallurgie, habitations ouvrières modestes, possibilité d'y avoir un jour un secteur d'apostolat. Nous allons donc visiter les endroits possibles, c'est-à-dire, en fait, trois ou quatre grandes zones industrielles.

Nous avons visité déjà, et avec une grande joie, les Petites soeurs de l'Assomption à Tatuapé et les Petits frères de Foucauld à Saint-André. Ce sont là celles et ceux dont nous sommes les plus proches et qui peuvent le mieux nous aider à réfléchir.

J'ai aussi rencontré une Française héroïque qui vit dans une favela épouvantable et a plongé au dernier degré de la misère matérielle et morale pour apporter de l'amitié à ses malheureux voisins. Mais, à São Paulo, les favelas sont relativement exceptionnelles. Ce qui domine ce sont les collines, et des collines couvertes de maisons basses d'un seul rez-dechaussée : je ne sais si c'est sur trente, quarante ou cinquante kilomètres.

A plus de seize kilomètres des faubourgs, cela continue nous avons passé deux jours de retraite dans une ancienne maison de campagne des bénédictins ; tout à l'entour des collines couvertes d'arbustes se peuplent de misérables baraques en bois qui, peu à peu, se reconstruiront en briques sans crépi, puis se crépiront, se couvriront tour à tour de carton bitumé, de tôles, puis de tuiles et seront dans dix ans de petites maisonnettes avenantes. Mais que de sacrifices pour en arriver là et que de pataugeages dans la boue !

SAO PAULO, 29 JUIN 1964,  
fête des saints Pierre et Paul

Ce jour étant férié au Brésil, tout au moins presque partout et spécialement à São Paulo, je reviens de célébrer la messe dans une paroisse voisine. Du fond du cœur j'ai prié pour nous tous, tous les Pierre et Paul, tous ceux dont nous avons la charge spirituelle et que l'Église nous a confiés ou nous confiera. Mais surtout j'ai confié la MOP et ses projets pour que nos deux apôtres nous gardent dans la recherche de plus en plus instante de ce qui fait l'essentiel de la vie apostolique, cette nouveauté née de l'amour de Dieu et de son Mystère qui nous éblouit d'une part, et l'appel de Dieu à communiquer ces richesses aux hommes d'autre part.

De la Saint-Jean-Baptiste à la Saints-Pierre-et-Paul, nos projets se sont beaucoup précisés. Nous avons, Pierre, Paul et moi, fait de nombreuses tournées en autobus et des sondages dans des quartiers de divers types, du centre de la ville aux banlieues les plus lointaines. Nos avis ont convergé sur Osasco, une cité-satellite du grand São Paulo, à dix-huit kilomètres du centre et plus. La totalité de ceux que nous avons consultés citait ce nom avec faveur. On y trouve, chose rare, une unité réelle entre la ville et les usines importantes de métallurgie et autres : Ford, Brown-Bovery, Rilsan, Charleroi (aciéries) et deux firmes brésiliennes importantes de métallurgie : Cobrasma et Cresal (wagons, pièces d'automobiles, etc.). Dans les autres quartiers, c'était souvent une juxtaposition ou encore d'immenses quartiers-dortoirs et les usines situées à plus d'une heure (parfois davantage) d'autobus ou de train. Osasco, au contraire, forme un tout de 150000 habitants, environ, tous ouvriers.

Dans la semaine qui vient nous allons voir l'évêché et les prêtres (9 en tout pour 150 000 !) du pays, relativement nombreux car ce sont des religieux passionistes. (Il y a ici des paroisses avec 75000 habitants et un curé seul.)

En même temps nous chercherons un logement au niveau le plus bas du monde ouvrier. En effet, Pierre, fraiseur, et Paul, tourneur, représentent le sommet de ce monde brésilien du travail : par le logement nous voulons être à l'autre extrémité.

Le problème de l'évangélisation est immense : comment annoncer à un peuple si ouvert, mais ignorant sa foi, au milieu d'une évolution extrêmement rapide, la réalité du Christ ? Et au milieu des spirites, des sectes les plus diverses, comment passer d'une croyance à Dieu profonde et instinctive à une foi capable d'être vécue dans ce monde en progrès ?

Dans un même quartier, tout change selon qu'on est sur une rue en terre ou une rue goudronnée et que l'on pataugera dans la boue rouge ou qu'on pourra se rendre à son travail avec un autobus passant dans la rue asphaltée.

Mais tout cela est difficile à expliquer, car il faut replacer même les aspects les moins bons dans le cadre de la gentillesse extrême de tous et d'une vraie courtoisie. Mais les problèmes sont si immenses que souvent, au sommet d'une de ces longues collines qui sont couvertes de maisons à perte de vue, je me disais qu'il faudrait peut-être multiplier seulement le nombre des contemplatifs dont chacun prierait pour les quartiers qu'il aurait sous les yeux. En fait, c'est ce qu'il faut être dans le fond de nous-mêmes, mais, en même temps vivre la vie de tous et leur faire découvrir Dieu vivant : le mystère de Jésus prend toutes ses dimensions ici et celui du Corps mystique.

OSASCO, 5 juillet 1964

Les choses ont marché vite sans cependant nous bousculer. Le choix du quartier a pris une semaine, et notre visite à Osasco a confirmé ce qui nous avait été dit à plusieurs reprises par les personnes les plus compétentes (aumôniers JOC-ACO, vicaire-général - c'est-à-dire Mgr Lafayette). Le coup de chance-Providence a été de tomber sur une maison à louer au cours de notre première visite de recherche avec Paul : un marchand, à qui nous avons acheté deux oranges et à qui Paul avait posé la question pendant que nous les épluchions, nous a indiqué une maison inoccupée. Le plus difficile a été de découvrir le propriétaire, les adresses étant très inexactes, mais Paul est un excellent détective ; ledit propriétaire, ouvrier portugais, ayant été échaudé par des locataires insolubles est désormais plein de précautions, et il réclamait (ce qui n'est pas anormal au Brésil) un « fiador », c'est-à-dire une caution lui garantissant le paiement de notre loyer si nous nous révélions mauvais payeurs. Et ce qui a été très chic c'est que notre fiador est Jean-Baptiste Candido, le ménage le plus extraordinaire d'ouvriers du Brésil, parmi les anciens jocistes et anciens permanents nationaux. Sa présence à Osasco nous avait aussi évidemment fait pencher vers ce Pays.

Décrire notre maison n'est pas facile : comme la plupart des maisons de ces quartiers elle est réduite au minimum, on voit les tuiles, les cloisons ne vont pas jusqu'en haut, et, d'une pièce à l'autre, il n'y a pas de porte. Mais c'est une vraie maison en briques (et crépie). Elle est plus grande que certaines maisons qui n'ont que chambre et cuisine pour des familles nombreuses. Mais il n'y a pas l'électricité : « elle doit venir bientôt... depuis deux ans » - mais cette phrase se prononce avec un sourire de malice et non avec amertume ou colère.

Peut-être verrons-nous des inconvénients à l'usage, mais au départ cela correspond parfaitement à ce que nous désirions. Et, chose qui n'est pas fréquente dans ces collines, genre maquis du Midi, nous sommes dans une petite rue avec une vingtaine de maisons semblables ; d'habitude il n'y a guère d'alignement précis. Une minuscule chapelle est à quatre minutes.

Priez pour que ce début s'enracine comme le Seigneur voudra.

OSASCO, 7 JUILLET 1964

J'écris du petit jardin qui est derrière notre maison autour du puits. J'attends que Paul revienne avec le propriétaire, qui ne s'est pas encore décidé à nous donner la clé. (Voilà quatre jours que Paul court en démarches pour satisfaire aux craintes de ce propriétaire.) Je garde donc notre mobilier devant la porte. De fait, j'ai trouvé le moyen d'ouvrir et de fermer celle-ci, mais il faut bien respecter le droit de propriété et le pouvoir des clés ! J'entends les bruits familiers des femmes qui font la lessive, des gosses qui piaillent, des oiseaux qui pépient. Et ma prière va à tous ces voisins, minuscule échantillon de cette immense Amérique latine.

15 heures. Paul arrive enfin avec la clé... avant eu à surmonter et à satisfaire encore deux inquiétudes du propriétaire. Paul est étonnant de patience et de sagesse, et moi de même, mais les raisons sont différentes - chez Paul c'est apostolat et vertu, chez moi c'est l'incapacité de m'exprimer en portugais. Paul a choisi fort bien de ne pas se prévaloir de notre qualité de « curés » et de démarrer à la base, et c'est excellent.

OSASCO, 13 JUILLET 1964

Hier c'était notre premier dimanche de quartier, et nous avons eu la visite du foyer Candido et d'un foyer de leurs amis, en tous six gosses. Ainsi notre installation a été vraiment parrainée par eux. C'est vraiment un ménage de militants extraordinaire de force, de limpidité, de douceur.

Ce qui est terrible, quand on parle des uns et des autres, c'est de découvrir les ravages de la maladie et de la mort chez ces ménages de travailleurs. Nous avons de bons maîtres avec eux et nous aurons toujours à nous mettre à l'école et à l'écoute de ceux qui vivent simplement, sans théories préconçues, avec seulement un vrai amour de l'homme. Peut-être, en France, négligeons-nous ce simple « s'asseoir avec », écouter les plus petits et écouter l'Évangile dans le cœur des plus simples. Tâcher d'être simplement bon...

Après souper, autour de la table et de la vieille lampe à pétrole, Pierre a renouvelé son engagement.

Notre vie entre maintenant dans un second rythme : la recherche du travail pour Pedro et Paulo. Nous passons par des phases diverses, car il y a une crise économique et les usines ont plutôt tendance à réduire leur personnel en ce moment.

OSASCO, DIMANCHE 21 JUILLET 1964

Paul a trouvé du travail dans une usine qui fabrique le Formica : mais il y a un trajet assez long et il doit travailler dix heures par jour et plus ou moins cinq heures le dimanche. C'est un travail d'ailleurs assez intéressant, car il fait les pièces pour réparer les machines. Quant à Pedro, cela a été plus difficile dans sa spécialité, mais il rapporte à l'instant l'annonce de son embauche.

Dans le quartier les quelques chrétiens - très pauvres, noirs - qui sont assidus à l'Eglise ont un mal immense à accepter l'idée qu'un prêtre comme Paul puisse travailler. Ça va à l'encontre de toutes leurs conceptions et il est difficile de démêler leurs raisons. Et le plus cocasse a été quand un jeune de vingt-cinq ans, marié, père de famille, qui discutait le plus véhémentement avec Paul à la suite d'une messe, a découvert que Paul et lui travaillaient dans la même usine !

Désormais les journées seront marquées par le travail de Pierre et de Paul, par le ménage pour moi (et l'étude du portugais) et le lien pour tous d'une vie intérieure essayant de se situer au cœur même des actions qui se présentent. Le seul événement nouveau sera l'arrivée de Carlos, au début d'août, mais lui aura une vie d'études.

Certes, cette vie de nous trois peut sembler bien inutile : avec le petit nombre de prêtres au Brésil nous pourrions être suroccupés, allant de réunions en réunions, rassemblant beaucoup de monde. Mais je suis sûr que nous prenons ainsi un chemin honnête qui nous fera voir dans leur vraie réalité ce pays et ce peuple.

La vie dans cette équipe naissante du Brésil amène à retrouver tous les problèmes de l'évangélisation de ce monde, lui-même naissant, des travailleurs des usines. Quels que soient les continents et le développement de la technique qui font qu'un tourneur ou un fraiseur se trouvent au sommet ou à la base de l'échelle des ouvriers, que l'on soit prêtre ou non, au Sahara autant qu'à Port-de-Bouc, que la mission soit une mission au milieu des gens pour qui la religion n'offre plus d'intérêt, ou bien comme ici, au milieu d'hommes qui croient (à quoi ? c'est un autre problème ...), nous retrouvons notre affrontement majeur : vivre de Dieu, du Seigneur Jésus, dans l'unité du Saint-Esprit au milieu des hommes, de leurs tâches si absorbantes et terre à terre (« tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, et cette terre produira les ronces et les épines » que tu devras transformer en fruits). Comme les Trappistes sont tendus à leur manière vers un but unique, nous aussi nous avons à réaliser cet unique nécessaire - vivre de Dieu - au nom de l'humanité entière. Mais notre règle doit se réajuster à chaque instant, car nous avons choisi une route où les courants font, à chaque instant aussi, dévier du cap ! Bien sûr, si nous sommes fidèles cela fera de nous des navigateurs émérites et aussi bien entraînés que ces pilotes de l'Aéropostale de nuit qui prennent l'air par n'importe quel temps. Mais cela demande une fidélité à Dieu exceptionnelle (non pas géniale ni super-mystique, mais de volonté et de régularité), une utilisation des temps libres pour les retours à Dieu, et aussi la certitude toujours entretenue que n'étant chacun qu'une petite cellule du Corps mystique, c'est par l'équipe, avec elle et en elle, que nous pouvons exercer notre rôle apostolique, même le plus courant et le plus immédiat.

Toutes ces réflexions me viennent en pensant à Paul et Pierre. Paul a été à peu près obligé de faire soixante-cinq heures dans son usine cette semaine, avec départ de la maison à 5 h 30 et retour à 19 heures. Il est clair que cela ne pourra pas durer, mais il faudra peut-être y passer un certain temps. Et Pierre est en principe tantôt de jour, tantôt de nuit. Comment à travers ces horaires réaliser notre vie, notre but ? Et garder la patience pour ensuite - à l'usine et dans nos rues -, prendre les gens tels qu'ils sont, athées, cléricaux, pharisiens, publicains, etc. Il n'y a vraiment plus qu'à mettre notre seule confiance dans le Seigneur qui nous dit les paraboles des talents et l'appel à sa Croix.

J'écris cette lettre passant du stylo aux oignons (hors de prix ici), au balai, à l'eau du puits : les haricots sont cuits et je vais faire le riz et quelques autres préparations car nous recevons aujourd'hui le Père Jean-Baptiste dos Santos, d'Unilabor, qui est un vrai frère pour nous. Hier on a eu une forte pluie et le nettoyage de l'argile sur les souliers demande une bonne demi-heure ensuite, en deux temps, il est vrai, puisqu'il faut un lavage à grande eau, séchage, cirage...

Le quartier nous découvre peu à peu et avec des phases diverses : une voisine m'a demandé si j'étais un « padre » (religieux = Père) avec ses deux fils (Pierre et Paul) ! Rien n'étonne, sauf que des curés travaillent en usine. Comme le disait un homme à Paul qui essayait de lui expliquer notre vie : « Seuls les hommes travaillent », donc pas les padres.

SÃO PAULO, 13 AOÛT 1964

... C'est une vérité évidente que si l'équipe est notre instrument d'apostolat, l'unité et l'amitié entre nous tous est également déjà une première réalisation et un reflet du Corps mystique ; mais entre l'évidence de ces vérités intellectuelles et leur réalisation concrète, il y a loin et nous le sentons chacun dans notre propre vie. Des lettres comme les tiennes sont, pour cette raison, bien précieuses.

Ici, comme je vous l'ai écrit au début d'août, je crois, je refais l'apprentissage de la vie d'équipe de base et c'est une grande grâce. En même temps je découvre plus fortement que jamais l'effort permanent que doit mener le chef d'équipe pour que ses coéquipiers ne se « désaniment » pas, comme on dit ici. Quand Jésus dit que celui qui n'amasse pas avec lui disperse, quand il nous enseigne la parabole des talents, il nous appelle à un effort qui ne s'arrêtera qu'à notre mort. L'équipe, son responsable, les statuts, la règle de vie, les révisions de vie, etc., n'ont d'autre raison d'être que de nous faire grandir vers une plénitude de ressemblance à Dieu en son Fils notre Seigneur qui dépasse tout ce que nous pouvons ou pourrions imaginer. Sinon c'est l'engourdissement et l'enlisement dont nous ne savons que trop les conséquences. Oui, le rôle des responsables est celui d'entraîneurs vers un idéal que nous avons librement choisi, mais que nous sommes toujours en train de diminuer à la taille de notre paresse ou de notre « petite foi ». Ne regardons pas uniquement la tâche proprement missionnaire, mais le plan global de Dieu, - « le mystère » comme dit saint Paul, - sur chacun de nous : c'est le beau texte de la Sagesse (capitule de none de plusieurs Martyrs) où les justes sont comparés à ces feux de roseaux d'où jaillissent des étincelles.

... L'installation dans les nouveaux locaux moins inhumains doit coïncider avec cette vie plus rigoureuse dans le sens du grandissement de l'homme de Dieu : l'Écriture sainte, la messe, l'adoration (et le bréviaire est une part de ces trois choses), le temps pour la vie d'équipe et ses échanges sont quatre choses que nous ne pouvons à aucun prix laisser entamer habituellement sans une grave responsabilité les uns vis-à-vis des autres. Laisser un équipier faiblir de ce côté, c'est d'ores et déjà accepter son départ ou une crise grave quelques mois ou quelques années plus tard. Penser, ou dire, que l'attention portée à cela ou le temps passé à ces choses vont amoindrir notre apostolat serait douter de ce que la valeur de notre apostolat vient de Dieu et non de nous. « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » mais encore faut-il se mettre en état de le recevoir...

SÃO PAULO, 27 AOÛT 1964

Voilà dix jours écoulés depuis la mort de Paul<sup>4</sup> et, après les premiers télégrammes, voici les lettres qui commencent à arriver. Merci à tous et toutes. Il sera impossible de répondre à chacun et à chacune : la disparition de Paul pose des questions qui remettent tout en cause et en même temps elle donne une telle certitude que Dieu a pris la Mission dans sa propre main, et l'évidence de ce second point est telle qu'il faut chercher comment poursuivre : « Que tant de peine ne soit pas vaine. »

... En plus de la déchirure de l'amitié et de l'affection, l'équipe du Brésil va devoir passer, elle aussi, par cet état où tout est vraiment remis entre les mains de Dieu seul. Mais cette nuit obscure il nous faut la vivre aussi pleinement que possible. Hier à Belo-Horizonte, après une nuit d'autobus et une rencontre qui n'apportait guère ce que j'en espérais au moins pour l'immédiat, la messe de la férie - et donc du dimanche 23 - était une réponse si claire de Dieu :

« Ne vous préoccupez pas... votre Père sait que vous en avez besoin... » Pour nous, sans charges de famille, il est facile de s'en remettre à Dieu pour le vêtement ou la boisson ou la nourriture... Mais il veut que ce soit la Mission elle-même, notre participation à la venue de son royaume que nous remettons à sa prévoyance, à sa Providence. « Mystère de foi », Paul nous fait comprendre ces mots inscrits au centre même de nos messes, dans la consécration du sang du Christ.

La mort de Paul laisse l'équipe désemparée. Et Carlos est toujours à Montevideo et la tension entre le Brésil et l'Uruguay monte, et je ne sais comment, ni quand, nos démarches aboutiront pour le visa de Carlos.

P.-S. Combien on touche du doigt la présence du diable ou celle de Dieu dans les événements. Pour Carlos, il est, et nous sommes, la victime de la bêtise des hommes, des politiques absurdes des gouvernements, de tous les bâtons dans les roues : et l'absurdité comme l'efficacité finale de ces complications du diable montrent sa présence.

Mais la croix directe de Jésus, partagée avec lui, reçue de lui, c'est autre chose : c'est la mort de Paul. Bien sûr, dans les complications du diable, Dieu - qui les permet -, attend de ses serviteurs qu'ils grandissent dans la patience, la lutte et l'amour. Mais quand c'est la croix de Jésus, alors il n'y a place que pour adorer au cœur même de la souffrance et par elle. C'est le plus positif du mystère de l'humanité qui se joue, et la Rédemption se fait au-delà de toute espérance.

---

<sup>4</sup> Cf. les lettres de l'auteur aux équipiers dans *La Flamme qui dévore le berger*, de Paul XARDEL, pp. 404-409.

SÃO PAULO, 31 AOÛT 1964

Si je vous avais écrit cette lettre il y a quinze jours à peine, elle n'aurait mentionné que des joies très grandes pour l'année qui vient de s'écouler. Mais aujourd'hui c'est une douloureuse nouvelle que cette lettre vous portera, douloureuse, oh ! combien, et pourtant si pleine de la présence de Dieu que nous ne pouvons dire que « oui » au Seigneur.

Notre compagnon, l'ami des premières heures - bien avant que notre Mission Saints-Pierre-et-Paul n'existe -, le meilleur d'entre nous tous et certainement le plus complet, celui qui était le pilier et l'animateur de l'équipe naissante du Brésil, notre très aimé Paul Xardel, trente-quatre ans, renversé par un camion le 17 août à 18 h 30, est mort le lendemain matin sans avoir repris connaissance.

En vous disant les qualités de Paul, je ne cède pas à la tentation, bonne, d'embellir un être qui vient de nous quitter. Mais pour Pierre, son compagnon de jour et de nuit depuis dix mois qu'ils étaient ensemble au Brésil, pour moi qui ai eu le bonheur de vivre avec Paul les deux mois de fondation de cette équipe, notre souffrance est enveloppée d'une grande paix : toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné ou suivi la mort de Paul sont telles qu'on y lit en filigrane cette présence de Dieu dont je vous parlais et, même si la Mission est en apparence brisée, comme la signature du Christ plantant sa propre croix au cœur même de l'oeuvre que nous tentions. Mais la croix du Christ n'est pas pour la douleur, même quand elle est terriblement douloureuse elle est pour la Résurrection de Pâques.

Paul a été frappé exactement entre l'usine qu'il venait de quitter une demi-heure avant et la chapelle où il allait célébrer sa messe une demi-heure après. Travail en usine comme tourneur où Paul était devenu un très bon spécialiste, heures où il essayait de comprendre en profondeur la vie, la mentalité, les obstacles et les pierres d'attente de la foi de ses compagnons de travail. Messe qui serait suivie d'une adoration prolongée du Seigneur, dans le sacrement de l'Eucharistie et dans la Parole de l'Evangile.

Paul a été accompagné au cimetière du quartier où nous habitons, entouré de la foule des « petits et des pauvres » : perdu au milieu d'eux, je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était là la foule de l'Evangile, à la fois familière et digne, pauvre et proche. Un ami - je vous en avais parlé il y a deux ans -, celui qui disait alors que Jésus avait sauvé le monde avec quelques centimètres de crèche et moins de deux mètres de croix, me faisait remarquer devant cette foule, ces hommes, ces enfants, ces prêtres : « La mission est déjà faite : la mort de Paul fait comprendre à tous que ce n'est pas dans le prestige et les institutions mais dans la petitesse et l'amour que Dieu passe. »

Pour le moment notre équipe est anéantie - et le troisième équipier, Carlos, n'a pu être avec nous ce mois d'août : il attendait à la frontière la délivrance de son visa ! (Ce visa vient maintenant de lui être promis.) Mais nous sommes sûrs que le grain jeté en terre portera son fruit, même si, entre l'enfouissement et la germination, c'est le temps de l'apparente mort.

L'an dernier, je vous avais laissés dans l'attente en ce qui concernait le Sahara. Avec les encouragements et la permission des plus hautes autorités de l'Eglise, et à cause des circonstances très spéciales, Alain Vérignon a été ordonné prêtre tout en continuant son travail dans le chantier du pétrole et il semble bien qu'un grand équilibre ait résulté, pour lui et pour la Mission, de ce sacerdoce humblement enfoui dans la vie des hommes. L'ordination à Port-de-Bouc même, par notre évêque et père très aimé, Charles de Provençères, a été pour tous une joie profonde. Là aussi la « manière de Dieu » se faisait sentir, ce que la Bible appelle « sa main, son visage ».

En pensant à tant de souffrances transformées ce jour-là en joie, à tant de contradictions passées devenues avancées de l'Eglise entière à travers ce nouveau prêtre, comme aujourd'hui

devant la mort de Paul, arriverons-nous - vous, chers amis, et nous - à comprendre et à accepter la croix de Jésus comme la clé du monde et de l'éternité ?

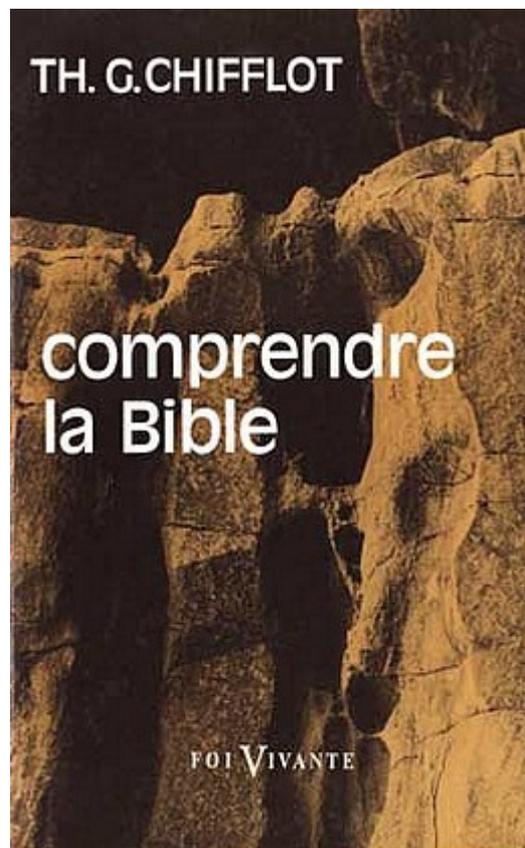
Très chers amis, très aimés et fidèles lecteurs de cette lettre bleue, remerciez avec nous le Seigneur qui nous demande de mieux le suivre et de nous attacher plus totalement à lui. Priez pour le papa et la maman, les dix frères et soeurs de notre Paul : eux aussi savent, dans la douleur et dans la paix, que Dieu ne peut que vouloir le meilleur. Mais Dieu veut aussi que l'amour mutuel soit la marque de notre cœur d'homme et de notre foi de chrétien « portant les fardeaux les uns des autres » : aidez-les, aidez-nous.

Je ne vous ai point parlé de notre installation ici, de ce Brésil attachant à l'extrême, déconcertant, paradoxal dans ses dimensions et ses réactions, mais j'ai essayé, vous le voyez, de vous dire l'essentiel, « ce qui ne passe pas ».

SÃO PAULO, 6 OCTOBRE 1964



A la mort du [Père Chiffлот](#), à qui nous sommes *tous* directement redevables de la Bible de Jérusalem, et qui par ce fait est un de nos plus quotidiens bienfaiteurs, le Père Boisselot, mort lui-même dans le mois qui a suivi, avait prononcé une très belle allocution ; j'aimerais que vous la possédiez tous. Quant au Père Boisselot il révèle dans ces quelques lignes ce qu'il était et que je découvrais, quand, le matin, au Cerf, nous célébrions la messe vers la même heure, et que je le voyais « pieusement » prier avant, pendant, après... Cet homme davantage connu par ses actions journalistiques se révèle bien là comme un amoureux de Dieu. Quant au Père Chiffлот, il a subi un vrai martyre, car « les astreintes humiliantes de la maladie » étaient pour lui au-delà de ce que nous pouvons penser et imaginer et l'obligeaient la nuit à des complications multiples : nous expérimentons sa part la plus profonde à l'œuvre de la Bible.



SAO PAULO, 14 OCTOBRE 1964

... Le vide laissé par la mort de Paul ne sera pas comblé, car Paul avait des qualités vraiment exceptionnelles, mais l'équipe sera bonne et pourra bien tourner. Il s'agira d'ailleurs d'un long temps de contacts simples, de réflexion et de prière.

Mais finalement cela apportera plus pour le Brésil que des choses plus éclatantes et qui sont toujours pensées pour d'autres milieux que ceux qui vivent vraiment au bas - et à la base - de la société, tous ces milliers de travailleurs anonymes, en temps de paix, et de soldats anonymes, en temps de guerre.

La présence de Pierre à l'usine apporte vraiment beaucoup pour cette vie simple et mêlée à tous en même temps que pour l'apostolat. Et la jonction entre l'usine et le quartier sur le ministère paroissial apporte aussi un complément important.

Un télégramme m'apprend la mort subite de Madeleine Delbrêl. Que de morts en quelques semaines et quelle peine que la mort de Madeleine ! En redisant l'office de sainte Thérèse d'Avila, je ne pouvais m'empêcher de l'appliquer à notre amie : le Royaume semblable au marchand qui cherche la perle précieuse. C'est vrai de nous ; c'est vrai aussi de Dieu qui a donné sa vie pour acheter ces perles précieuses de nos âmes. Mais comme le Seigneur semble hâter en ce moment son propre rassemblement au sein de son Royaume même, le définitif !...



SAO PAULO, DIMANCHE 18 OCTOBRE 1964

Cette lettre est sans doute la dernière qui vous parviendra du Brésil avant mon retour en France dans cinq ou six semaines. Il y a quelques jours la poste m'apportait la série des lettres que vous avez reçues depuis le mois de juin : je les ai relues et, tour à tour, j'ai revécu l'allégresse du revoir avec Pierre et Paul, les jours fatigants et joyeux de nos recherches à travers la cité sans limites de São Paulo, la découverte, puis l'installation à Vila Yolanda, et, sans transition, avant même que l'habitude ait émoussé les choses, la brisure et le douloureux mystère de la mort de Paul<sup>5</sup>.

... L'équipe du Brésil sera belle et bonne, et Paul en reste l'âme : si elle sait rester fidèle, elle sera profonde et proche des sources authentiques de l'apostolat.

---

<sup>5</sup> Voir le texte de cette lettre dans *La Flamme qui dévore le berger*, pp. 409-411.

PETROPOLIS, 18 NOVEMBRE 1964

Je ne pensais plus vous écrire avant le retour en France, mais les événements de ces dix ou douze derniers jours au Brésil ont été tels que ne pas vous les dire serait laisser inachevées les lettres que je vous ai envoyées.

Ce n'est pas que la Mission soit achevée ! Tout est à faire... Et cependant ces semaines écoulées ont marqué un pas en avant inattendu et important. Cela est difficile à bien expliquer autrement que par une comparaison : si la Mission peut être comparée à ce feu sur la terre que Notre Seigneur est venu jeter, disons que ce feu qui couvait a subitement flambé. On ne doutait pas de sa présence puisqu'il n'y a pas de fumée sans feu et que, de-ci de-là, on voyait quelques légères volutes. Mais à l'occasion de mon départ, lui-même lié à la venue de Carlos et de Manu, voilà que la flamme a jailli dans Vila Yolanda. Une flamme très chaude d'amitié, de tendresse réciproque, d'attention, de prière plus attentive.

Le samedi 7 novembre après souper devait avoir lieu une petite fête en plein air pour marquer arrivées et départs. Buffet, sandwiches, gâteaux, poésies, chants, accordéon et guitare, banderoles de papier, tout y était. Cela tenait de la distribution des prix et de la fête de la Mère Supérieure, mais comme aucun d'entre nous n'y était pour quelque chose cela n'avait rien de paternaliste. Chacun y participait de six à trente ans, y allant de sa poésie (et quelques-unes de ces poésies avaient été spécialement composées pour la circonstance) ou de sa chanson, au milieu des applaudissements de tous.

Il y eut aussi beaucoup de larmes, et la deuxième partie fut écourtée par l'évanouissement d'Aparecida (dix ans), qui avait trop de chagrin. Et le lendemain dimanche, nous avons invité quelques-uns des chrétiens avec lesquels nous étions plus liés, une quinzaine, à prendre un café à la maison. Ils vinrent, mais au lieu de quinze nous eûmes une bonne cinquantaine de visiteurs de 5 à 9 heures du soir... On peut dire que l'amitié nouée invisiblement à la mort de Paul est apparue ce jour-là.

Et une amitié réciproque manifestée par des souvenirs et des cadeaux où chacun a reçu et donné. Le texte de saint Paul à Timothée (5, 1-2) était vrai dans les deux sens. Il y avait certes des exagérations telle cette jeune fille déclarant que trois personnes vivaient en son cœur : Notre-Seigneur, Notre-Dame et... le Padre Tiago ! Mais on peut dire que l'équipe et Vila Yolanda font bien un désormais.

La venue de Manu, une première réunion de catéchèse audio-visuelle, la joie profonde de ses auditeurs en pensant qu'ils allaient avec lui sortir de leur ignorance religieuse, tout cela aussi a marqué singulièrement ces derniers jours.

Le lien avec l'usine se fait chaque jour plus fort à travers Pedro et se révèle plus impérieux et irremplaçable.

Oui, il me semble que tous ces événements devaient vous être racontés pour nous encourager tous. Les désillusions, les peines, le poids de la monotonie viendront sans doute. Et, au milieu des sourires de l'amitié, la pauvreté et la misère ont continué à frapper : à cent mètres de chez nous, une fillette de sept ans et sa tante tuées par la foudre dans leur maison, deux amis malades la même semaine dont un homme qui va partir en sana, laissant à la maison sa femme et huit enfants qui ne se portent guère mieux que lui. Devant de tels faits, comment agir ? « J'ai eu faim, vous ne m'avez pas donné à manger », dit le Seigneur. Mais comment éviter en même temps de se transformer en oeuvre d'assistance - ce qui tuerait l'évangélisation ? Ce n'est pas simple et on se sent embarrassé pour utiliser l'argent emporté de France sans faire de dégâts.

L'équipe du Brésil est vraiment une équipe d'évangélisation à l'état pur sans tous ces préalables qui, en France, encombrant la route : il s'agit seulement d'annoncer la Parole, d'avoir une foi suffisamment pensée pour ne pas se laisser submerger par la multiplicité des tâches.

Pour cela, il est nécessaire que nous vivions nous-mêmes authentiquement de cet Evangile et que nous nous appliquions à nous évangéliser nous-mêmes chaque jour.

Paul a marqué l'équipe dans ce sens à la fois très simple et sans limitation et nous pouvons nous appuyer sur lui (...) Oui, Paul terriblement absent est incroyablement présent par son aide. Nous serons très aidés aussi par nos amis du quartier, qui vivent eux aussi cet Evangile dont ils ignorent pourtant le contenu et qui nous mettent sous les yeux, sans le savoir, de beaux modèles de vertus évangéliques à imiter.

Que Dieu nous aide à rester fidèles à son saint Evangile.

NICE, 15-17 DÉCEMBRE 1964

C'est auprès du lit où meurt mon vieux et saint papa que j'ai lu cet album de vos lettres et des photos de la Mission que vous avez composé pour mes vingt-cinq ans de sacerdoce et que j'ai reçu dimanche dernier à Toulouse. Entre cette vie qui finit sur terre - longuement, douloureusement, « mourant de mort », non de maladie ou d'accident - et vos lettres rappelant les printemps de nos rencontres, quelles actions de grâces !

Mon papa, quatre-vingt-neuf ans et demi, qui est là comme le symbole de ces générations élevées chrétiennement, devenues anticléricales, incroyables, qui gardaient pourtant une place secrète dans leur âme pour l'Evangile et la Vierge Marie. Et, par la grâce de Dieu et de ce sacerdoce auquel Dieu m'avait appelé, ces semences enfouies ont repris vie, germant et fleurissant en une foi et un dialogue avec Dieu qui se sont manifestés jusque dans les derniers signes que ses dernières forces lui ont permis.

Et cet album qui me fait découvrir que « la grâce du Seigneur n'a pas été vaine », alors que de mon côté, vous le devinez bien, je vois plutôt en moi une longue suite de gaffes et de défauts ! Comment ne pas rendre grâce au Seigneur pour tous ces biens ?

Merci pour l'idée même de cet album. Aucun cadeau ne pouvait m'être plus cher parce que le plus simple et le plus direct. L'imaginer seulement était déjà entrer dans l'une des idées premières de la mission,

Et merci pour ce que chacune de vos lettres, de la première de Frando à la dernière de Manu Retumba expriment, sans doute le meilleur de nos vies, ce qui restera dans l'éternité, ce que le Seigneur Jésus Lui-même a écrit le plus directement, nos vocations.

Qu'à mon tour je vous dise ce que j'ai reçu de vous ! L'arrivée de chacun de vous m'a paru chaque fois un signe de Dieu même invitant à poursuivre la route. Il y avait certes (et toute notre assurance vient de là) l'Eglise, Rome, nos évêques qui nous disaient et nous disent d'aller de l'avant. Mais vous, chaque fois, vous étiez le sourire de Dieu, le messager visible - l'ange de Yahvé ! - l'envoyé du Seigneur Jésus. J'ai pu être, vous le dites, le laboureur qui montre un sillon, mais le grain, « l'herbe, puis l'épi, puis plein de blé dans l'épi » c'est vous. Cela dépasse de beaucoup ce que je puis exprimer.

Il y a aussi l'amitié reçue de vous au long des jours. C'est le plus précieux trésor terrestre : marcher, discuter, prier ensemble, recevoir de l'autre son complément, bâtir à plusieurs. Et quand le lien est le Seigneur, et la construction, le Royaume, quelle dilatation de l'amitié.

Après vous, moi aussi j'évoque telle heure de La Cabucelle, tel sentier de Saint-Maximin, ou de la Sainte-Baume, et telle lettre, telle randonnée en auto, la baraque de Port-de-Bouc, la maisonnette d'Osasco, et tant d'autres souvenirs.

Et j'évoque notre Paul « notre joie et notre couronne » à tous, celui qui m'apprend ce vers quoi nous tendons, qu'il a su être... Devant la mort et la résurrection de notre Paul, devant la mort si proche et si lente de mon vieux père, devant la longue route de la Mission, pardonnez-moi si la parole de Jésus qui me vient à l'esprit et à l'âme est grave :

« Dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage J'ai vaincu le monde. »

Elle est grave, cette parole qui, sans cesse, nous rappellera la seule arme de Jésus, la croix, et celle de saint Paul : « Chaque jour, je meurs. » Mais aussi quelle certitude de victoire efficace, car « elle est sûre, cette Parole » qui est celle de Dieu.

Merci pour tout. Je vous embrasse dans l'amour du Christ Jésus qui nous a rassemblés.

14 SEPTEMBRE 1965,  
Exaltation de la Croix

Vous nous avez témoigné une telle communion d'affection lors de la mort de Paul Xardel que nous pouvons vous écrire aujourd'hui cette lettre, plus intérieure et plus intime que des « nouvelles » au sens habituel du mot. Douleureuses peines et grandes joies ont continué de se mêler tout au long de cette année, mais si chaque événement portait en lui une face d'ombre, chaque fois la lumière naissait de l'ombre.

Avec le départ de Paul, nous sommes entrés dans une phase nouvelle. En effet, aux yeux de nous tous, Paul était celui qui pouvait guider notre Mission, panser les blessures anciennes, tracer les pistes nouvelles, apporter à la fois cet humain et ce surnaturel dont il avait, avec force et constance, réalisé en lui la synthèse. Cela, nous l'attendions visiblement de Paul sur terre. Mais parce qu'un chrétien est la reproduction du Christ, nous pouvons appliquer à Paul ce que le Seigneur disait de Lui-même au moment de son départ : « Il vaut mieux pour vous que je parte... je ne vous laisserai pas orphelins. Je reviendrai vers vous. » A la vision sensible et humaine que les disciples avaient de Jésus allait se substituer, par la foi, une vision plus intérieure, plus pénétrante, et permanente. C'est ce que Paul nous a donné : notre affection le rejoignant au ciel de Dieu, nous avons été obligés de prendre de l'altitude, de nous situer davantage dans la double attente du Christ : ce Christ que l'on rencontre à chaque instant de l'aujourd'hui de notre vie - il ne faut donc pas manquer ces rendez-vous -, ce Christ dont nous attendons pourtant le retour définitif, espérant ardemment « la Cité du Dieu vivant, réunion de fête », dont saint Paul ne cesse de parler.

Or, si pour trouver Paul, nous sommes amenés à lever les yeux vers la réalité du Ciel, nous savons que lui, de son côté, dans la lumière, participe toujours réellement, concrètement, - mais avec quelle attention et liberté nouvelles ! à la mission qu'il vivait avec nous. Et la manière dont il envisage aujourd'hui notre tâche ne nous est pas inconnue : à travers les cahiers qu'il tenait depuis plus de dix ans, se révèle ce qu'est, dans son conditionnement quotidien, la foi : une réalité qui doit être absolue, et qui cependant n'est vécue qu'empaquetée dans la trame de la vie.

Quinze jours avant sa mort, après une très profonde réunion de l'ACO d'Osasco, au cours de laquelle nous avons relu ce texte de saint Jean où l'on voit Jésus « frémissant intérieurement... troublé... pleurant son ami Lazare », Paul écrivait :

La paix du chrétien, celle que donne la foi, ne fait pas « traverser les batailles une rose à la main ». Plus il semble près de Dieu, plus il avance vers la Croix, plus le Christ est humain, non pas faible, au contraire, mais humain aimant, semblant même chercher son Père davantage. Et nous, nous opposons trop souvent être humain et être surnaturel<sup>6</sup>.

Vivre cette foi n'est jamais infantile ni facile. Selon la propre expression de Paul :

Ce qui attaque, provoque la foi. Ce n'est pas tellement le *mal*. Ce serait plutôt l'échec du bien, le mystère de la croix en somme. Que tant de bonne volonté, de dévouement, ne débouchent pas, que tant de travail fait, de signes donnés, n'aient pas agrandi sensiblement la communauté chrétienne, que tant de trésors d'imagination et de sainteté développés depuis vingt ans dans l'Église n'aient pas eu davantage de prise<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> La Flamme qui dévore le berger, p. 402.

<sup>7</sup> Ibid., p. 389.

Cela n'est-il pas écrit pour nous tous, car vous aussi, chers amis, n'êtes-vous pas tentés parfois de dire : « A quoi bon ? on travaille, mais on ne voit rien... pourquoi Dieu rend-il la foi si difficile? » Cela va-t-il amener le découragement, le repli dans *l'égoïsme*, l'éloge de l'échec ? Bien au contraire ! C'est cela même, qui scandalise l'incroyant, qui va susciter inlassablement l'action du missionnaire, et Paul écrivait :

Depuis que Jésus est né, qu'il a fini de grandir, qu'il est mort, le monde a conservé son apparence, tout a continué à se mouvoir comme auparavant. L'incroyant trouve là une raison de ne pas croire, le chrétien, lui, dit avec saint Paul : c'est parce que le Christ n'a pas achevé de se former.

Former le Christ, qu'est-ce donc ? Quand Jésus dit aux futurs chrétiens dans le sermon sur la montagne : « Vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde », quand il nous invite à être le levain enfoui dans la pâte, c'est à un niveau qui dépasse de beaucoup les techniques des cités humaines à améliorer que le Christ nous situe. Au cœur même du monde, nous sommes, nous devons être, nous devons faire naître, un Royaume de saints, c'est-à-dire d'enfants de lumière, qui, dans la connaissance et l'amour, reconnaissent la Seigneurie de Dieu, et dont les oeuvres de bonté, de justice et de vérité, rendent gloire, devant les hommes, à leur Père qui est dans les cieux (cf. Mat. 5, 16 et Eph. 5, 8-9).

Un autre événement, pourtant plein d'ombre, allait nous marquer aussi de sa lumière : deux mois après la mort de Paul, Madeleine Delbrêl mourait en quelques secondes à sa table de travail, le 13 octobre 1964. Certes, Madeleine était tout à fait indépendante de notre groupe ; cependant, depuis toujours, elle était l'amie partageant recherches et soucis de la Mission. Musicienne, poète, humoriste, cette Gasconne ne se laissait enfermer dans aucune catégorie, car l'absolu de Dieu dont elle était pétrie échappe à toute classification humaine.

Dans son livre : *Ivry, ville marxiste, terme de mission*<sup>8</sup>, elle avait su poser - et c'est immense - le problème de la présence du chrétien en plein monde, et spécialement en milieu marxiste et athée. Quant à la foi, pour Madeleine, elle était réalité surnaturelle faite justement pour être vécue en plein monde : « là où elle est le plus niée, là elle doit être le plus annoncée ». Mais pour cela, elle doit être « en bonne santé, ni amputée, ni altérée, ni mêlée de ce qui n'est pas elle... Alors elle tient, mais en souffrant, en combattant. » Ainsi, Madeleine, par l'exemple vécu de l'absolu de sa foi, joint à l'absolu de sa proximité aux êtres, nous aide et aidera l'Église de l'après-concile à vivre une présence au monde, qui ne soit pas une identification à lui mais un don.

Ombres et lumières aussi dans la vie des équipes ! Au Brésil, l'équipe continue, maintenant, enracinée dans le quartier et la vie ouvrière. Pedro travaille dans la même usine depuis un an, comme rectifieur, après avoir été fraiseur. Carlos va achever ses études de théologie en décembre. Le troisième est Manu, cet ami dominicain brésilien qui, il y a dix ans, à la Cabucelle, avait connu Paul alors séminariste et qui s'est trouvé là, comme une aide visible de Dieu, au moment même de sa mort. A l'équipe, qui vit dans la simplicité et la pauvreté de tout ce quartier dispersé sur l'une des innombrables collines de São Paulo, Manu apporte son expérience et sa connaissance intime du Brésil. Depuis quelques mois, la situation économique est devenue tragique et beaucoup de nos voisins sont en chômage. Mais quelle leçon chez ces petits et ces pauvres d'Amérique latine, dont la foi, même environnée d'erreurs, de superstitions et surtout d'ignorance, reste si profondément ancrée dans l'essentiel !

---

<sup>8</sup> Nouvelle édition augmentée, coll. « Foi Vivante », n° 129, Editions du Cerf, 1970. Cf. aussi l'introduction de J. Loew à *Nous autres, gens des rues* de M. DEBRÊL, Editions du Seuil.

A cause des changements qui se sont produits cette année, et de la nouvelle organisation des entreprises pétrolières, où la main-d'œuvre algérienne est de plus en plus utilisée - ce qui est normal -, nous avons dû abandonner le Sahara. Ce départ nous permet de renforcer l'équipe du Brésil; Pierre y partira en décembre et moi-même irai passer les mois de janvier et février avec eux. Alain est venu rejoindre l'équipe de Port-de-Bouc, où Gilbert, jusqu'à présent missionnaire au travail, sera ordonné prêtre dans le courant de l'année. A Toulouse, l'équipe, toujours dans le même quartier, bénéficie d'une chapelle récemment construite par le diocèse, qui devient ainsi le centre d'une nouvelle paroisse-mission, Notre-Dame-d'Espérance.

Et maintenant une nouvelle qui, elle, ne contient que de la lumière, et dont vous vous réjouirez avec nous. C'est l'approbation par Rome, au mois de mai dernier, de nos statuts, et la naissance officielle de notre groupe, reconnu par l'Eglise et érigé par Mgr de Provençères, archevêque d'Aix, le 29 juin, pour la fête des saints Pierre et Paul. Nous avons même reçu en plus de notre nom, Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul, un beau titre, celui d'Institut apostolique. C'est pour nous une invitation à imiter l'exemple de la première communauté chrétienne : « Ils se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain, à la prière » (Act. 2, 42). Tout est contenu dans ces quelques lignes :

- « Assidus à l'enseignement des apôtres », c'est une vie tout imprégnée de l'Ecriture sainte, cherchant en elle le sens des êtres et des choses, y trouvant la grande vision du plan de Dieu sur le monde ;

- « fidèles à la communion fraternelle », c'est l'accord des esprits entre frères croyants, mais c'est aussi le partage de la vie, de la peine, des efforts, avec nos frères les plus pauvres, pauvres en ressources matérielles ou pauvres de Dieu ;

- « à la fraction du pain », c'est-à-dire cette liturgie, cette adoration silencieuse de la personne du Christ se livrant pour nous dans l'Eucharistie, nous unifiant en lui, « nous métamorphosant en son image de plus en plus resplendissante » (2 Cor. 3, 18) ;

- « à la prière », ce culte intérieur, spirituel, cette mise à la disposition de Dieu pour qu'il agisse.

Alors, selon le texte même des Actes des Apôtres, « chaque jour le Seigneur adjoignait à la communauté ceux qui seraient sauvés », nous rappelant ainsi que si nous avons à dire, et à témoigner, ce qu'est notre foi, Dieu seul peut la donner.

Par cette approbation, nous savons désormais que nous ne suivons pas un plan dû à tel homme ou telle circonstance, mais nous entendons l'Eglise elle-même dire par la bouche de Pierre que nous pouvons aller de l'avant en son nom. Extérieurement il n'y a rien de changé, nous restons les mêmes hommes avec les mêmes désirs et les mêmes lacunes. Au regard de la foi tout est transformé : nous entrons, pour une part infime mais réelle, dans l'apostolat de cette Eglise, « trajectoire de Jésus-Christ sur la terre », dont parlait autrefois le cardinal Montini. Et c'est ainsi qu'à Cîteaux, chez nos frères trappistes très aimés, nous avons eu la première assemblée générale de notre groupe les 30 et 31 août. Au cours de la messe, chacun d'entre nous a renouvelé, comme l'Eglise le demandait, ses engagements.

Rendez grâces avec nous, chers amis, et demandez pour nous ce dynamisme nécessaire lié à une foi inébranlable, cette attention amoureuse à Dieu et aux hommes, qui marquent le véritable envoyé du Seigneur.

2 OCTOBRE 1965

Merci du plus profond du cœur pour vos lettres à chacun. Je voudrais bien vous écrire un petit mot spécial à tous et individuellement, mais finalement cela me paraît difficile, car si je n'ai plus de plâtre depuis quelques jours et si j'ai retrouvé l'usage de mon poignet, je suis quand même assez ankylosé, et après une lettre ou deux, j'écris encore un peu difficilement. Et puis j'aimerais partager avec vous l'action de grâce pour ces derniers jours de maman. Cela n'enlève pas la peine et je vous remercie d'avoir participé profondément à celle-ci par vos lettres, mais en même temps je dois bien rendre grâce à Dieu qui a permis que la mort de maman soit entourée de circonstances qui me laissent un beau et lumineux souvenir.

Comme je n'ai pas vu chacun d'entre vous depuis ce jour, et même au risque de me répéter avec tel ou tel, je vous dis ce qu'ont été ces derniers moments. Maman avait, vous le savez, un cancer que l'on avait opéré deux fois, et qui lui a laissé plusieurs années de rémission. Mais, à partir du mois de juin dernier, le mal s'est réveillé et s'est généralisé. Maman n'avait pas peur de mourir, mais elle avait peur de souffrir, et elle craignait aussi de compliquer, de déranger. Aussi demandait-elle à ses amies, qui venaient la voir, de prier pour que l'épreuve ne soit pas trop longue. Et leurs prières on-, été exaucées. Moi-même je craignais terriblement pour elle la souffrance qui accompagne souvent cette maladie, et aussi toutes ces déchéances et ces humiliations qu'éprouve un malade. Comme le mal allait très vite, maman voyait bien chaque jour qu'elle ne pouvait plus faire ce qui était encore possible la veille ; mais finalement l'épreuve n'a pas été trop longue. Maman a quitté notre terre en pleine lucidité et dans la paix. Elle est morte, en quelque sorte tout doucement, comme on quitte une pièce sur la pointe des pieds pour ne pas déranger ceux qui s'y trouvent.

Dix jours avant, elle avait fait à Dieu le don, non pas de sa vie, mais de ce qu'elle chérissait le plus et c'était, évidemment, moi-même qui lui restais. Après lui avoir donné le sacrement des malades, nous avons eu une belle et bonne conversation ensemble, toute simple, et, au cours de cette conversation elle m'avait dit : « Mon petit Jacques, ce qui me fait de la peine, c'est de te laisser seul, mais j'accepte... » Ainsi, vous le voyez, elle avait jeté véritablement en Dieu son souci, comme dit le psaume.

Jusqu'à la fin de sa vie, et de plus en plus durant les derniers mois, maman a été entourée d'amies fidèles, en particulier une d'entre elles, qui avait déjà été une aide pour papa qui l'aimait beaucoup, et fut ensuite, pour maman, une compagne presque inséparable. De tout cela donc, vous le voyez, je puis garder un souvenir paisible. Maman était très grave sur son lit de mort et elle avait un air sérieux qui contrastait avec ce que l'on voyait d'elle habituellement, car elle était toujours souriante ; mais cet air sérieux représentait bien aussi un aspect profond de sa vie. D'autre part, lorsqu'elle a été mise en bière - et je ne crois pas avoir été le seul à m'en apercevoir -, elle avait comme une jeunesse extraordinaire, plus exactement on ne lui aurait pas donné d'âge, elle paraissait toute amenuisée dans son cercueil, mais vraiment très belle.

Tout cela certes est un vrai bonheur, et je remercie Dieu d'avoir permis que je garde de maman un tel souvenir,

ROME, 16 OCTOBRE 1965

Rome est comme le grand fleuve qui jaillit dans l'Apocalypse (22, 1), mais dans son cours terrestre il charrie bien des épaves et, si j'ose employer cette image pour un fleuve, les paniers de crabes ne manquent pas, ni même parfois les écrevisses qui vont à reculons... Mais la grande figure de Paul VI qui domine tout cela apparaît d'autant plus précieuse. Il est vraiment en train de faire au jour le jour « le discours sur la méthode » : ces textes paraissent dans la *Documentation catholique* depuis janvier 1965. Il faut les lire et les méditer. Car les sottises dites ici sont incroyables et dépassent nos petites âneries dites en France...

Mais il y a aussi des saints à Rome ! [Mgr Journet](#) a fait sur l'Eucharistie une conférence qui valait une heure d'adoration (où l'on aurait été magnifiquement inspiré!). Mais il m'a dit hier que « la bataille pour l'Eucharistie ne faisait que commencer! Et malgré *Mysterium fidei*... » Il a vu Paul VI une heure cette semaine. Celui-ci souffre de toutes ces remises en cause, et il a besoin, lui, le rocher, de notre prière et, plus que jamais, de notre attachement à l'Eglise dans son mystère de vérité. Ce qui est vraiment vrai, l'est en tout temps, et ne dépend pas des manies, même bonnes, d'une époque. Il faudrait se souvenir de ces chanoines (et des dominicains à Saint-Maximin ...) qui au XVIII<sup>e</sup> siècle ont cassé les beaux vitraux du Moyen Age pour mettre des verres blancs parce que ça faisait plus moderne! Il n'y a pas que les révolutions pour briser les oeuvres les plus précieuses.

J'ai eu un bon entretien de travail avec dom M... Chaque groupe a sa grâce : la nôtre est cet attachement au « Mystère » joint à une vie en plein vent. Nous cherchons à ne pas créer « d'obstacles supplémentaires » au mystère, nous le disons et ne voulons dire que lui. Et nous pensons que la morale (maintenant elle s'appelle la pilule et la bombe) ne doit pas plus envahir la totalité de l'esprit chrétien aujourd'hui qu'aux époques passées de casuistique. Quand l'amour de Dieu, témoigné par la Bible, l'Incarnation, l'Eucharistie, Notre-Dame, l'Eglise, aura touché un cœur qui l'ignore encore, alors ce cœur sera mûr pour tout le reste. Sinon, tout s'aplatit littéralement, et la force pour vivre en homme, nous ne la donnons pas. Ni la joie.

... Une MOP que je voudrais tellement branchée sur les vraies profondeurs... Sans ces profondeurs, nous n'avons aucune raison d'être, surtout aujourd'hui où le superficiel et ce qui était original dans notre action (style de vie, habit, langage simple, accueil direct et fraternel) est imité par tout le monde.

... Ce qui me frappe... c'est le sens des niveaux, des perspectives. On s'efforce (hélas, moi comme les autres, en fait, sinon en désir !) de passer un bulldozer sur l'Himalaya pour tout mettre au même plan : ça fait surtout des montagnes de cailloux et de décombres ! On aplatit ! Ce n'est pas en ce sens que parlait Jean-Baptiste (le prophète) qui, lui, demandait bien le nivelage, mais de nos orgueils, et de nos mesquineries, et non le nivelage des réalités divines et terrestres éclairées par Dieu.

VILA YOLANDA, EPIPHANIE,  
6 JANVIER 1966

Depuis quarante-huit heures au Brésil, j'ai retrouvé l'équipe, la maison, les habitants, le quartier tellement semblables à ce qu'ils étaient il y a quinze mois qu'il me semble vraiment n'être jamais parti. Les mêmes bruits familiers, les rumeurs des gosses qui jouent et pépient le jour entier, la même argile glissante après la pluie et qui colle ensuite aux chaussures...

Mais si le cadre est inchangé (simplement plus chaud et plus vert à cause des pluies), cela ne veut pas dire que les choses n'ont pas évolué : les enfants ont grandi, l'équipe s'est profondément enracinée dans le quartier tout en maintenant les liens avec l'ensemble de l'Eglise de São Paulo, et l'amitié a grandi. Il est difficile de dire la joie réciproque du revoir : des plus gosses aux plus âgés, c'est un accueil à la fois tendre et joyeux, s'exprimant en peu de mots et, si l'on peut dire, plus par le regard que par la parole. Vous allez trouver que j'exagère, mais cela m'a fait penser à la joie du Paradis quand on se dira : « Eh bien, cette fois ça y est ! »

Pierre (dit « Pedro Secundo », qui fut un des grands empereurs du Brésil) avec Manu étaient à l'aérodrome, Pedro se reposant, car il est de nuit. Quant à Carlos, il est en congé en Uruguay.

Là aussi, quoique d'une autre façon (et plus profonde), la joie du revoir était totale. Avant de monter à Vila Yolanda, nous sommes allés près de la tombe de Paul. Le grain semencé porte le fruit même que Paul désirait : les petits prenant peu à peu conscience de Dieu, de son mystère et prenant peu à peu leur vie en main. Le soir de mon arrivée, après la messe, commençait un cours d'alphabétisation vraiment organisé entre les habitués de la chapelle et des universitaires de la ville.

... Je poursuis cette lettre en plein tourbillon de São Paulo où nous sommes venus avec Manu pour préparer la future ordination de Pedro. C'est dire que le style de ma lettre sera plus télégraphique ; je suis debout en plein air, et dans un charivari de camions et de cars.

J'ai trouvé l'équipe en bonne forme, apte à faire un pas en avant et à aborder plus en profondeur encore les immenses et quelque peu insolubles problèmes du Brésil dans son évolution ultra-rapide. Vraiment, ce quartier perdu est comme un observatoire de cosmonautes d'où on découvre d'un coup d'œil d'immenses régions.

Il fait chaud (parfois 30° ou 35°), et parfois de gros nuages rafraîchissent l'air et vous trempent copieusement si l'on est dehors. Le parapluie fait partie du vêtement. Ce sont des orages tropicaux, d'une violence extrême avec éclairs immenses, tonnerre, etc. Et parfois cela fait des dégâts. Ceci dit, tout est lumineux et paisible quoique le climat soit pénible pour les travailleurs manuels. Les nuits sont bonnes cependant... L'autre jour dans l'autobus (très délabré), il pleuvait avec abondance et surtout au-dessus du siège du jeune receveur, qu'une jeune fille s'est mis en tête de protéger avec son parapluie ouvert. L'atmosphère était, on peut le dire, franchement détendue et tous prenaient au mieux la situation. Cela a quand même été moins bien (mais un peu seulement) quand, dans un bruit épouvantable d'engrenages, le levier des vitesses est resté dans la main du chauffeur. Si j'ajoute qu'on a acheté la nouvelle cuisinière (environ douze jours de salaire de Pedro) vous aurez tous les détails quotidiens.

Une des bonnes réussites de l'équipe de Vila Yolanda est le démarrage depuis trois semaines d'un cours d'alphabétisation des adultes réussite d'abord par la manière dont ce cours a pris corps après de longs et patients tâtonnements, Manu est arrivé à mettre en contact direct quelques jeunes étudiants d'université et la « Diretoria » du quartier (= le noyau militant), et c'est entre eux que tout s'est réglé, ce qui est déjà un très grand pas en avant.

Ils ont fait faire par le menuisier bancs et tables légères sur tréteaux (= 80 060 cruzeiros, soit 180 francs français environ), et cela a démarré. J'ai assisté à un cours, le « supérieur », car il y a une trentaine d'hommes et femmes de 20 à 56 ans qui ne savent absolument rien, et il y en avait 19 (11 hommes, 8 femmes) qui avaient déjà fait quelques essais infructueux.

Ce cours a été une des plus émouvantes choses que j'aie vues : lorsque après la première partie, qui consiste en une conversation dirigée pour, en quelque sorte, roder les cerveaux (le thème était « Vila » c'est-à-dire le quartier), on est arrivé à la lecture : *Pa, Pe, Pi, Po, Pu, la, le, li, Io, lu*, et que ensuite il fallait lire des mots de deux ou trois syllabes, il est difficile de décrire cette tension d'hommes rudes et costauds déchiffrant avec un effort d'athlètes les mots « marmite » ou « laver ». Tous leurs muscles étaient en jeu pour dire à la fin les précieuses syllabes d'un souffle de voix.

Puis la séance d'écriture au tableau, le mélange des lettres placées de travers, le r de marmite avant le a, et enfin l'étonnement, la stupéfaction devant le mot écrit correctement, puis relu et dont on découvrait que cela correspondait au vocable familier.

Quelle leçon à tous les sens du mot -, et quelle leçon de choses, me faisant toucher du doigt la richesse inouïe que le dernier des écoliers manipule sans y prendre garde !

Quelques-uns, sans doute, n'arriveront pas à dérouiller leur esprit mais combien de millions d'hommes attendent ce pain de l'intelligence. Le lendemain soir, à une réunion de catéchèse, deux filles de 20 ans lisaient à livre ouvert deux passages de l'Evangile sans une bavure, sans hésiter, trébucher ou se reprendre une seule fois : c'étaient les petites soeurs ou cousines des mêmes que j'avais vues la veille. Parmi elles, la chère Januaria qui, malgré son intelligence vive et ses dons réels de poète, a dû se placer comme bonne après avoir été mise en chômage dans la filature où elle travaillait et avoir renoncé à travailler dans un frigo, où elle abattait et portait les quartiers de viande. Elle voudrait être infirmière.

Le cours d'alphabétisation va durer quatre mois ; trois fois par semaine de 8 à 10 heures du soir ; or certains, comme Geruza, se sont levés à 3 h 30 du matin et tous ont une journée de neuf à dix heures de travail et deux ou trois heures de transport. Autre problème : les jeunes qui ont réussi le primaire (quatre années, entre sept et onze ans), mais qui ont treize ou quatorze ans et qui, à cause de ces deux ans de retard, ne pourront pas continuer leurs études, ou alors au prix d'efforts héroïques.

Les dimanches, très douces, affectueuses (tous les adjectifs de ce genre peuvent être dits) réunions dans les familles amies : c'est le retour du grand-père prodigue pour lequel on a

commandé le chevreau ! Il y a une gentillesse, une disponibilité extraordinaires, autant que de finesse et d'humour, et des gosses partout ! Comment leur faire découvrir le Seigneur Jésus, perdu au milieu du bric-à-brac des légendes, des dévotions secondaires, des superstitions ?

Pedro sera ordonné diacre le 13 au soir (19 heures, heure locale = 22 heures de France) par le cher Mgr Lafayette à Vila Yolanda même.

*Au Père Pierre-Henri*

OSASCO, 29-31 JANVIER 1966

... Je viens de relire ligne après ligne, mot après mot *Mysterium fidei* : voilà les textes qui nous greffent sur la Tradition et font couler dans notre vie entière la sève du Christ. Que d'heures passées, à côté de cela, en lectures plus ou moins inutiles ; que cela nous aide à comprendre le secret des saints, qui se laissaient saisir par le Christ et rien d'autre, mais un Christ dans ses grandes présences !

SÃO PAULO, 20 FÉVRIER 1966

Il était question des prêtres, du sacerdoce dans le monde d'aujourd'hui, et nous arrivions à cette pensée que dans la mesure où l'essentiel de la vocation du prêtre est véritablement entré dans son âme et dans son cœur, c'est-à-dire la vocation d'intercéder auprès de Dieu en faveur du peuple et au nom du peuple, dans la mesure donc où cette base fondamentale est entrée, mais dans la chair, la peau, les os et l'âme du prêtre, il peut y avoir ensuite une grande liberté. Cela suppose que tout le reste de la vie du prêtre est une offrande véritablement unie à sa messe et que sa messe se prolonge dans toute son existence par cette intercession et cette offrande.

Nous en sommes arrivés aussi à la conclusion qu'à l'heure actuelle tout va tellement vite, les problèmes sont souvent tellement insolubles là où nous nous trouvons, que les futurs missionnaires ne trouveront pas souvent des satisfactions et des sécurités dans leur apostolat. C'est une chose magnifique pour le prêtre, à l'heure actuelle, d'aider chaque homme à faire un pas un peu en avant, que cet homme soit un musulman, un athée ou un de ces catholiques du Brésil où le catholicisme est mêlé à beaucoup de paganisme. Mais ce pas que le prêtre peut aider à faire, c'est déjà quelque chose d'immense : c'est mettre un homme dans l'Église en l'aidant à purifier sa foi ou ce qui en tient lieu. Nous avons également abordé tous les problèmes de la promotion humaine dans ce pays.

En conclusion - et non pas du tout pour diminuer la nécessité et l'importance de cette promotion, mais pour que l'apôtre continue à pouvoir agir tout au long de son existence -, nous avons vu l'importance formidable de l'espérance pour un chrétien d'aujourd'hui. Nous en arrivons à penser que le plus beau fruit de la charité, à l'heure actuelle, c'est peut-être l'espérance : faire tout ce qui est en notre pouvoir dans des situations dont on sait qu'on ne peut sortir rapidement, mais en même temps, garder ce regard ouvert vers le ciel et cette espérance, si j'ose dire, superthéologique.

21 SEPTEMBRE 1966,  
fête de saint Matthieu, apôtre et évangéliste

Nous sentons tous que notre époque est passionnante et grandiose : jour après jour l'homme prend possession de l'infiniment grand comme de l'infiniment petit, et jamais la science n'a progressé aussi vite, plus vite que nos rêves. Mais réalisons-nous, en même temps, combien notre planète est encore dure aux hommes : guerre, faim, dix millions de lépreux dans le monde... Nous le savons et l'oublions si vite aussi ! Je voudrais vous dire combien, devant les « mocambos » de Recife - plus pauvres encore que les favelas de Rio, car deux habitants sur trois n'ont pas de travail -, la prière de Jésus, le Notre Père, se révèle brusquement dans toute sa vérité. Comme ce premier mot si simple, ce « notre », prend alors tout son sens, toute l'exigence de son sens... Comment le prononcer sans se sentir douloureusement solidaire de tant de détresse, et encore plus douloureusement solidaire de l'égoïsme des hommes... Et comment oser crier vers Dieu « donne-nous notre pain de ce jour » et « délivre-nous du Mal », devant ces milliers d'enfants qui ont faim, sans en même temps demander pardon pour notre si étonnante impuissance à leur donner même un bol de riz !

Je voudrais pouvoir aussi vous décrire un autre impressionnant souvenir de mon séjour à Osasco, où un cours d'alphabétisation fonctionne depuis janvier, grâce à des étudiants de São Paulo qui font quatre heures d'autobus, pour venir donner deux heures de cours. J'ai assisté aux premiers balbutiements de leurs élèves - hommes de vingt, trente, quarante ans, noirs ou très colorés, mamans qui ont la charge de cinq, six enfants. Comment dire le front plissé, le visage tendu, le corps entier ramassé dans l'intensité de l'effort, comme celui d'un athlète qui tente de battre son record, et devant quoi ? Un simple tableau noir où quatre lettres, deux syllabes, sont écrites : VILA (quartier). Et lorsque Sebastião a réussi à lire d'un bloc ce mot, comme dans un souffle, avec une voix de gosse, quel apaisement, quel sourire, quelle fierté sur ce visage d'homme creusé, usé, fatigué, qui a trimé dix heures comme manoeuvre, a voyagé deux heures à pied et en bus, et qui, ce soir, à trente-cinq ans, atteint pour la première fois le niveau de connaissance de l'école maternelle.

Pour nos voisins d'Osasco ce n'est pas du luxe. C'est leur vie, la vie de leurs enfants qui dépend de ces quatre lettres, car les usines les plus modernes qui s'établissent à côté, Rhodiaceta, Volkswagen, Renault, Rilsan ou Brown-Boveri n'acceptent pas, même comme manoeuvre-balai, le pauvre type qui ne peut lire : « Défense de fumer » ou « Sortie de secours ».

« N'être qu'à demi nourri, c'est n'être qu'à demi vivant », ne cesse de redire Paul VI. Mais il est une autre faim, car le sous-développement est totalitaire. Je vous cite les paroles de Pedro Wauthier, notre équipier du Brésil :

Le sous-développement est une chose totale : la faim spirituelle est aussi criante que la faim corporelle. Ce ne sont pas seulement des dollars qu'il faut investir, mais des hommes de Dieu, laïcs et prêtres. Le sous-développement évangélique existe autant que l'économique : des gens ont faim de la Parole de Dieu. Il faut le dire avec insistance : là aussi on laisse mourir de faim. L'appel profond que la Mission a ressenti à Marseille, il y a vingt ans au milieu des docks, nous l'entendons aujourd'hui dans ces pays où l'on a faim sur tous les plans. Il ne faut pas attendre, c'est urgent. L'Amérique latine est en train de basculer dans les sectes, les superstitions, les matérialismes de tous bords - car la droite a les siens autant que la gauche. Demain il sera trop tard ! Aujourd'hui ils attendent l'amitié simple, les communautés fraternelles où se vit à portée de voix l'Evangile : il faut des « ambassadeurs de Dieu », selon

l'expression de saint Paul, partageant en même temps le destin des hommes et le pain de la Parole divine.

Il faut partager. Généralement ce mot évoque le partage du pain, de la culture ou de l'argent. A vous, les amis très fidèles, tendrement aimés depuis tant d'années, aujourd'hui, notre Mission vous demande un autre partage : ouvrir votre cœur aux dimensions du monde et comprendre l'appel qui nous pousse à aller de plus en plus vers les plus besogneux, vers ceux qui ont la vie la plus dure et donc... hors de France et loin de vous.

Oh ! Je sais bien que la dureté du monde se rencontre aussi dans les pays surdéveloppés de notre Europe. Les salaires insuffisants y existent, et plus qu'on ne croit ; la solitude, l'angoisse peuvent régner dans un grand ensemble trop neuf plus que dans les favelas ; le désespoir, le suicide menacent les peuples riches autant, ou plus, que les pauvres.

Je sais également qu'en Europe l'Evangile n'est pas crié partout, ou qu'il risque de se noyer dans les flots de papiers ronéotypés, les circulaires, les slogans, et parfois au sein même des techniques apostoliques avec leurs sessions, carrefours, dialogues, rencontres... Oui, c'est vrai, et il est urgent qu'en Europe se lèvent, de plus en plus nombreux, des hommes immergés parmi leurs frères, vivant leur vie, partageant leur travail, mais n'ayant pas d'autre hantise que de redire la tendresse et la générosité de Dieu, et d'en vivre, sans mépris de quoi que ce soit, et dans le respect des autres vocations.

Car le grand oublié d'Europe, c'est Dieu :

Dans ce monde qu'il a fait, Dieu n'a plus sa place. Il est devenu l'Absent. Comment rester insensible et muet devant ce fait et ce scandale ?

... Dieu est absent, banni, expulsé du cœur même de la vie. La société s'est refermée sur cette exclusion et c'est un vide dont elle meurt : un désert de Dieu...

... Il s'agit moins de dénombrer les aspects de cette Absence que de chercher à vous en faire prendre une conscience aiguë, jusqu'à en souffrir dans notre chair. Car il faut de toute urgence, par un sursaut d'indignation, échapper à cette lente asphyxie.

... Cet athéisme universel déteint sur les chrétiens eux-mêmes... A force de respirer cette atmosphère, ils finissent par en être imprégnés.

(Cardinal Suhard : *Le sens de Dieu*, 1948.)

Ne nous y trompons pas : en 1966, on peut multiplier en Eurovision les cérémonies catholiques, voir dans les journaux les plus neutres des photos de Paul VI, parler de la pensée de l'Eglise sur le contrôle des naissances, et ne pas entamer pour autant l'absence de Dieu, du Dieu vrai, celui de la Bible, celui des saints.

Qui n'est tenté d'abandonner la source d'eau vive pour aller abreuver son cœur et son âme aux citernes lézardées de certaines émissions de T.V., de tant de magazines, ou de chansons qui ne durent que le temps de lancer le disque ?

La dernière nouvelle, qui est la première de toutes et sera pour chacun de nous la dernière, celle qui nous jugera, c'est l'amour, infiniment fort et proche, de Dieu pour nous. Qui donc reedit, rabâche jusqu'à ce qu'on le flanque dehors, les paroles bondissantes de vie du vieux prophète Osée ouvrant la bouche au nom de cet amour si proche et tellement méconnu :

Quand Israël (*c'est-à-dire vous, moi, nous tous*) était enfant, je l'aimai,  
et de l'Égypte (*ce sont nos servitudes et nos esclavages*) j'appelai mon fils.

Mais plus je les appelais, plus ils s'écartaient de moi, ... Ils ont fait fumer des offrandes devant les idoles. Moi, pourtant, je (leur) apprenais à marcher, je les prenais dans mes bras ; et ils n'ont pas compris que je prenais soin d'eux je les menais avec de douces

attaches, avec des liens d'amour ; j'étais pour eux comme celui qui élève un nourrisson tout contre sa joue,  
je me penchais sur lui et lui donnais à manger (Osée 11, 1-5).

Oui, il est urgent que notre Europe entende ce message de l'amour de Dieu clamé par le prophète. Mais les hommes qui peuvent le faire ne manquent pas : il y a des évêques, des prêtres, il y a des militants, des mouvements, des secrétariats, il suffit simplement, peut-être, de mettre un peu plus l'accent sur Dieu, et un peu moins sur l'homme, et que « nous ne disions plus "notre Dieu" à l'œuvre de nos mains » (Osée 14, 4).

Après vous avoir dit tout cela parce que mon cœur me presse de vous le dire, je sens bien, mes chers amis, que je vais vous annoncer une nouvelle concrète, ridiculement insignifiante face aux immenses besoins soulevés ! Mais qu'y faire ? C'est la veuve indigente de l'Évangile mettant sa piécette dans l'offrande du trésor ! Nous pensons donc, sans abandonner la France, donner à notre effort brésilien plus de consistance. Mais nous sommes peu nombreux et n'avons pas encore assez de cadres formés. Alors, ne pouvant envoyer, pour le moment, d'autres équipiers en Amérique latine, le conseil de la Mission a décidé que j'irai vivre au Brésil neuf mois par an. Ce n'est qu'un symbole, mais nous espérons dans la foi (et la joie de Dieu) que ce signe de bonne volonté portera ses fruits. Deux équipiers me rejoindront, dès que cela sera possible.

Que tenter là-bas ? Trois choses

- d'abord continuer ce que l'équipe a commencé ; l'amitié de plain-pied avec tous ; elle a grandi de jour en jour et s'est concrétisée dans la création par les habitants du quartier, de services fraternels gérés par eux, tels l'école d'alphabétisation, l'aide pour apprendre un vrai métier ;

- chercher les moyens de soutenir les vocations missionnaires et sacerdotales, qui existent mais qui, dans les conditions de vie actuelle, ne peuvent aboutir. Sans les mettre pour cela en serre chaude !

- travailler à la formation d'un laïcat authentique. São Paulo, avec sa banlieue, compte plus de six millions d'habitants, et en aura dix millions en 1980. S'il n'y a pas de laïcs mariés exerçant leur métier - chauffeur d'autobus, maçon ou autre - et, en même temps, chefs naturels de petites communautés de quartier, rassemblant leurs voisins, enseignant Dieu, donnant le goût de la foi et de la vie animée par elle, il est mathématiquement impossible que le christianisme subsiste. Or, parmi les laïcs, il y a au Brésil des possibilités humaines et spirituelles immenses et en friche.

Voilà pourquoi je vous écris cette année une lettre plus personnelle : je ne pourrai plus guère entretenir de correspondance aussi directe qu'autrefois avec chacun de vous. Mais, à la fidélité de votre amitié, je propose non seulement le don de quelques-uns de vos prêtres, mais le partage de ce qu'est la Mission elle-même : l'annonce de l'Évangile aux plus pauvres, « faisant toujours mémoire d'eux dans vos prières », la recherche incessante du visage de Dieu et l'écoute attentive de sa Parole, illuminant le grand commandement de l'amour du prochain par celui de l'amour primordial de Dieu.

*Aux équipiers*

EN AVION, À 12 000 m,  
LUNDI 9 JANVIER 1967 AU MATIN

... Je ne pourrais jamais assez dire (sauf dans l'éternité où nous chanterons émerveillés les miséricordes de Dieu) les merveilles, dès maintenant, du Seigneur pour moi : ce don de la foi qui surpasse toute connaissance, l'appel à la mission et - pour le cœur - cette amitié si extraordinaire entre nous, à la MOP, et autour de nous ; je suis parti comblé de tant d'amitié, de cette « tendresse dans le Seigneur » qui est la fleur la plus délicate et la plus humaine de la charité.

Même s'il n'y avait que cela (mais il y a incroyablement plus !), je ne puis dire combien Dieu a fait de moi un homme heureux...

Merci à vous tous. Voulez-vous relire le discours de saint Paul faisant ses adieux aux amis d'Ephèse (Actes, chap. 20). Je ne suis évidemment pas saint Paul ! et j'espère bien « revoir vos visages », mais ce que dit saint Paul au verset 32, je vous le dis avec toute la force de mon cœur et de mon âme.

Et maintenant, je vous quitte et vous embrasse. Encore merci à tous et pour tout. Courage ! la destinée de l'humanité est - de par Dieu - infiniment plus belle, plus haute que ce que les optimistes peuvent imaginer ou rêver. Un jour tout sera lumineux et l'explication infiniment belle et simple.

... Je vous ai dit ce mot de travail intellectuel. Le point le plus difficile de notre existence, c'est peut-être de nous maintenir dans un travail d'étude véritable et profond. Cela je le sens particulièrement ici et si nous avons un effort à faire ce sera certainement sur ce point. La vie de prière, l'adoration, la messe, le bréviaire sont fidèlement maintenus par chacun des équipiers et sur ce point il n'y a, non seulement aucune sous-alimentation, si l'on peut dire, mais une véritable marche en avant, compte tenu des circonstances qui peuvent toujours être variables. Mais il y a ce plan de la réflexion, de l'étude, de la pensée apostolique, du « devoir de s'asseoir » et là, il faut le redire sans cesse à chacun d'entre nous, c'est un des facteurs essentiels de la MOP : il y a le travail en usine, il y a la prière, et il y a la réflexion et l'étude apostolique.

... Pierre a pu trouver une place, à mon avis providentielle, dans un hôpital de São Paulo et son rôle est celui « d'attente », ce qui est un très beau nom qui veut dire : « Celui qui répond. » Dans les hôpitaux brésiliens, en effet, il y a en général, dans un service, une infirmière-chef, unique infirmière diplômée, et des aides infirmières, non diplômées, mais sachant donner les traitements aux malades, au besoin faire une piqûre, et il y a « l'attente », qui a la charge de nourrir, laver, répondre vraiment à tous les besoins du malade, donc qui doit posséder quelques connaissances. Cela correspond extrêmement bien au tempérament de Pierre, il y met une extrême charité et il rencontre vraiment le Seigneur dans ses malades. Il y a malheureusement un seul, mais bien grave, inconvénient : cet hôpital se trouve à l'autre bout de la ville de São Paulo. Cela oblige donc Pierre à se lever vers 3 h 30 du matin, à prendre le premier autobus à 4 h 30, à faire une heure et demie d'autobus, en changeant deux fois et en faisant encore un petit bout à pied. Il prend son service à 6 heures jusqu'à 2 heures et, au plus tôt, arrive dans le quartier vers 5 heures. On comprend aussi qu'après une telle journée, la messe, et un peu de prière, Pierre ne puisse guère avoir une vie d'équipe. Aussi espérons-nous que Pierre trouvera bientôt du travail à Osasco même où il y a un hôpital. Evidemment l'hôpital d'Osasco est beaucoup plus petit, moins bien organisé - soit au plan des soins, soit au plan apostolique aussi, ce qui est important -, que ce grand hôpital de São Paulo tenu par des sœurs. Mais il y aura l'avantage d'être tout près de l'équipe d'une part, d'avoir une vie moins fatigante et possible - car pour le moment c'est une vie quasi impossible -, et de plus il aura davantage l'occasion d'être en contact avec des gens du quartier.

Pour ce qui est de nos voisins, certainement l'équipe est connue davantage et fait un peu comme une tache d'huile, de cette huile dont parle le psaume, « sur la barbe d'Aaron », et qui parfume toutes les parures, une huile d'amitié, de douceur, de joie, de paix. J'ai retrouvé tous ces hommes avec leur travail et des déplacements si rudes, et toutes ces jeunes femmes, ou moins jeunes, si courageuses. Le courage de telle ou telle comme Géruza - qui travaille avec le même horaire que Pierre dans un restaurant de São Paulo -, est quelque chose d'admirable et chaque fois que je rencontre ce petit bout de femme, je me sens le cœur plein de tendresse d'un père, d'un grand-père si vous voulez, et aussi plein d'admiration profonde comme devant une sorte de sainte de Dieu. Des êtres qui, sans s'en rendre compte, nous dépasseront dans le Ciel infiniment, car s'il est vrai que les prostituées arriveront avant nous auprès du Seigneur, c'est l'Evangile qui le dit, combien plus ces femmes à la vie dure, si droites, si saintes et si abandonnées à la volonté de Dieu !

... Mon départ pour Petrópolis a été bien brésilien. Maria de Jésus, une des plus anciennes amies du Brésil, devait venir me chercher en voiture avec Lucia et le Père Barruel, de passage à São Paulo - car il est à Recife en ce moment, et il désirait me rencontrer. Nous attendions la voiture pour 7 h 30; à 8 h moins 10 on voit arriver Lucia (assez corpulente tout en étant encore jeune) avec de la boue à peu près jusqu'aux genoux. La Volkswagen de Maria de Jésus s'était

embourbée à quelque deux cents mètres de chez nous, et aucun espoir de la sortir. Alors voilà toute l'équipe qui s'en va, chacun enlève ses souliers, sauf moi qui avais un beau costume de ville puisque j'allais à Rio, et finalement on a pu désembourber la voiture, mais j'ai raté l'avion ! J'ai pu ainsi, avant de prendre l'avion suivant, passer un bon moment avec le Père Barruel qui a été l'un des premiers à Marseille à travailler en usine au moment où je travaillais moi-même. C'était alors un jeune dominicain non encore prêtre : c'est donc une très vieille connaissance.

Bref, je suis arrivé ici le dimanche 22 pour le stage de Petropolis. Ce stage est pensé et organisé par Mgr Cambron, un Canadien, venu à la Cabucelle autrefois. La manière d'apprendre la langue parlée, la manière d'entrer dans toute cette affectivité du Brésil, tout cela me paraît de premier ordre. Demain commencent les cours à proprement parler et là, alors, nous devons nous attendre pendant plusieurs semaines à redire cinquante, cent fois les mêmes mots, à surmémoriser les choses, afin de prendre les réflexes, les accents, les vitesses et les cadences mêmes de la langue du pays.

PETROPOLIS, 28 JANVIER 1967

Je crois que les jours à venir vont être durs pour ce qui est de la mémorisation et des réflexes à créer : le cours intensif a commencé avant-hier. Cela me paraît excellent comme méthode, mais c'est du super-bourré - je ne m'en plains pas, au contraire, tellement je sens la nécessité de bien parler. Six heures par jour au moins de sons, de mots, de phrases, d'intonations à répéter. Nos jeunes professeurs (garçons et filles de vingt ans) ont une vivacité très grande et je me demande comment ils résistent. Et c'est sûrement un bienfait pour nous que d'essayer d'imiter ces gentilles et charmantes jeunes filles plutôt que d'écouter un magnétophone. C'est vraiment comme dans le psaume : « Comme les yeux des étudiants sur les visages de leurs maîtres. » je m'aperçois de plus en plus qu'il faut donner à sa mâchoire, à ses muscles une tout autre configuration. Notre groupe de cinq - je crois que c'est celui des plus avancés - avait hier un petit modèle réduit de professeur qui semblait avoir quatorze ans (pas tout à fait : elle en a dix-huit, du charme et de l'autorité !) et devant qui je me sentais une âme de grand-père essayant de suivre sa petite-fille qui gambade...

J'éprouve - et je ne m'y attendais pas en venant à Petrópolis ! - l'incroyable bienfait de vivre avec des gens de nationalités diverses. Les défauts *connus* apparaissent, évidemment, mais au milieu de qualités que l'on ne *connaissait pas*. C'est un, bienfait inestimable.

Nous retarderions d'un demi-siècle - et du même coup de cent mille ans - si nous ne nous formions pas dans cette nouvelle unité qu'est maintenant la terre entière. Les humanités, l'humanisme intégraient une conception pour ainsi dire verticale de l'homme éternel ; et c'est la base de toute culture. Mais aujourd'hui cet homme éternel doit être étudié et vécu dans sa dimension horizontale et en quelque sorte simultanée dans le monde entier. Pour redire cela plus clairement, je pense qu'à partir de quelques types d'hommes, peu nombreux : quelques pauvres, quelques riches, quelques salauds et quelques saints, les grands classiques grecs ou chrétiens ont su faire comprendre *l'homme*, et que, à tout prendre, Lin seul homme vu en profondeur aurait suffi à cela ; mais aujourd'hui, sans nier la valeur de ce regard, nous pouvons et devons y ajouter cette vision simultanée de *tous les hommes* vivant en même temps. C'est du coup comme une vision du Corps mystique dans sa diversité de fonctions, ses âges différents et son unité fondamentale, vision infiniment plus riche que celle que l'on avait autrefois. Sans cela nous n'aurions pas de culture du tout, ni celle du paysan et du berger d'autrefois, ni celle d'Homère ou de Sophocle, et nous ne serions que des provinciaux enfermés dans leur petite ville, ses cancons et ses coutumes désuètes. Cela n'est évidemment pas affaire d'intellectuel, mais *d'homme*.

Je pensais vous parler du Carnaval de Rio auquel j'ai commencé à aller hier soir, et c'est, sans doute d'avoir communiqué à ce peuple auquel je me trouvais mêlé qui m'a amené à vous écrire tout cela. Ce pays où trois sangs sont mêlés : Europe, Afrique et Indiens d'Amérique, avec en plus maintenant les japonais, est quelque chose d'extraordinaire et, comme pour la forêt tropicale, il faut sans doute ce climat, cette chaleur pour que la fusion s'opère dans la paix - ce qui ne va pas sans quelques défauts et inconvénients en contrepartie.

## 6 FÉVRIER AU SOIR

J'achève cette lettre et renonce à parler du défilé ou plutôt des sept défilés auxquels j'ai assisté de 11 heures du soir à 6 heures du matin. C'est vraiment assez extraordinaire : des groupes de quinze cents à trois mille personnes, habillées de costumes aux couleurs vives - de soie en deux tons, rouge et blanc pour un groupe, vert et blanc, bleu et blanc, etc., - allant d'immenses robes à crinoline pailletées d'or et d'argent à des costumes assez réduits quant au tissu, mais pleins de goût et de fantaisie. Des groupes de cent à cinq cents musiciens de samba dans chaque défilé, une sorte de liturgie de l'histoire du Brésil (la découverte, les rois, les esclaves, l'or, le café, les richesses de ses fruits, l'indépendance, l'avenir), liturgie à laquelle tout un peuple participe : c'est une leçon qui fait pénétrer en profondeur dans la vie et l'âme de ce peuple. J'ai oublié de dire que tous les membres du défilé chantent et dansent sans arrêt, chacun selon son costume, au rythme de la samba, et c'est ce qui donne une vision de vie extraordinaire. Cela tient du Châtelet, mais d'un Châtelet où tous les acteurs seraient engagés à leurs frais pour devenir, une nuit durant, marquise ou général - une marquise dansant la samba, ce qui donne à la crinoline un drôle de mouvement ! Mais il est sûr qu'à trente ou trente-cinq ans, quand on s'est livré à ce rythme, on est mort ou presque et, hier même, je voyais quelques-uns de ceux qui attendaient leur tour de défiler en bien triste santé. Cependant on ne peut pas ne pas s'émerveiller de la beauté de la race noire.

PETROPOLIS, 5 MARS 1967

Dans l'après-midi, visite à la famille d'une des petites servantes du Cenfi. Un cabanon de planches, de briques, dans la colline ; la soeur de la petite servante a quatre enfants (avec ces jolis noms brésiliens : Lilia, Rosangela, Jorge, Elisete - prononcer Elisetti la pauvreté et la maladie (la maman, quarante et un ans, a un fibrome) engendrent ici incroyablement la santé et une force de jeunesse et de vie : Lilia est en avant-dernière année de lycée, une belle jeune fille noire de seize-dix-sept ans. Il s'est mis à pleuvoir dehors, puis à l'intérieur de la maison et l'armoire, entourée de gouttes serrées tombant du plafond, semblait l'arche de Noé, intacte au milieu des eaux. La famille a été victime des désastres de 1966, mais avait pu sauver son pauvre mobilier. Ils espèrent se rebâtir une maison d'ici un an. Le papa, *motorista* (chauffeur) à Rio, ne peut venir que tous les quinze jours. Et de tout cela émane une grande douceur nous ne pouvons qu'admirer profondément.

PETROPOLIS, JEUDI SAINT, 25 MARS 1967

Aujourd'hui le temps est beau, après des pluies qui ont produit des fleuves de boue noyant des centaines de personnes et mettant des milliers d'autres dans un état proche de la mort. Je prie devant le Seigneur Jésus dans son Eucharistie.

De plus et, plus, il me semble qu'un travail missionnaire comme celui que nous avons choisi et que l'Eglise nous confie est un travail qui exige la conjonction dans une même existence d'homme, et d'équipe, de deux réalités : une vie aussi proche des hommes que possible (hormis le péché et ses harmoniques) et, en ce sens, nous avons à être aussi modernes que quiconque, sans crainte de rien ; deuxièmement, une pensée, une doctrine aussi forte et brève que le Credo, d'autant plus stable que notre fonction propre dans l'Eglise est de donner aux hommes les quelques bases impérissables de leur existence terrestre et éternelle. Paul VI, comparant l'Eglise à la fois à la pierre stable et au corps souple, nous éclaire sur notre propre vie. Et, bien sûr, ces deux réalités doivent se fondre en nous en une vie une et indissoluble.

## PETRÔPOLIS, LUNDI DE PAQUES 1967

Que c'est beau, ces textes de la liturgie pascale, même quand on n'a pour ainsi dire rien d'autre qu'eux, avec l'Eucharistie du Seigneur ! On est relié au monde entier par eux. Cette liturgie a amené de vrais liens avec les employées du Cenfi, où il y a malheureusement, en fait, deux étages bien distincts : les professeurs et stagiaires, et les bonnes (car l'expression « employées de maison » est un euphémisme qui donne illusion et paix à la conscience sans changer la réalité). Hier j'ai célébré la messe de Pâques avec elles. Quelques confessions...

... je sens mieux l'immense besoin de ce pays et l'appel de Dieu à des hommes et à des femmes qui ne seraient que (!) les transmetteurs vivants de l'Evangile et de la Parole de Dieu prolongée dans la présence du Christ sacramentel. Les évêques, le clergé, les missionnaires se noient dans les mises en place de grands trucs, au nom du Concile, qui ne sont sûrement pas inutiles, mais risquent la stérilité faute de cette évangélisation de base, d'homme à homme. L'évangile « tout cru » de Paul Xardel est une intuition qui doit être notre seule règle d'apostolat, mais qui doit se multiplier comme se propage un virus.

Voici ma dernière lettre de Petrôpolis puisque je partirai d'ici mercredi et arriverai jeudi à São Paulo. Ces dernières semaines ont été illuminées par la joie de Pâques et par tous ces textes si limpides de la Résurrection : il semble que la clarté du Christ ressuscité se soit comme accrochée aux paroles des récits évangéliques, de Madeleine au petit jour près du tombeau jusqu'aux apôtres revenus au bord du lac. Je suis frappé en même temps de la convergence de tout ce que nous avons lu dans ces deux dernières semaines vers ce seul point : Jésus, le Fils de Dieu :

- La Passion : « Tu es donc le Fils de Dieu ? - Vous dites bien, je le suis. - Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Il mérite la mort. »

- La mort de Jésus et le mot du centurion : « Vraiment cet homme était fils de Dieu. »

- Le texte des Actes que nous avons lu aussi, avec la « glose » (dit la Bible de Jérusalem) du verset 37 : « je crois que Jésus est le Fils de Dieu. »

- Et en finale, aujourd'hui, les deux textes de saint Jean, celui de l'épître : « Le vainqueur du monde ? Celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu » (5, 5 ; cf. versets 9 à 13), et, dans l'évangile, après le cri de saint Thomas, la conclusion de saint Jean : « Afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. »

Tout est ensuite comme suspendu à cette unique vérité et c'est par sa force que tout le reste de notre foi sera fort. Une note de la Bible de Jérusalem (sur Marc 15, 39) dit bien, à propos de l'aveu du centurion, qu'il n'avait sûrement pas pu mettre dans ce mot de Fils de Dieu « tout le sens que nous lui donnons » ; mais nous aussi sommes-nous capables de donner à ce mot tout son sens ? En tout cas, nous savons, nous pressentons que c'est là le diamant central, la vérité à cultiver sans cesse et à donner, et c'est notre vocation propre.

Je me suis perdu dans une longue digression, car je voulais vous dire que ces jours ont été à la fois illuminés par la joie de Pâques et alourdis par les inconséquences de ce pays si attachant : la corruption s'étale au grand jour ou plus exactement à chaque page du journal, et chacun dénonce la corruption de celui qu'il remplace, avec une liberté de parole extraordinaire...

Au milieu de tout cela un peuple si profondément bon, patient, « doux et humble de cœur » ; des vertus d'oubli de soi pour se tourner vers le plus besogneux, et cela à tout âge : il y a toujours un gosse un peu plus grand pour prendre soin des plus petits, même dans les jeux et les promenades. Mes contacts avec les employées du Cenfi m'ont confirmé dans cette admiration - mais quelle misère ! et elles ont le sourire dans leur visage fatigué.

Peut-être mes réactions sont-elles renforcées devant l'immensité du travail qui nous attend, où tout est à faire... je ne sais, mais je me sens vraiment plus que petit, mais confiant en Dieu aimant.

Deux semaines déjà à Vila Yolanda : le rythme de vie est revenu à sa vitesse de croisière et c'est une vie laborieuse pour tous. Pedro passe un mois de jour, puis un mois de nuit, Carlos termine son travail pendant une semaine à 16 h 30 mais alors il travaille le samedi matin, et la semaine suivante il est libre le samedi mais termine à 18 heures. Pierre donne la communion aux malades de son hôpital à 6 h 15 du matin et termine (en principe) à 19 heures. Nous avons un jeune stagiaire carme très sympathique, vingt-trois ans, brésilien et qui cherche en vain une place en usine. Le chômage permanent est si fort que le mot chômage ne convient pas. Par lui nous communiions à une situation tragique, comme aussi à travers nos petits voisins et voisines de quartier, de quatorze ans, qui vont chercher une place, trouvent un travail très dur et sont mis dehors au bout de deux jours : après la joie de l'embauche la déception est plus douloureuse encore. Et ils repartent à la recherche, sérieux comme de vrais petits hommes et petites femmes qu'ils sont déjà, mais avec la légèreté et la grâce d'enfants qu'ils sont encore : des milliers de « Mozart enfant ».

Ces rythmes de travail de l'équipe ne sont pas sans poser des problèmes : se réunir, vivre ensemble, échanger n'est pas facile et pourtant il faut y arriver, je pense que c'est la difficulté de bien des ménages aussi ! Et la tentation est de faire chacun - même très bien -, son travail propre. Nous en parlions aujourd'hui avec Francisco, le Petit frère de Jésus, qui est vraiment un frère pour nous aussi et qui nous a fait la joie de sa visite...

Voici quelques détails en vrac : nous avons dégagé une minuscule pièce de notre maison pour y faire une petite chapelle intérieure où nous pourrions célébrer la messe et vivre en présence du Seigneur, et je suis à la recherche d'une table rustique ancienne et d'un petit tabernacle des « fazenda » d'autrefois. Je pense à cette incroyable merveille qui nous est offerte : pouvoir unir une équipe autour du Seigneur même. Nous avions autrefois, à la Cabucelle - mais je l'ai un peu oubliée -, la comparaison de la roue qui comprend un axe central et une jante : si nous sommes les rayons, le moyeu est le Christ-Seigneur et la jante est l'équipe et son action commune. Et nous devons encastrier solidement dans ces deux pôles chacune de nos vies.

Manu prêche une retraite durant trois jours aux tertiaires dominicaines : c'est un geste de reconnaissance vis-à-vis du couvent et de ces personnes qui ont toujours aidé notre effort. La semaine prochaine il accompagnera sa maman à Recife (quatre jours et quatre nuits d'autobus !). L'opération de ses yeux a réussi et elle connaît le bonheur de voir après sept ans de cécité : les fleurs, les paysages, tout lui est merveilleux. On comprend la valeur du regard neuf sur les choses les plus habituelles : « Faites que je ne m'habitue jamais à la messe », demandait à Dieu le jeune moine dom Marmion le jour de son ordination.

Mes nouvelles ? je continue à étudier le portugais : c'est plutôt des exercices pour m'entraîner à tomber rapidement sur le temps du verbe qui convient - les fameux imparfaits et futurs du subjonctif que tout enfant sait manier dès le berceau, mais qui pour les étrangers sont une navigation périlleuse. Et je parle, je parle ! ...

Il va falloir réfléchir pour trouver les points d'explosion de notre foi au milieu de l'incroyable prolifération de toutes les sectes, groupes, etc., chacune avec ses haut-parleurs, et certaines leur fanfare, et les macumbeiros (les sectes africaines) avec leurs tambours.

Nous avons besoin d'aide : des hommes, et des hommes qui unissent la présence la plus simple et la plus directe en pleine pâte à une réflexion qui, elle, exige l'enracinement dans l'Écriture, la théologie, la pensée de l'Église.

Et il faut bien le dire, le Brésil catholique est écartelé entre deux courants : celui dont parlait le Père Lebreton lors de son premier voyage ici : « Les classes possédantes sont sans clairvoyance, les masses sans culture... Le clergé n'est absolument pas préparé à sa tâche ; les vraies élites chrétiennes sont désavouées sinon persécutées. L'Église se sent mal à l'aise si elle ne s'appuie pas sur deux béquilles : le pouvoir politique, les riches. » Et en face de cette

immense stagnation - les ruminants de la Sainte-Alliance -, un courant qui ne sait où il va, qui ne le cherche même pas et qui, du moment qu'il court, pense faire le vrai travail. On pourrait raconter des histoires à n'en plus finir, qui ne sont pas à prendre au tragique, mais qui n'avancent pas les choses. Ainsi ces deux religieuses décidant de faire signer par toutes leurs consœurs une pétition où les religieuses demanderaient le mariage des prêtres pour éviter des complexes (aux prêtres). « Mais Jésus-Christ n'était pas marié, dit une religieuse invitée à signer, et il n'avait pas de complexes ! - Bien sûr, ma soeur, et un théologien nous a expliqué cela : c'est que Jésus-Christ est mort trop jeune ! Il n'a pas eu le temps... » Etait-ce le temps d'avoir des complexes ou celui -de se marier... je ne sais.

Encore une fois, il faut prendre ces choses avec le sourire, mais cela montre l'urgence d'une vie par elle-même engagée au beau milieu de tous et « gardant le dépôt de la foi »... Et sans complexes.

Il reste qu'ici le terrain est admirable pour des semis qui pourront être plus tard transplantés dans la vieille Europe. En attendant, envoyez quelques jardiniers européens.

Nous ne passerons jamais trop de temps à flous mettre en face du « trop grand amour » de Dieu et de son Christ, en face du mystère « caché durant les siècles » et caché encore à tant d'hommes aujourd'hui mais à nous révélé, de cet amour se concrétisant dans le don de la Bible, parole de Dieu, de l'Eucharistie, présence continuée du Christ, de la Mère de Jésus comme notre « supplément universel », de l'Eglise comme la réalité qui nous englobe, nous transforme en Peuple de Dieu et nous guide.

Ce qui est le plus nécessaire pour affronter, non en paroles, mais en actes, les problèmes illimités et démesurés d'aujourd'hui, ce sont les convictions, l'intensité des certitudes de ces mystères, et ces convictions et cette intensité ne peuvent naître qu'en s'approchant en silence du feu brûlant et jamais consumé du Buisson ardent. La rencontre que fit Moïse dans le désert, la marche pieds nus vers cette flamme, le dialogue avec Celui qui Est, sont la démarche essentielle de l'apôtre d'aujourd'hui, laïc ou prêtre, marié ou consacré, en face des servitudes du monde d'aujourd'hui. Si nos découvertes laissent l'Egypte des pharaons bien en arrière, nos servitudes aussi dépassent celles des Hébreux quand ils fabriquaient les briques aux bords du Nil.

Je comprendrais volontiers que vous disiez en lisant cela « Jacques dit toujours la même chose », mais je ne serais plus d'accord si vous pensiez : « Il sous-estime l'action... » Non, car c'est justement pour porter notre action au niveau, à la mesure, à la hauteur qu'elle doit affronter, qu'il nous faut puiser dans la contemplation réelle du Buisson ardent la force, l'énergie, la vitalité requises. Il n'y a qu'une manière d'échapper à cette loi : c'est de réduire les réalités affrontées, de les rapetisser au niveau de nos moyens propres, de nos techniques à court terme ou de nos facilités, et de se réfugier dans la critique, pour le surplus. Mais cela ne résout rien. C'est bien d'ailleurs ce que Moïse tente de faire dans son dialogue avec Dieu, mais Dieu lui ferme toutes les possibilités d'évasion !

Pour Pierre Eyroi dont le travail d' « attendant » (aide-soignant, mais, en fait, infirmier) et de « vigario » (curé) à l'hôpital d'Osasco est une combinaison excellente, mais jusqu'ici non expérimentée et difficile, nous essayons d'améliorer ses horaires et d'introduire l'élément repos, jours fériés, etc., qui lui permettront de tenir le coup autrement que par un effort démesuré. Il ouvre en tout cas un chemin dans des circonstances difficiles, car cet hôpital est une entreprise privée qui vit sans doute difficilement et non sans exploiter le personnel, dont huit religieuses. Et à l'hôpital Pierre ne se contentant pas de son travail, fait des mariages d'anciens malades. -Avec une vraie catéchèse adaptée, nous espérons faire un jour un travail en commun, avec lui à l'hôpital, les autres dans le quartier et l'usine.

Carlos me disait hier que pour la première fois et après quatorze mois de présence dans son atelier, un jeune avait osé lui dire qu'il était athée, sans d'ailleurs s'en glorifier, un peu comme on avouerait une maladie.

Pour moi dans une demi-heure, je vais prêcher pour la première fois en portugais, à l'église des dominicains immense et bourrée de gens, à l'occasion de la fête du travail de demain, 1<sup>er</sup> mai. Je ne puis pas dire que je suis très fier! Mais il faut bien commencer un jour et, comme le disait la chère Mme Anaïs, à la Cabucelle, « un moment de honte est vite passé » ! C'est une vraie pauvreté, et rude, à laquelle nous n'échapperons pas, en venant ici, que la langue. Pauvreté, puisqu'on ne peut exprimer que quelques sentiments et pensées rudimentaires, sans les nuances voulues, et que même, parfois, devant une demande banale, on ne trouve pas le mot voulu ! C'est une diminution énorme, dont je fais l'expérience. Ce n'est pas drôle, mais c'est sûrement très bon.

... Je reprends ma lettre après la prédication. Tout le monde écoutait avec attention et concentration !

Le courrier m'a apporté un flot de lettres ; merci à chacun. Toutes ces lettres nous maintiennent très proches et je comprends ce que j'avais constaté à la Trappe où les moines ne se parlent pas : l'amitié a plus d'un tour dans son sac et, si elle peut se forger et grandir dans le silence, l'éloignement est aussi un moyen pour elle de s'intérioriser.

A Vila Yolanda, Januaria a réussi son examen à l'école d'aide-infirmière ; Geruza, vingt-quatre ans, est toujours souriante et héroïque, debout avant 4 heures du matin pour aller faire la vaisselle d'un restaurant à São Paulo, et de retour à 5 heures du soir ; elle doit se faire opérer de varices. Je donne des leçons de lecture à Maria et c'est sûrement plus instructif pour moi que pour elle. Les garçons cherchent en vain du travail; il semble qu'il n'y ait pas de moyen terme : ou l'inflation galopante ou le chômage... Et pour le moment le gouvernement essaie de juguler l'inflation.

Il y aurait encore tant à vous dire : des joies et des peines qui vont au fond du cœur et vous mettent, les unes comme les autres, au bord des larmes, des sourires d'enfants, des tendresses qui voudraient s'exprimer, des patiences vastes comme un océan, des autobus de gens exténués, « a vida dura », et aussi des amoureux heureux de vivre !

OSASCO, 17 JUIN 1967

... Que Dieu garde nos amis d'Europe de la « superbe » comme disent les Psaumes. Et ne jugeons pas trop vite des situations que nous ne pourrions vivre huit jours. Paul Xardel qui, avec Pedro, avait visité le Nord-Est m'a raconté le récit de la sécheresse que leur avait fait un paysan : l'espoir de la saison pluvieuse, l'attente, la sécheresse s'installant, et tour à tour l'herbe qui sèche, le bétail qui périt, les hommes qui s'enfuient... Et, à la fin du récit dramatique, l'homme disant : « Mais Dieu prit en pitié son peuple et la pluie arriva. » Paul me disait avec une admiration profonde et communicative : « je croyais entendre un récit de la Bible. » Moins que tout autre, Paul, qui avait recopié un texte du Père Voillaume sur « les silences de Dieu » devant les tragédies humaines, ne diminuait cette écharde du mal dans la chair de l'humanité, mais ce paysan du Nord-Est n'en avait pas moins, à ses yeux, retrouvé une des plus éternelles vérités, celle qui nous permet d'appeler Dieu notre Père quelles que soient les obscurités du mal.

... Nos réunions de catéchèse ont été une expérience merveilleuse pour chacun d'entre nous : se retremper dans les réalités les plus essentielles de notre foi, dégager en quelque sorte les grandes bases de notre vie avec Dieu est un bienfait plus grand encore pour celui qui cherche à transmettre la Parole que pour celui qui la reçoit. Mais, en même temps, quelle joie de voir ces hommes et femmes avides en quelque sorte de connaître le Christ. Hier, dans une des réunions à jardim Roberto, dans cette cuisine où nous étions une bonne quinzaine dans un espace minuscule, écoutant les textes de l'Evangile (et aussi la musique, car nous avions préparé sur magnétophone toute une partie de la réunion), et regardant les projections, on sentait cette présence de Dieu. Manu réussit fort bien dans ces catéchèses populaires : il avait terminé la réunion, sur l'appel des apôtres, par une prière pendant laquelle on regardait la cathédrale de Brasilia avec ses douze piliers se rejoignant, se soutenant mutuellement et s'élevant vers le ciel. A la fin de celle d'hier, sur la personne de Jésus-Christ, un portrait du Christ retenait, en quelque sorte, et polarisait l'attention, afin que le Seigneur se révèle à nous dans son absolu de Fils de Dieu.

Un autre effort est celui de la liturgie. A partir du 29 juin, fête des saints Pierre et Paul, nous allons pouvoir célébrer la messe dans la langue même de chaque peuple, et il nous a donc semblé que nous ne devons pas nous contenter d'une traduction, mais chercher comment faire participer plus profondément les chrétiens de Vila Yolanda au mystère de la messe. Il est bien clair que c'est par le dedans et par le cœur que l'homme participe à ce mystère, que là, plus qu'ailleurs « la chair ne sert de rien » et « c'est l'esprit qui vivifie ». Mais cependant l'esprit passe à travers la chair. Pedro est en train d'animer un petit groupe - hommes, femmes et jeunes filles - pour cette transformation de la messe. Dimanche prochain, après la consécration, l'assemblée entière manifesterà son offrande à Dieu du Corps et du Sang de Jésus par un geste, de même pour la récitation du Notre Père. Nous avons bien pensé à un baiser de paix qui pourrait s'échanger dans l'église, mais il vaut mieux sans doute attendre un peu plus tard, car nous craignons de voir un nombre bien considérable de jeunes garçons se mettre à fréquenter l'église pour cet acte liturgique

... Nos amis restent extraordinairement proches... Januaria est ma joie : la voir se développer à travers ses études d'aide-infirmière est plus beau que la plus belle tulipe noire s'ouvrant dans le plus beau vase de cristal. Et sa maman est comme un beau et bon pain de campagne. Dona Teresa est en piteux état de santé, maigre, voûtée... et si bonne, mais sans forces. Et Albertine, la jeune femme de Candido, vient d'être maman de José Renato, le cinquième ; l'aîné a six ans !

Que chacun me pardonne de ne pas lui écrire. Pourtant chacune de vos lettres est reçue avec tant de joie. Mais vraiment il faut pour notre travail actuel concentrer une énergie que tout ici

tend à disperser, et pour féconder ce travail, il faut prier. Cependant je vous demeure proche et vous redis toute mon affection.

FRIBOURG, 29 OCTOBRE 1967,  
fête du Christ Roi

Cette lettre annuelle 1967 vous parvient avec un peu de retard. La cause en est simple : revenu du Brésil courant septembre, il m'a fallu le temps de reprendre souffle et contact avec les équipiers de la Mission.

Je vous écris donc de Fribourg en Suisse, par un jour merveilleux d'automne devant un paysage qui, lui aussi, m'émerveille : les maisons de la basse ville serrées entre la falaise et la rivière, chacune différente des autres, les prairies si vertes, les pâturages si gras, les passants calmes, les autos qui toutes semblent sorties du dernier Salon, font un tel contraste avec le Brésil explosif, paradoxal et démesuré ! Autant comparer la majesté des Alpes avec un volcan en explosion, et un glacier avec une coulée de lave bouillonnante.

Et pourtant c'est dans ce Fribourg calme, « en ordre » comme aiment à dire ses habitants, où le même parti - conservateur, c'est évident - est au pouvoir depuis... 1848, que les étudiants de la Mission sont installés depuis un mois. Pourquoi y sommes-nous venus ? L'université de Fribourg est en train d'opérer un *aggiornamento* des études pour la formation des missionnaires : c'est une expérience pilote et il nous a paru bon d'y participer concrètement. Deux aspects nous ont plus spécialement attirés : une volonté d'unir (et ce n'est pas facile) les richesses et les solidités de la tradition avec les nouveautés et les espérances d'aujourd'hui, un milieu plus international, puisque Fribourg rassemble des étudiants des quatre continents.

Or ce fut ma joie profonde, en reprenant contact après huit mois d'absence, de sentir la solidité des convictions acquises et le dynamisme du présent chez les stagiaires et les étudiants de notre Mission. J'ai eu le sentiment d'être comme devant un arbre dont le tronc, fait de toutes les grandes traditions de l'Église, ne ploie pas au gré du moment ou des modes. Mais, justement parce que ce tronc ferme est vivant, les feuilles et les fruits se nourrissent de sa sève et se renouvellent, c'est-à-dire se font « neufs » chaque fois, selon les saisons et les ans. C'est la parabole des « choses anciennes et des choses modernes » qu'il ne s'agit pas d'opposer, mais que le maître de maison est invité à tirer simultanément de son trésor.

Si Jésus lui-même a comparé le Royaume des Cieux - qui est l'Église mais aussi le moindre de nos efforts personnels au grain de sénevé devenu arbre du jardin, à la vigne avec son cep et ses branches, au grain qui meurt pour porter du fruit, ce n'est point seulement parce qu'il vivait dans un monde rural ignorant la civilisation industrielle. Le Verbe de Dieu, « Celui qui était au commencement avec Dieu, par qui tout a été fait », attendant nos leçons de physique nucléaire, de technologie ou de chimie serait plutôt chose humoristique... Mais justement ce qui dépeint le progrès des oeuvres de la foi, c'est l'arbre plein de sève qui demeure et se renouvelle, et non l'automobile que l'on change pour une neuve et dont la vieille carcasse se rouille, rejetée parce que encombrante et inutilisable.

Voilà donc ce que nous venons chercher à Fribourg, voilà ce que nous voudrions être, cet arbre vivant, enraciné dans la foi de l'Église et en plein sol d'humanité, non une plante verte de fleuriste mais un arbre planté au bord du chemin de tous et, comme tous les arbres de l'Église, destiné à ce que les hommes, aujourd'hui, demain et après-demain, trouvent abri dans son feuillage (cf. Mat. 13, 31).

Du Brésil, je ne tenterai pas une description, mais je voudrais vous dire ce qu'il a été pour moi : d'abord, une amitié très riche d'affection avec les amis de nos quartiers, la joie incomparable de voir les intelligences adultes, jusqu'alors emprisonnées dans l'ignorance, s'élargir et s'épanouir à travers l'écriture, la lecture et aussi la prise de responsabilités humaines.

Car l'effort de promotion se développe. Trois religieuses brésiliennes vivant désormais à Vila Yolanda donnent une nouvelle impulsion aux cours d'alphabétisation qui, cinq soirs par semaine, réunissent une cinquantaine d'adultes. La route principale a été asphaltée, améliorant les conditions de vie de tous, car l'autobus n'arrivait que très irrégulièrement quand il s'embourbait par temps de pluie dans la terre battue... De même un dispensaire médical s'organise en liaison avec la mairie d'Osasco.

En tout cela, le plus important pour nous, et ce qui fait notre joie, est que ce progrès est le fruit de l'effort des habitants du quartier eux-mêmes. Cela est peu de chose apparemment, mais les structures nouvelles ne respecteront l'homme que si elles naissent à ras de terre, à travers des hommes réalisant avec leurs frères une communauté de destin. Ce fut l'inspiration du Père Lebreton fondant « Economie et Humanisme » : « Il faut d'abord retrouver l'homme, reconnaître sa taille, lui donner un cadre de vie où il retrouve d'autres hommes avec qui il puisse se lier humainement, où il reçoive des tâches à sa mesure. »

Et si le Père Lebreton a pu être reconnu, à la fin de sa vie, comme l'un des inspirateurs de l'encyclique sur *le Développement des peuples*, c'est parce que, pendant quinze ans, par l'action quotidienne et l'attention la plus fidèle aux réalités concrètes, il avait redonné vie à des communautés naturelles, celles des marins-pêcheurs sur les côtes de France.

D'autre part, dans cette communauté de vie et grâce à l'enracinement de l'équipe, j'ai mieux compris ce qui fait le problème religieux du Brésil où se côtoient en quelque sorte deux « religions » qui portent le même nom de « catholique » : une religion catholique populaire avec ses rites, ses saints, ses croyances, mais qui, en employant les mêmes mots, en vénérant les mêmes saints, en présentant les mêmes sacrements, est finalement quelque chose de très différent de la religion fondée par et sur Jésus-Christ. Car la foi vécue par ces hommes et ces femmes, si pleins de bonté et de sens religieux, si éloignés de l'athéisme d'Europe, manque de la réalité qui, à elle seule, constitue tout le christianisme : Jésus-Christ.

Jésus-Christ, certes, n'y est pas inconnu, mais il n'est qu'une dévotion parmi d'autres dévotions. Ainsi l'Écriture, l'Eucharistie, la Vierge Marie, l'Église ne sont pas, n'ont jamais été illuminées par la réalité du Verbe fait chair, de Dieu devenu homme. Un jeune Brésilien plein de dynamisme, d'intelligence et de zèle pour l'Évangile, m'expliquait : « Tu vois, depuis mon enfance j'ai été habitué à vénérer l'hostie, à m'agenouiller devant elle, mais, tout en y croyant théoriquement, je ne songe pas à y rencontrer la personne de Jésus-Christ. » Dans ces conditions, Jésus est « un grand saint », le plus grand, le meilleur peut-être, le plus miraculeusement né, le plus aimant au point de donner sa vie : il n'est pas l'Alpha et l'Oméga de la terre et des nébuleuses les plus lointaines, il n'est pas la lumière, la seule, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il n'est pas « le Seigneur », le Nom au-dessus de tout nom.

Aussi est-ce vers lui que nous avons voulu faire converger nos efforts : « récapituler toutes choses dans le Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre » (Eph. 1, 10), tout illuminer par lui, le faire découvrir tel qu'il est, l'Unique, « Celui qui détient la clé de tout : s'il ouvre, nul ne peut fermer, s'il ferme nul n'ouvrira », et pourtant le même qui dit secrètement à chacun : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe... », car jamais Dieu ne vient crocheter la liberté d'un cœur (cf. Apoc. 3, 7 et 20).

Et tandis que nos voisins et amis découvrent ce Christ comme l'Unique et l'incomparable, les voici qui deviennent à leur tour les évangélistes de leurs frères. Unis à celui qui est « mort pour rassembler dans l'unité les fils de Dieu dispersés », ils tentent de faire surgir de petites communautés d'amitié, de foi et donc aussi d'engagement :

La foi, en effet, éclaire toutes choses d'une lumière nouvelle et nous fait connaître la volonté divine sur la vocation intégrale de l'homme, orientant ainsi l'esprit vers des solutions pleinement humaines (*Gaudium et Spes*).

Ainsi, ce que nous avons appelé dans l'équipe le « schéma XIII de Vila Yolanda » voudrait être l'application intégrale du message évangélique dans la vie terrestre des hommes.

Mais travailler à illuminer nos voisins et compagnons de vie de cette unique vérité, ce fut pour moi la redécouvrir moi-même, plus profonde, plus vraie, être ébloui par elle, et là encore les mots me trahissent, puisque ce n'est point adhérer à une « vérité » mais être émerveillé par « quelqu'un », Jésus-Christ, notre Dieu. Le rencontrer ainsi, éclairer par lui et lui seul, toutes les facettes de notre foi, de nos pratiques, de nos actes, ce fut choisir de nouveau saint Paul pour maître et redécouvrir avec lui, « le Fils bien-aimé du Père », « l'Image du Dieu invisible, Premier-Né de toute créature », et aussi « le Fils de l'Homme », « l'aîné de cette multitude de frères » que nous sommes.

Ainsi dans cet humble coin de terre du monde qu'est ce quartier ouvrier du Brésil où Dieu nous a envoyés, nous essayons de concrétiser en nous-mêmes et autour de nous, le voeu de Jean XXIII, « un mois avant l'ouverture du Concile », dans son message au monde entier :

Que peut être un Concile, sinon le renouvellement de cette rencontre avec le visage de Jésus ressuscité, Roi glorieux et immortel, rayonnant à travers toute l'Église, pour sauver, réjouir et illuminer les nations humaines (11 septembre 1962).

Mes très aimés amis, en vous écrivant je vous ai ouvert mon cœur et en lui ce n'est pas seulement la personne de Jésus-Christ que je rencontre, mais aussi chacun de vous. Et cela d'autant plus que vos lettres sont venues si souvent m'apporter le témoignage fidèle de votre amitié et de votre prière. Merci pour cette aide si précieuse.

LIMA, 4 JANVIER 1968

... Lima : la ville du monde où il ne pleut jamais, car elle est située au bord d'une mer avec des courants froids et non loin des montagnes. Tout est recouvert de poussière mais en même temps les glaïeuls, les géraniums poussent toute l'année dans les jardins et les places publiques, faisant contraste avec cette grisaille. Des maisons, sans étage en général, réduites dans les quartiers pauvres à un mur percé seulement d'une porte, une cour intérieure et des pièces dont le toit est fait de planches, de carton ou de nattes.

Visite aux Petits frères de Jésus (ils sont quatre) dans un des quartiers les plus pauvres auquel on accède par une passerelle enjambant un torrent-égout qui s'écoule quinze mètres plus bas dans une gorge étroite. Arrivé à l'heure de l'adoration dans leur chapelle comme toujours très simple et belle, c'est beau de voir agenouillés devant le Seigneur, ces hommes, qui dans la journée sont balayeurs d'un marché ou réparateurs de radio-T.V., dans le partage total de la vie de leurs voisins. L'un d'eux est couché depuis quatre mois avec une double fracture, suite d'un accident du travail. Comme toujours nous nous sommes retrouvés unis en profondeur par l'âme, le cœur et l'esprit.

Autre visite, pleine de joie également, à des Petites sœurs de l'Assomption, installées elles aussi dans un autre quartier pauvre et qui, à quatre également, ont le plus ravissant minicouvent qui se puisse imaginer grâce à la cour intérieure et à la salle commune à peine protégée par un auvent. A travers ces humbles et merveilleuses réalisations - maisons de prière et maisons ouvertes à tous -, on touche du doigt le mystère de la Nativité du Verbe fait chair se continuant aujourd'hui dans le corps que nous sommes du même Jésus.

PUCALLPA (PÉROU), 10 JANVIER 1968

La retraite s'achève, et aujourd'hui, si le temps le permet, je rejoindrai Lima. Pour venir, en effet, il a fallu quarante-huit heures, en raison des pluies qui avaient détrempé le terrain d'atterrissage en terre battue. Le voyage en un vieux DC4, est beau, une vraie leçon de géographie illustrée : la côte désertique, sauf quelques vallées perpendiculaires avec un torrent descendant des Andes ; une vallée remontée de bout en bout par l'avion prenant de la hauteur ; les Andes avec des villages à triple étage : une maison (unique et communautaire) dans la vallée, un village accroché à la montagne et un deuxième village d'alpage encore plus haut ; enfin, une fois franchie la barrière des Andes à 200 ou 300 km du Pacifique et à 5 000 ou 6 000 km de l'Atlantique, le versant de l'Amazone avec la forêt vraiment verte à perte de vue et d'horizon. Le fleuve Ucayali (plusieurs kilomètres de large) au bord duquel Pucallpa est bâtie, se jette lui-même dans l'Amazone. Nous sommes donc sur le versant brésilien.

Il fait chaud, humide, mais c'est très supportable et je n'en ai pas souffert. Retraite nombreuse : plus de trente prêtres, et l'évêque, et une vingtaine de religieuses canadiennes. Un peu hétéroclite ! Cela va du missionnaire chez les Indiens de la forêt aux curés de Lima et de Santiago du Chili. Mais j'ai fait simplement et de mon mieux. Je crois que cela a correspondu aux désirs et aux besoins : trois instructions par jour, plus l'homélie ! Et « ça a joué » comme on dit à Fribourg. Combien je voudrais que tous les jeunes parmi eux soient de la MOP, non par volonté d'annexion, mais parce qu'ils aspirent à une vie de fraternité apostolique et qu'ils en sont le plus souvent à une vie individualiste curé-vicaire, quand ils ne sont pas tout seuls. En même temps ils sont simples, joyeux, fraternels.

... J. m'a décrit la situation de l'Eglise du Pérou avec son clergé péruvien, sorti de la pauvreté et aspirant en ville à une promotion humaine...

Puis, il y a dix ans environ, l'invasion USA, de prêtres, religieux, religieuses, débarquant avec une inconscience inimaginable pour suppléer - ce qui était très bien - à l'absence de prêtres, mais exactement comme si le Pérou était les USA : un vrai débarquement d'hommes et de matériel comme en temps de guerre, des constructions de demeures somptueuses comme un millionnaire qui engloutirait une fortune dans la maison de ses rêves... En fin de compte, de la gentillesse, mais une inadaptation absolue.

Enfin une troisième vague, irlandaise celle-là, très fermée au début, mais qui semble prête à s'ouvrir et qui, en tout cas, n'est pas empêtrée dans le luxe et trop de dollars.

Une réflexion à noter de J. : « Ceux que je préfère parmi les étrangers qui viennent, ce sont les gens genre Canadiens ou Belges, plutôt que les Espagnols, Français, etc., les premiers sont plus *neutres* », ce qui signifie qu'ils ont moins d'idées préconçues, sont plus disponibles, pèsent moins que les Français, par exemple. Nous devons nous méfier avec notre richesse-idées-claires, mouvements organisés « à la française », pour ne pas être semblables à ce que sont les Américains avec leur richesse-dollars ! C'est bon à savoir.

Au moment de partir, on apprend qu'à cause des nuages et de la traversée des Andes, l'avion ne partira de Lima que l'après-midi. Mais d'ici là, on risque d'avoir une pluie torrentielle qui rendra la piste inutilisable... « Comme Dieu veut » est - cela se comprend - une formule plus employée par les primitifs et dans les pays où l'on n'a pas encore pu colmater tous les aléas ni aboutir au maximum de sécurités terrestres, mais cela ne veut pas dire qu'elle soit spirituellement le signe d'une âme peu évoluée. L'adhésion à Dieu nous y est plus souvent redemandée, disons que le climat spirituel est meilleur.

Nous sommes finalement pris entre deux malédictions dont on ne sort que par une béatitude :

- Maudits sommes-nous si nous ne luttons pas contre les misères du monde, efficacement.
- Maudits sommes-nous si nous contaminons les pauvres avec nos virus d'amour du confort, des richesses et des sécurités.

Et la béatitude : « Heureux ceux qui pour cette tâche ont une âme de pauvre. »

J'oubliais de dire qu'à Pucallpa, ville de 40 000 à 50 000 habitants, qui depuis trois ans grandit et va se développer avec des industries en perspective, les jeunes Pères tentent un effort de création de communautés de base (effort inspiré par la MOP et une rencontre au Canada), quoique dans un contexte qui rappelle plus le Far West qu'Aubervilliers ou Billancourt.

La retraite portera au moins un fruit : la création de vraies équipes, soit chez les Pères, soit chez les Sœurs. Priez pour eux.

28 JANVIER 1968

Le bréviaire nous fait commencer aujourd'hui la lecture de la lettre de saint Paul à ses chers Philippiens : méditant l'action de grâces par laquelle saint Paul débute, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle traduit tout ce que nous voudrions nous dire mutuellement dans la tendresse née de la foi et de l'amour du Christ, dans la joie aussi « qui est une caractéristique de cette épître », dit la note de la Bible de Jérusalem. Relisons ensemble ces onze premiers versets pour communier « dans ce tendre amour dans le cœur du Christ Jésus ». Et que pouvons-nous nous souhaiter de meilleur que cette « vraie science », « ce tact affiné » qui font « discerner le plus beau » et « nous mènent à la pleine maturité » ?

... Avec Dominique nous avons passé la soirée du samedi et la journée du dimanche chez les Petits frères de Foucauld. Grande joie et synchronisation parfaite de nos sentiments, de nos pensées. Nous avons beaucoup bavardé, concélébré, adoré le Saint Sacrement du Corps du Seigneur. Comme le disait le Père Daniélou dans une série d'articles : une Eglise où l'on se désaffectionnerait de l'Eucharistie deviendrait un désert spirituel. C'est l'une des plus précieuses perles de notre foi, c'est même la plus précieuse, pour laquelle il faut tout vendre et qui doit nous « ravir de joie ». Et c'est à la fois le mystère que philosophes et théologiens pourront scruter sans cesse tandis que le plus simple (ou le plus fatigué) peut simplement répéter sans se lasser : « Le Verbe s'est fait chair et il est là ! »

Les Petits frères de Foucauld ont aussi, grâce à leur nationalité (deux sur trois sont d'ici), à leur travail en usine, à leur théologie solide, à leur méditation de l'Ecriture, une vue très profonde sur les événements du Brésil. Dominique Barbé disait en revenant : « On sent en eux à la fois des témoins des hommes et des témoins de Dieu, et des témoins dont la vie et le témoignage inspirent confiance. »

Dans cette même image, je pense à Jean Wauthier dont nous venons de recevoir l'image-souvenir avec cette lettre, si directe, que nos qualificatifs ne peuvent qu'affaiblir, qu'il adressait à sa maman. Combien des hommes comme lui, comme Paul, des femmes comme Madeleine nous montrent que le chemin à suivre est plus simple que nos théories, mais qu'il faut accepter la croix du Christ pour pouvoir y marcher et y rester !

... Il y aurait plus à dire que je ne le puis et en extension et en profondeur ! Souvent je passe une journée entière près de l'un ou de l'autre à l'occasion d'une fête, d'un anniversaire, d'une lettre, d'une épreuve, d'une joie. Et tout cela aboutit à une fringale du Ciel où la transparence sera totale et la fusion sans limites.

Combien je vérifie la nécessité de l'équilibre : comment par exemple la méditation constante de l'Ecriture donnant la mentalité de Dieu peut, seule, équilibrer la prise en charge, et à bras-le-corps, des problèmes que nous avons à porter dans le monde, dans les petites comme dans les grandes affaires.

...Ces temps-ci je suis frappé des fausses nouvelles répandues sur le Brésil...

...Tout, d'ailleurs, ne va pas pour le mieux dans ce pays paradoxal. Quand on parle d'un peuple « volé, violé, assassiné », on peut trouver des faits, très vrais. Et, cependant, parcourant hier les 410 km de route à quatre voies qui relie São Paulo à Rio, sans un cahot, à travers montagnes et terrains peu solides, il faut bien affirmer un développement gigantesque. Les mélanges, les oppositions sont tels qu'ils dépassent nos catégories claires et faciles : générosité et corruption, misère et confort, droite et gauche. « Un homme de droite qui a été de gauche, et qui fait alliance avec la gauche pour des buts clairement définis de droite », telle est la définition donnée d'un des chefs politiques de l'opposition !

... L'instabilité des vies net du relativisme total des idées. C'est la maison bâtie sur le sable, La parabole de Jésus est profondément vraie pour le monde et l'Église : il faut accepter des fondations dures et solides si l'on veut ensuite avoir une maison avec des fenêtres ouvertes sur tous les horizons.

Jean Montaurier explique très bien ceci. « Ce ne sont pas les mots qui comptent, mais l'impression transformante que nos mots provoquent dans les esprits. » C'est cette impressionnabilité qui fait des ravages à partir des remises en question jetées n'importe comment à n'importe qui.

Nous avons une belle vocation à remplir : être des gens de certitude, les gens de la maison aux mille fenêtres qui laissent entrer toutes les lumières, ne craignant ni les vents, ni les pluies, parce que les piliers sont de béton et d'acier. Et, en définitive, le roc c'est le « Qui vous écoute m'écoute » de Jésus à son Eglise. De même que Dieu possède - mais en une seule -, toutes les qualités chez nous distinctes : justice, miséricorde, intelligence, vouloir, bonté, etc., de même seule l'Eglise arrive à amalgamer en quelque sorte les vérités exprimées de façon éparses par ses meilleurs théologiens en une vérité qui n'est plus celle du cardinal X., ni du Père Y., qui, eux, restent plus ou moins ceci ou cela. C'est cette foi en l'Eglise, peuple de Dieu en tous et parole actuelle et vive de Jésus-Christ en sa hiérarchie, que nous devons vérifier et consolider sans cesse en nous. Il me semble que nous avons là un vrai sujet de révision de vie en chacune de nos équipes.

PETRÔPOLIS, 16 FÉVRIER 1968

...Il y a des êtres cent pour cent purs et transparents ! J'ai passé une soirée avec Anne Roy dans la favela de Copacabana à huit minutes du grand chic. Anne rayonne la vérité et elle a créé une zone de contagion autour d'elle. Elle fait penser à Marguerite Tarride, en plus jeune, et au milieu de gens plus aptes à recevoir ce microbe d'authenticité (comme ces bactéries qui purifient les eaux sales). Anne est convaincue de la nécessité de la présence d'enfouissement et d'amitié qui se transforme en évangélisation, si toutefois nous sommes nous-mêmes aimantés par le Seigneur, et s'il est « notre amour et notre poids », comme dit saint Augustin. Je traduis maladroitement ce que vit Anne. Avec elle et deux ou trois personnes de Rio qui sont dans les mêmes sentiments nous allons réfléchir, prier. Et avec elle je retrouve Madeleine Delbrêl aussi...

J'apprends la mort du cardinal Veillot. Il a été l'un de nos grands amis, nous a beaucoup aidés et soutenus à la MOP dès 1951. Il a joué un grand rôle dans la vie de Madeleine. Que les chemins de Dieu sont différents des nôtres ! Je l'entends encore me dire il y a trois ans : « je suis jeune, j'en ai pour quinze ou vingt ans à la tête du diocèse de Paris afin de donner une continuité à l'action et à la mission... C'est une chance inespérée. »

Plus on vit au Brésil, plus on comprend la complexité des situations de ce pays, et selon ce qu'on veut démontrer - consciemment ou non -, on peut tremper sa plume dans une encre noire, bleu ciel ou rouge révolution. Et chacune de ces encres est vraie ! Ce qu'il faut seulement ajouter - et c'est un Brésilien parmi les plus respectés, choisi par Paul VI pour la Commission pour le développement des peuples, Amoroso Lima, qui le dit - est ceci : le tempérament brésilien a une souplesse intelligente qui arrondit les angles les plus aigus, et même quand il utilise une encre noire, il dessine en marge une possibilité rose. (La comparaison n'est pas d'Amoroso Lima, qui est un philosophe sérieux, mais sa pensée est bien celle-là.) Ainsi il y a la zone de la sécheresse, du sang et de la mort, il y a - ailleurs, il est vrai mais toujours au Brésil - des barrages en construction dont on dit que la retenue d'eau sera équivalente au territoire de la Suisse.

Je voudrais aujourd'hui vous parler un peu de notre quartier, et essayer de répondre à la question que vous me posez : comment l'Europe peut-elle concrètement aider les habitants de Vila Yolanda ? Ce n'est pas facile, et c'est l'un des paradoxes de ce Brésil - et non des moindres -, d'un pays où les besoins sont immenses, mais ne peuvent être résolus ni par la meilleure générosité, ni rapidement. Au plan humain que pouvons-nous donc faire, sans tomber dans un paternalisme à la Papa Noël ?

Ce qui nous paraît essentiel est de donner à chacun des possibilités de se développer, de se cultiver (au sens le plus agricole du mot, comme on parle d'un champ cultivé). L'inscription, gravée autrefois à la porte de certaines écoles communales françaises, reste profondément vraie : « Après le pain, l'instruction est le premier besoin du peuple. » Nous essayons de ne rien faire de parallèle à ce que font les pouvoirs publics - et ils font quelque chose : quatre écoles sont bâties dans le voisinage dont une ici même -, mais simplement d'aider les uns et les autres à profiter des possibilités qui existent. Ainsi chez les trois sœurs de Sion, Glycia, Margarida, Iñacia, les écoliers trouvent une salle et des livres, des dictionnaires qu'ils n'ont pas à la maison, et sont aidés quand la famille ne sait pas comment s'y prendre ou que l'enfant a perdu pied à l'école. Cela représente tout un matériel nécessaire, machine à photocopier, appareils audiovisuels, etc. Margarida, en plus, va organiser deux heures de cours par jour pour faciliter le passage de l'école primaire au « ginasio » (lycée). Il y a là un goulot d'étranglement à peu près infranchissable pour les enfants de notre quartier et, de ce fait, la porte d'un vrai métier (tourneur, etc.) leur est fermée. Ce cours va être organisé en accord avec l'école officielle et la Société des Amis du Quartier, mais la participation des familles ne peut être que très minime, et il faut tout de même que Margarida puisse vivre.

Januaria, notre amie noire (vingt et un ans), fait ses études d'aide-infirmière. Elle est très intelligente, travailleuse, réussit bien. Mais elle ne pourra continuer que si, en même temps, elle peut un peu aider sa famille. Sinon, elle reprendra une place de domestique. Or Januaria infirmière sera une promotion de toutes les familles de couleur du quartier, en plus, bien sûr, des bienfaits de sa profession. Je pense que le Seigneur Jésus appliquant à Vila Yolanda le chapitre 25 de saint Matthieu ajoute une phrase aux « J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'étais nu... » Et cette phrase est « je n'osais plus ouvrir la bouche et vous m'avez rendu le sourire. » Combien ici de jeunes filles, de jeunes mamans de vingt-cinq ou trente ans, dont toutes les dents se sont gâtées ou ont été arrachées... Leur rendre le sourire d'une dentition nouvelle, c'est développer leur personne elle-même : non seulement la santé, mais pouvoir parler sans gêne ni honte, retrouver son charme et l'assurance que cela donne à toute femme. Bien sûr, il peut y avoir des abus ensuite, mais c'est la rançon de tout développement !

Notre chapelle est minuscule : le dimanche, c'est la messe « dans le métro à l'heure de pointe ». Le propriétaire de la chapelle et du terrain se décide enfin à la vendre et renonce à y

imposer une religion à son idée. Les chrétiens vont participer à l'achat, l'évêché va prêter de l'argent, mais l'ensemble dépasse les possibilités de la communauté locale. L'aider en cela, n'est-ce pas dans la ligne de collecte de saint Paul « en faveur des saints de l'Eglise de Jérusalem », signe de l'unité des Eglises neuves avec l'Eglise ancienne ? Nous l'expliquons ainsi aux chrétiens du quartier.

Enfin, il y a quelquefois les dépannages : l'un doit être aidé pour payer l'omnibus, l'autre pour acheter un livre, sommes qui peuvent paraître dérisoires, mais conditionnent l'avenir.. Il y a aussi les cas où une aide ne résout rien - on le sait bien -, mais où elle ne peut pas ne pas être donnée. Mais ces cas, peu nombreux, relèvent plutôt de « la caisse commune » alimentée par les chrétiens du quartier et nous-mêmes, sur nos salaires.

En fait, le mode d'emploi des ressources venant des amis d'Europe me paraît le suivant : à n'employer que diluées dans beaucoup d'amitié et de vie aussi partagée que possible. Et le fait pour l'équipe de vivre uniquement de son travail (nourriture, vêtement et même achat peu à peu de notre maison selon la coutume d'ici) facilite cette vérité de l'aide des pays plus développés à Vila Yolanda. En écrivant ces mots « pays plus développés », je trouve bien fautive cette expression aujourd'hui classique. Où est le vrai développement ? Celui que Dieu voit ? Où est le bilan positif ? Ce n'est certes pas pour nier *Populorum progression* ni pour en diminuer l'urgence, mais pour rester très humbles devant le mystère des plus simples. Essayons surtout de les écouter...

C'est ainsi que nous ne pouvons traduire qu'en de très humbles gestes toute l'aide que vous apportez à Vila Yolanda. Priez donc afin qu'il nous soit donné de témoigner à travers eux de l'amour du Seigneur Jésus.

... Après plusieurs rencontres avec des prêtres et évêques du Brésil, après une longue conversation avec Romeu, un jeune ouvrier brésilien de vingt-huit ans, « vérificateur des soudures aux rayons X », qui se décidera peut-être à venir avec nous, il me semble que la MOP a deux tâches parallèles ici :

- notre propre implantation et croissance avec des équipiers MOP qui tentent de réaliser au mieux notre idéal et notre but apostolique ;
- aide aux quelques prêtres et évêques épars (les uns et les autres très peu nombreux) qui sentent la nécessité d'une autre forme de vie du clergé diocésain et de quelques petites équipes pour la réaliser, soit dans le cadre d'un diocèse, soit peut-être dans un certain échange interdiocésain (car rarement il y aura à la fois plusieurs prêtres et un évêque rassemblés dans un même diocèse pour tenter la même chose concrètement).

Ainsi, vous le voyez, le Royaume du Seigneur chemine avec ses semences et son ivraie dans les emblavures. Essayons de tout ramener à la pierre fondamentale, à la lumière qui illumine tout homme, à celui qui détient la clé de David, au victorieux qui part pour vaincre encore, à ce Jésus à la fois berger, pain et source de vie éternelle, cep de la vigne et tête du Corps, venu apporter le feu sur la terre, et en même temps pierre rejetée, lumière non reçue, clé jugée inutile, victorieux-crucifié et qui ne ressuscite que le troisième jour.

Deux mots tout d'abord pour situer cette lettre. Je suis pour une quinzaine d'heures chez les parents de Roger Gagné, une famille très dynamique, le papa courtier d'assurances, la maman tenant un restaurant « sur le pouce » très bien situé et plein de bonnes choses « où coulent les variétés les meilleures de crèmes glacées » à défaut (ou mieux) que le lait et le miel ! Ce soir, je reprends la deuxième retraite aux prêtres du diocèse de Québec ; la première comportait finalement plus de deux cent quinze prêtres, la seconde sera un peu moins nombreuse. Nous avons été heureux, eux et moi, de cette rencontre. J'en emporte le souvenir d'un clergé digne - au sens de saint Paul ; « soyez dignes de votre vocation », et aussi au sens habituel : uni, heureux de son choix et capable cependant, chez la plupart, de faire face aux changements de la mentalité du Québec. Et la première de ces mutations est que le curé du pays n'est plus l'oracle tout-puissant... Il y a, bien sûr, comme en chaque qualité, l'envers ! Et beaucoup me demandent : « Ne nous trouvez-vous pas trop bourgeois avec nos presbytères et nos grosses voitures ? » Pour ce qui est des autos, qui n'a pas ici, neuve ou vieille (mais chez les curés elles sont plutôt neuves !) une énorme Chevrolet ou Ford ? Quant aux presbytères, bien des jeunes commencent à s'interroger...

Mais si je vous écris, c'est pour commémorer ensemble le quatrième anniversaire de la mort de Paul et pour nous inviter mutuellement à mettre dans notre vie, de plus en plus, ce qui faisait sa vie. Que la mort ait surpris Paul après avoir écrit ces paroles sur le prêtre au travail dont « l'héroïsme » n'est pas à l'usine, « mais après l'usine dans la fidélité à restituer dans le mystère de Dieu notre vie et celle de nos copains », oui, ces paroles viennent d'au-delà de Paul : elles sont, venant du Seigneur qui « connaît notre lever et notre coucher », la parole de Dieu nous disant notre vocation. Pour ceux d'entre vous qui travaillent en usine cet été, je voudrais qu'elles soient l'objet de vos réflexions et de vos révisions de vie les plus attentives. Notre présence à l'usine n'a de sens que si elle aboutit à cet « après l'usine ». Sinon ce serait du romantisme, ou pour nous décomplexer, mais ce ne serait point la mission ! Et cette fidélité, elle demande le réel « héroïsme » - entre guillemets, car il ne faut rien exagérer, mais vrai quand même - dont parlait Paul. En aucune circonstance, travail, loisirs, aspirations, nous ne sommes des hommes comme les autres : non, tout en nous doit être marqué, par cette méditation constante. La parabole du trésor caché dit que notre joie ne peut être que celle du Royaume, et notre souci, celui des églises – notre « obsession quotidienne », disait saint Paul (2 Cor. 11, 28).

Or pour réaliser cela, ou plutôt pour laisser la grâce le réaliser en nous, il nous faut nous cramponner à la méditation des Ecritures, lues et mûries dans la prière : « Heureux l'homme qui prend son plaisir dans la loi de Yahvé et médite sa parole jour et nuit », ce premier - verset de - tout le Psautier est notre première règle de vie. Il y a, bien sûr, la difficulté de l'accoutumance au travail, à un pays différent, à la fatigue : mais ne perdons pas de vue notre but. Le meilleur fruit de ces stages d'été sera de tendre à réaliser cela, généreusement, à travers les obstacles. Je ne doute pas de votre fidélité, mais il est bon de nous le redire. Quand saint Pierre (1<sup>er</sup> épître 1, 10) parle des hommes de Dieu de l'Ancien Testament, il dit : « C'est ce salut qui a été l'objet des investigations et des recherches des prophètes.... cherchant les temps et les circonstances de l'Esprit du Christ qui était en eux. » Notre rôle est celui-là : le reste viendra par surcroît.

Que chaque équipe s'examine bien : ne pas atteindre le parfait ni même le possible n'est pas grave, mais il faut prendre les moyens pour y tendre : révision de vie préparée, réco, lecture continue des Ecritures, adoration prolongeant la messe.

Bon travail d'été, nous sommes tous unis les uns aux autres dans le Seigneur Jésus et, par lui, plus que par n'importe quelle union de sang ou de pensée.

1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1968,

fête de tous les saints

« La paix soit avec vous. » Ces premiers mots du Seigneur Jésus à ses apôtres après sa Résurrection, ces mots repris par l'Église chaque jour à la messe, sont vraiment ceux que mon cœur exprime spontanément et de toute sa force pour vous.

Mais quelle paix ? Car Jésus, « qui nous donne sa paix, qui nous laisse la paix..., ne la donne pas à la manière des hommes ». Inconsciemment nous substituons à ce mot de paix des réalités telles que vie exempte de souffrances, confort, absence de difficultés dans une existence climatisée et facile. Quand on aime quelqu'un, il est si difficile de ne pas désirer pour lui une vie douillette et sans histoires ! Même les Apôtres, même Pierre après trois ans de vie dans l'intimité du Seigneur, en étaient encore à cette conception : lorsque Jésus « commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait souffrir beaucoup », vous vous souvenez de Pierre « tirant Jésus à part et se mettant à le morigéner » Dieu t'en préserve, Seigneur ! Non, cela ne t'arrivera pas ! », et de la réponse de Jésus : « ... tes pensées ne sont pas celles de Dieu mais celles des hommes » (Mat. 16, 21 s.).

Les événements de cette année, qu'ils soient mondiaux, propres à un pays - la France a connu les siens - ou simplement ceux de notre Mission, devraient nous aider, en nous faisant sortir de « nos pensées d'hommes » pour entrer dans celles de Dieu, à mieux comprendre la vraie paix du Christ. Puisque votre amitié vous pousse à partager nos peines et nos joies, je voudrais que cette lettre bleue annuelle nous fasse découvrir cette paix à travers peines et joies.

Vous savez que tout en partageant aussi profondément que possible la vie et les aspirations des travailleurs en usine, nous n'avons jamais souhaité attirer l'attention, encore moins nous substituer aux militants laïcs qui ont la responsabilité normale des organisations temporelles. Depuis quatre ans, notre équipe du Brésil vivait ainsi et portait ses fruits. Brisée quarante jours après sa fondation par la mort de Paul Xardel, le 18 août 1964, elle s'était enracinée, comme une plante après la tempête, dans la terre de Vila Yolanda : des échanges profonds avec nos amis du quartier, où nous recevions plus que nous ne donnions, une vie d'usine totalement vécue, un partage de nos salaires dans une caisse commune avec nos voisins les plus pauvres, un effort de communauté chrétienne s'élargissant et essaimant par bouture autour d'elle, bref, un travail très humble, dans la ligne de notre vocation, se réalisait.

Il y a deux ans, l'ordination de Pedro - Pierre Wauthier était un sommet plein d'allégresse : après trente mois de travail en usine - un mois de jour, un mois de nuit -, c'était un ouvrier-prêtre qui naissait au milieu même de ses compagnons de travail, ceux-ci voyant leur copain de chaque jour devenir prêtre, devenir sous leurs yeux « leur » prêtre. La joie n'était pas moins grande dans le quartier, où, grâce au travail de l'équipe, la personne de Jésus-Christ était devenue vivante, reléguant peu à peu à l'arrière-plan les superstitions, vivifiant la prière, suscitant les gestes de vie authentique. La dernière parole de Paul, écrite la veille de sa mort, s'accomplissait.

La suite de tout cela, les journaux, la radio, vous l'ont apprise cet été : une grève déclenchée dans les diverses usines d'Osasco parce que le pouvoir d'achat des ouvriers baisse de mois en mois, grève réprimée en deux jours; une quarantaine d'ouvriers arrêtés et emprisonnés, relâchés au bout de quelques heures ou de quelques jours. Mais Pedro, parce que étranger - et en réalité parce que prêtre -, était expulsé du Brésil après un mois et demi de prison.

Solidaire de ses compagnons et gréviste comme eux, Pedro n'avait pas pris part à la direction du mouvement de grève. Vous savez que nous nous sommes toujours imposé à la Mission de respecter le rôle propre de chacun, laissant au laïc toute sa place. Pedro fut pourtant accusé d'être un agitateur et arrêté en tant que tel. Pourquoi ? L'explication, je crois la trouver dans un très beau petit livre du professeur protestant Cullmann, *Dieu et César*. Cullmann nous apprend qu'au temps de Jésus, diverses tendances se manifestaient en Palestine face à l'occupation romaine : les pharisiens, les purs, considéraient comme souillure tout contact avec l'étranger envahisseur et s'enfermaient dans le ghetto de leur foi ; à l'opposé, les sadducéens, moins préoccupés du Royaume de Dieu que de tirer profit du monde romain, s'accommodaient fort bien de la domination étrangère ; enfin les zélotes, les durs, étaient partisans de la résistance et de l'insurrection armée. L'un des apôtres, Simon dit le Zélote, et peut-être Simon-Pierre lui-même étaient de ceux-là, et Judas Iscariote. Attirés par la personne de Jésus et par ses miraculeux pouvoirs, ils espéraient en -faire un jour leur chef : ce Jésus, s'il le voulait, quel poids dans la balance et la lutte terrestre !

Or, ce rôle, Jésus l'a toujours refusé. Ce qu'il veut, c'est faire découvrir le vrai visage de son Père : « La Vie, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu » (Jn 18, 36). Jésus choisira pour cela, non pas un idéal de conquête temporelle et d'efficacité, mais une voie d'humilité et d'obéissance. De la tentation au désert à l'heure de la crucifixion, il ne déviara pas de cette ligne : « Mon Royaume n'est pas d'ici » (Jn 17, 3). Et pourtant, par une ironie incroyable, c'est parce que accusé d'être « zélote », agitateur, que, faussement mais légalement, Jésus a pu être condamné à mort : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César, qui se fait roi s'oppose à César » fut-il dit à Pilate pour lui arracher la condamnation de Jésus (Jn 19, 12). Et ainsi Pedro, faussement accusé d'être un agitateur, a été expulsé du Brésil le 28 août.

Voilà, chers amis, réduit à ses proportions humaines, mais dans sa vraie perspective supra-humaine, ce qu'a été l'événement du Brésil. « Et l'avenir ? » nous demandez-vous. Nous étions à huit jours de la fondation d'une deuxième équipe... Il ne nous reste qu'à continuer sur place, et le sacrifice de Pedro a déjà porté ses fruits : un nouvel élan se manifeste. Que le grain soit enfoui en terre et meure - Paul - ou qu'il soit exilé à dix mille kilomètres et accepte le sacrifice - Pierre -, l'un et l'autre portent du fruit.

Puis-je vous dire aussi nos joies ? La source intarissable de toutes, c'est la joie de connaître Jésus-Christ, de savoir que Dieu - le vrai Dieu, l'unique, celui qui surpasse toujours tout ce que nous pouvons penser et imaginer de lui -, que Dieu source d'être et source d'amour - ce Dieu qui n'est pas mort, car il est le seul impérissable -, bref, que notre Dieu se soit fait nôtre, homme de sang, de chair, avec un cœur d'homme, des mains d'homme, des paroles d'homme, cela suffit à illuminer une existence. Que Jésus puisse nous dire, comme il le faisait avec l'apôtre Philippe : « qui me voit, voit mon Père », et que nous, nous puissions vivre avec lui dans une intimité sans limites, dans cette « rencontre d'amitié avec ce Dieu dont on se sait aimé » - sainte Thérèse d'Avila a ainsi défini la prière -, cela est quelque chose de tellement inouï que tout s'irradie, même la souffrance.

Et « la joie de croire » se transforme en joie de communiquer cette joie. Certes, en Europe, au Brésil, au Canada où trois d'entre nous viennent de passer plusieurs mois, partout se retrouvent de graves et douloureux problèmes, que ce soit la misère de la misère ou celle, plus desséchante encore, de l'engloutissement dans le bien-être. Mais partout aussi nous voyons se dessiner une double attente dans le cœur des hommes : attente de connaître la tendresse de Dieu, attente et soif de vivre cette tendresse, concrètement, là où, dans l'humanité, chacun est situé avec ses frères. En cela est notre joie. Car cette aspiration des hommes d'aujourd'hui à vivre leur foi « avec » d'autres hommes est bien un signe des temps qui manifeste le travail de l'Esprit. Ainsi, en effet, saint Paul l'enseignait aux Galates : « Tous fils de Dieu par la foi au Christ Jésus... tous, vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Gal. 3, 26-28).

Non moins fortement et d'un même mouvement, il nous faut réapprendre la réalité de l'unité du Corps du Christ : « je suis le cep, vous les sarments. » Nous ne pouvons prétendre « vivre » sinon dans le rattachement le plus organique et le plus solidaire avec tous les hommes. L'unité de la race humaine dans le mystère du Christ doit nous apparaître telle qu'elle est : au-delà même de la propre unité de notre corps, plus forte et plus réelle encore.

« Recherche la paix et poursuis-la », nous demande le Psaume 33. Mais rechercher la paix, ce n'est pas éviter toute contradiction, toute opposition. La paix n'est pas mollesse ni fadeur : « Ayez du sel en vous-mêmes et vivez en paix les uns avec les autres » (Mc 9, 50), disait Jésus à ses Apôtres. Et saint Paul ajoute, lui dont la vie fut pourtant un continuel combat :

*Sans rendre à personne le mal pour le mal, ayant à cœur ce qui est bien devant tous les hommes, en paix avec tous si possible, autant qu'il dépend de vous, sans vous faire justice à vous-même, mes bien-aimés... (Rom. 12, 17).*

Paul VI parle le même langage, mais étendu à la dimension de l'univers :

*Vous voyez apparaître ici, frères, une chose simple et merveilleuse : c'est que la paix extérieure dérive et dépend en grande partie de la paix intérieure. Il faut que la paix soit dans les cœurs avant et afin de se réaliser ensuite dans les institutions humaines et dans les événements de l'histoire. Le chemin pourra être long, car les voies du cœur sont longues et souvent ardues et compliquées ; elles sont individuelles, elles sont mobiles, c'est vrai (Message du 23/12/67).*

Mais cette paix du cœur fondée sur Dieu, ceux qui l'expérimentent savent tout ce qu'elle apporte de « vraie maîtrise de soi, de sérénité, de bonheur ».

Et voilà qu'aujourd'hui Paul VI soulève les plus âpres contestations pour avoir rappelé à l'homme qu'il est plus grand, plus noble qu'il ne le pense, capable de monter plus haut, et cependant qu'il ne peut fixer à sa guise le bien ou le mal. Certes, les exigences demandées par *Humanae vitae* sont hautes... mais je trahirais votre amitié autant que ma foi si je ne vous disais que je vois dans *Populorum progressio* des exigences aussi difficiles à réaliser. Si *Populorum progressio* a recueilli tant d'applaudissements, n'est-ce point parce qu'au fond nous ne l'avons pas lue comme nous concernant personnellement, estimant qu'elle était l'affaire des responsables et des Etats ? N'exigeait-elle pas, elle aussi, un changement de nos façons quotidiennes de vivre ? Ne sommes-nous pas interpellés par elle aussi intimement que par *Humanae vitae* ? Le respect de la vie est aussi ardu au plan des collectivités et des nations - si toutefois on veut le réaliser vraiment - qu'au plan du couple humain.

N'est-ce pas dans la même lumière de foi que nous devons lire ces deux encycliques ? Nous y découvrirons alors la continuation des exigences très hautes de Jésus : « Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait », tout autant que l'écho de sa miséricordieuse tendresse pour les pauvres humains que nous sommes, trébuchant sur la route étroite. Si, instinctivement, comme les disciples, nous crions : « ce langage est trop fort et qui peut l'écouter », nous devons d'autant plus supplier Dieu de mettre en notre cœur la foi de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », et nous entendrons alors la réponse si extraordinaire de Jésus :

*Tu es heureux, Simon, car cette révélation t'es venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux. Eh bien ! Moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances du Mal ne tiendront pas contre elle. je te donnerai les clefs du*

*Royaume des Cieux : quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour lié, et quoi que tu délies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour délié (Mat. 16, 17 s.).*

Puis-je vous dire simplement que j'ai eu ma part de contradictions, de déchirements, d'écroulements, autant que quiconque. Or, depuis ma conversion à Dieu et à l'Eglise catholique, ces paroles de Jésus m'ont apporté la force, la paix, j'ai expérimenté la joie des certitudes que Jésus nous a laissées :

*Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment, mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Toi, donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères (Lc 22, 31).*

Et Pierre, qui pourtant sait bien, par lui-même, que l'homme est faible et pécheur, n'hésitera pas à écrire aux chrétiens dispersés :

*Espérez pleinement en la grâce qui doit vous être apportée par la Révélation de Jésus-Christ. Comme des enfants obéissants, ne vous conformez pas aux convoitises de jadis, du temps de votre ignorance. Mais, de même que celui qui vous a appelés est saint, devenez saints, vous aussi, dans toute votre conduite, selon qu'il est écrit : Vous serez saints, parce que moi, je suis saint (1<sup>er</sup> épître 1, 13-16).*

Du premier pape à Paul VI, c'est le même langage, langage des exigences de l'Evangile, et s'il nous est dur de l'entendre, écoutons aussi cette dernière parole de Jésus à ses apôtres, la veille de sa Passion, alors même qu'il leur annonçait qu'ils seraient « dispersés, chacun de son côté... et auraient à souffrir » : « je vous ai dit ces choses pour qu'en moi vous ayez la paix » (Jn 16, 33).

VILA YOLADA, 29 AVRIL 1969

Arrivé vendredi soir 25 avril, je n'ai cessé depuis d'aller de joie en joie, d'allégresse en allégresse. Il y a, bien sûr, comme toujours, le bonheur de retrouver les visages aimés, ceux des équipiers, ceux du quartier. Manu, Dominique, Gaspar sont, malgré des horaires durs, en bonne santé : ils font face, chacun, à des travaux divers et tiennent bien le coup. Quant au quartier, il m'a aidé à entendre plus profondément l'évangile du 3<sup>e</sup> dimanche après Pâques que j'ai commenté dimanche dernier à la chapelle : la tristesse des départs, la joie d'autant plus profonde du revoir. Retrouver le quartier est chaque fois un avant-goût de la définitive retrouvaille du paradis : les petits, les grands, les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes, chacun à sa manière, ce fut vraiment l'heure de la tendresse partagée. Après les déchirements de juillet-août derniers et l'expulsion de Pedro, à cause de ce sacrifice même qui lui fut imposé, et du courage de l'équipe qui, loin de perdre cœur, a multiplié ses efforts, un pas immense en avant a été accompli. Et malgré une vie dure et des horaires différents l'équipe garde son unité. Manu, outre ses neuf heures d'usine, plus les transports, suit trois fois par semaine des cours du soir de tourneur : ce sont des journées qui vont de 5 heures du matin à 11 heures de la nuit. Il tient le coup extraordinairement bien, avec une santé et une vigueur insoupçonnées, car il a un travail de manoeuvre parfois très dur. Et, parce qu'il a des années de vie spirituelle profonde derrière lui, il arrive à vivre et à prier en union avec le Seigneur Jésus.

Gaspar a aussi ses neuf heures de travail, des transports longs et pénibles, et il passe par la phase difficile de la langue à dominer peu à peu et du perfectionnement du métier de typographe. Mais, après des mois très durs, il émerge et je l'ai trouvé plein de vie et de confiance. Les gens du quartier l'aiment, ils se sentent à l'aise avec lui et, à l'atelier, il a de bons contacts. Lui aussi est courageux au plan de la vie avec Dieu. Il est sûr que dix minutes de prière arrachées aux soucis du train à prendre, à la fatigue du jour, au désir de ne penser à rien, nourrissent l'âme en profondeur (et vous gardent dans l'humilité) plus que les horaires faciles!

Quant à Dominique, il porte un sacrifice réel et un poids assez lourd, mais il le fait merveilleusement : le sacrifice est de ne pas travailler en usine, le poids est celui de la mission dans le quartier. Dire qu'il y a maintenant dix communautés de base<sup>9</sup> (deux équipes anciennes, six nouvelles, deux en train de naître) est peu dire ! Ces équipes sont vivantes, c'est-à-dire centrées autour du Christ ressuscité et vivant dans les chrétiens ; les membres s'engagent à lire dix minutes par jour la Parole de Dieu et cela représente, vous le comprenez, quelque chose de grand chez des hommes pour qui lire est un effort considérable. J'ai participé à une réunion vraiment menée par l'un d'eux sur l'évangile de la Transfiguration, admirant ce que l'Esprit de Dieu leur inspirait, et admirant non moins, ensuite, la manière forte et réaliste dont ils abordaient les problèmes concrets, personnels - et collectifs. Les lettres de saint Paul, les Actes des Apôtres prennent un relief extraordinaire et, dans une telle ambiance, sont redécouverts de l'intérieur. Combien certaines critiques d'Europe paraissent sortir du cerveau de chrétiens exténués alors qu'ici on expérimente la vitalité de ces textes ! Et des ordres dont on ne voit plus l'utilité : lecteur, portier, acolyte, prennent leur valeur de vie, quand ils sont exercés par les habitants de Vila Yolanda. Dominique, avec la grâce de Dieu et l'aide de Gaspar et Manu - grâce également au travail, dans le passé, de Pedro, Carlos, Manu, Pierre E. -, réalise ce que la MOP a toujours voulu faire. Mais cela demande des heures et des heures d'effort, la constance inlassable, la supplication sans fin dont parle saint Paul. Et Dominique a besoin du renfort d'hommes qui se mettront au service de la tâche qui se présente à nous.

Nous avons eu une très bonne révision de vie (et d'évangile) et une excellente journée d'équipe consacrée aux problèmes d'apostolat et d'avenir. Je suis frappé et ravi de voir comment

<sup>9</sup> Cf. le livre de Dominique BARBÉ, *Demain, les communautés de base*, Editions du Cerf, 1970.

la Parole du Christ et la référence immédiate à son oeuvre - ce qu'il a dit, ce qu'il a fait - sont vraiment l'axe de l'équipe et des communautés. Le christianisme éclate de vie et de vérité quand il y a cette référence directe à la source de notre foi. Et les catégories et les théories opposées que les chrétiens s'envoient à la tête font vraiment pâle figure devant la simple vie chrétienne prise dans son admirable réalité. Cela ne veut pas dire que les habitants de Vila Yolanda soient devenus des saints! Mais ils croient, et ils le disent. Huit jours après Pâques, Maria et une autre femme vont frapper à une porte inconnue : « Bonjour, êtes-vous catholiques ? - Oui. - Alors voici un petit journal que nous avons fait nous-mêmes pour aider à comprendre Jésus ressuscité. - je n'aime pas les curés... - Mais qui vous parle de curés? Nous venons vous dire ce que c'est que croire-au-Christ-ressuscité, la joie, la transformation qui en résultent... » Et on sent cette joie en elles.

Devant de tels faits, la décomposition d'une grande partie du clergé - de ceux surtout qui, il y a trois ou quatre ans, faisaient le plus parler d'eux et croyaient sincèrement rénover l'Eglise - est une chose douloureuse, mais qui permet de supposer que les vraies révolutions viendront de chez les plus humbles. Mais, à ces « bénis de Dieu », qui viendra annoncer Jésus ressuscité ?

Je pourrais sur ces quatre jours en dire long encore des « merveilles de Dieu » que je constate et que j'admire... Une joie encore à partager avec vous : Januaria a été reçue troisième de sa promotion d'élèves infirmières. C'est le fruit de son travail, de sa persévérance, de son intelligence et aussi de l'aide apportée par les amis de France et du Canada. Sans quoi elle serait domestique à perpétuité ce qui n'a rien en soi de mal, mais qui maintient les femmes de couleur, au Brésil, dans un réel esclavage.

La présence de Paul avec *La flamme qui dévore le berger* et les mille questions des amis sur Pedro font qu'ils sont tous deux très présents et sources par leur mort ou leur douleur des germinations constatées.

Je vous embrasse tendrement en vous rappelant ce texte si bouleversant où Dieu nous dit par son prophète :

*Veux-tu savoir, ô homme, ce qui est bien, ce que Dieu attend de toi ?  
Rien d'autre que d'accomplir la justice (celle qui vient de la foi),  
d'aimer avec tendresse,  
et de marcher humblement avec ton Dieu (Michée 6, 8).*

Que dire de plus ?

SÃO LUIS DE MARANHÃO, 9 MAI 1969

S'il fallait schématiser le commun dénominateur de ces rencontres, c'est en même temps la générosité réelle et admirable de ces femmes et de ces hommes, leur préoccupation de comprendre, de connaître, d'aimer, et l'impression que la Parole de Dieu se fait, pour eux, lointaine comme au temps d'Héli et du petit Samuel. On ne voit pas la source des eaux vives arroser ces vies. Il est vrai que les meilleurs disent que la vie est trop dure, qu'il y a trop de choses à faire, qu'on ne doit pas risquer de s'évader du contexte général des incertitudes et des misères. Mais alors à quoi sert notre foi et notre Dieu ? Et que pouvons-nous donner aux hommes de meilleur que la lumière qui éclaire et réchauffe le cœur et l'esprit ? En fait, il y a que l'on a laissé s'obstruer les sources d'eau vive et que, au plan de la foi et du mystère, il y a une dévitalisation. L'école de la foi me paraît plus nécessaire que jamais, mais aussi cette ascèse véritable - car il en faut - qui, la vie durant, nous maintient dans la prière et dans la familiarité avec ce que Dieu nous a dit et nous redit chaque fois que nous ouvrons la Bible.

Cela, j'ai joie de voir que c'est la pensée de l'équipe d'Osasco comme celle des Petits frères de Jésus de Santo-André, mais c'est vrai qu'il y faut foi et courage.

Je suis frappé, après tous ces contacts, de voir le lien foi-charité dans saint Paul, foi à l'égard du Seigneur Jésus, charité à l'égard de tous les saints : c'est une constante, et elles sont inséparables l'une de l'autre (cf. Eph. 1, 15 et Col. 1, 3, Philémon 4, 5, et d'autres textes aussi sans doute). Saint Jean le redit aussi (1 Jn 3, 23), et finalement saint Paul répète que « la foi agit par la charité ». On en revient toujours ainsi à ne pas séparer ce que Dieu a uni. La charité est le fruit de la foi. Quand il s'agit de soi, il est parfois difficile de voir les divisions que nous opérons, mais les constater chez les meilleurs que nous rencontrons doit nous mettre en alerte.

Il y a un autre point délicat : jusqu'où quelqu'un qui a consacré sa vie à Dieu doit-il accepter d'être débordé ? Entre le rat-ermite dans son fromage et le lièvre toujours galopant aux abois, n'y a-t-il pas de solution ? C'est un point sur lequel il nous faut réfléchir et trouver notre mode d'être, sinon les réalités de la foi et nos certitudes deviennent comme un paysage enveloppé de brouillard : tout y est, il y a même de la lumière, mais on ne découvre plus rien de ce qui était familier auparavant et qu'un seul regard suffisait à englober.

FRIBOURG, 15 DÉCEMBRE 1969

*Lève-toi,  
tiens-toi sur la hauteur,  
regarde la joie qui te vient de ton Dieu.*

(2<sup>e</sup> dimanche de l'Avent.)

Arrivant un jour à la grotte de la Sainte-Baume, ce beau pèlerinage de Provence dédié à sainte Marie-Madeleine, je croisais quelques Marseillaises qui repartaient, échangeant leurs impressions. Le prédicateur leur avait parlé du silence de Marie-Madeleine, attentive aux pieds du Seigneur, et l'une d'elles concluait avec son accent plein de soleil : « Peuchère ! il s'est agité plus d'une demi-heure pour nous dire qu'il fallait se taire ! »

Vais-je à mon tour ajouter quatre pages nouvelles à la masse de papiers que vous recevez, vous jeter dans un flot d'idées, pour conclure, en définitive, par l'unique nécessaire : « Tu aimeras » ? Pourquoi ne pas tout de suite écouter ensemble les paroles du Seigneur Jésus :

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit : voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements se rattache toute la Loi ainsi que les Prophètes (Mat. 22, 37).

Lui-même, en effet nous dit que cela suffit : « Fais cela et tu vivras » (Lc 10, 28).

Jésus ne s'est pas contenté de dire, il est allé « jusqu'au bout » de son propre enseignement. Il a pour cela connu et accepté l'agonie ; il a été « en proie à la détresse », « à la tristesse », « à l'angoisse ». « Il est mort pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés », écrit solennellement Jean, l'apôtre bien-aimé (Jn 11, 52). Il a expérimenté ce « jusqu'au bout » de l'amour qui aime même quand plus personne ne vous paye de retour : « Si vous aimez ceux qui vous aiment [qui partagent vos idées et vos réactions] quel mérite avez-vous ? » (Mat. 5, 46.)

C'est pourtant à cette vivante continuation du Christ que chacun de nous est appelé : être baptisé dans le Christ, c'est être, par lui, rendu capable d'aimer divinement, et Dieu, et les enfants de Dieu. Ce ne sont pas des mots, c'est aussi réel que des muscles, du sang ou un baiser. Et si notre marche est trébuchante, nos essais balbutiants, il n'en reste pas moins que le « signe » du chrétien est de tenter cela, de ne vouloir que cela.

L'une des plus fortes paroles du Christ : « Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit point le séparer », s'applique, bien au-delà du mariage, à cet amour conjoint de Dieu et de ses fils : deux amours qui vivent l'un par l'autre, un double et unique amour. C'est ce que Madeleine Delbrél transcrivait dans son style : « Pas moyen d'aimer Dieu sans aimer l'humanité, pas moyen d'aimer l'humanité sans aimer tous les hommes, pas moyen d'aimer tous les hommes sans aimer les hommes que l'on connaît, d'un amour concret, d'un amour actif. »

Il me semble que de cela notre Mission Pierre-et-Paul prend de plus en plus conscience. Au Brésil, l'effort de regard sur Dieu a abouti au rassemblement d'hommes en communautés fraternelles autour de la parole du Christ aujourd'hui vivant et ressuscité, un Christ dont l'esprit agit en eux, bannissant la peur et le mensonge. Quand on laisse ainsi Dieu agir dans un groupe d'hommes sans lui fixer nos programmes préfabriqués, des merveilles se produisent, le climat des Actes des Apôtres se renouvelle : « A l'un est donnée une parole de sagesse, à tel autre une parole de science, à un autre la foi, à tel autre le don de guérir, ou la prophétie » (1 Cor. 12, 8).

Ces dons, que saint Paul énumère, cessent d'être une liste abstraite : on découvre avec émerveillement que Francisco a le don de présider une communauté, que Dona do Carmo sait affermir la foi, que telle autre, Tereza ou Maria, a le don de consoler, d'apaiser, et que même « la puissance d'opérer des miracles » n'est pas absente quand l'un ou l'autre sait dénouer des situations inextricables. Rien ne peut mieux décrire la réalité de ce qui se vit au Brésil dans les huit ou dix communautés fraternelles de notre quartier que ces mots de saint Paul à « l'Eglise des Thessaloniens » : « Car l'Evangile de Dieu ne se présente pas à vous en paroles seulement : il s'accompagne d'oeuvres de puissance, de l'action de l'Esprit Saint et d'une assurance absolue » (1 Thess. 1, 5).

Et nous expérimentons que par là, et par là seulement, débute la vraie promotion humaine, celle qui fait des hommes libres et les vraies révolutions. Alors des hommes sachant à peine lire acceptent de devenir les réels responsables de ces communautés, des femmes dont l'horizon était limité aux quatre mètres de leur logis vont par groupes de deux ou trois expliquer à d'autres la nouveauté et l'actualité, dans leur vie, de Jésus ressuscité. La plus pauvre ménagère, qui jusqu'alors pensait « qu'il n'y a rien d'intéressant dans une vie qui s'use à laver le linge, à faire la vaisselle et à crier après ses enfants », découvre, parce que ses frères l'écoutent, que Dieu l'écoute et que sa vie, à elle aussi, est une histoire sainte. Telle mère de neuf enfants, vivant dans une baraque branlante, fait part alors de ce qu'elle éprouve : « Quand je prie, je dis des prières avec des mots, mais je sens bien que cela ne suffit pas... alors je prie Dieu dans mon cœur, mais cela non plus n'est pas suffisant... alors je prie par le silence. »

Dans un contexte tout différent mais dans la même fidélité à l'Evangile et l'attention à chaque personne, des communautés sont nées également à Port-de-Bouc. Et c'est dans le même esprit, en union avec les Frères de l'Evangile et une douzaine d'autres groupes missionnaires, que l'Ecole de la foi a été fondée à Fribourg pour aider ceux qui, laïcs ou religieux, sont appelés à susciter de telles communautés partout dans le monde.

Mais ici ou là, peu importe, ce que nous voudrions, c'est toujours la même chose, cela même que je vous disais plus haut. Cela tient dans une toute petite phrase de saint Paul, dans la plus courte de ses lettres, un simple billet où, présentant une requête en faveur d'Onésime, l'esclave fugitif de Philémon, il écrit : « Lui, c'est comme mon propre cœur », « il est mon frère très aimé et dans la chair et dans le Seigneur ».

Remarquez bien cette double note : « et dans la chair et dans le Seigneur », car la merveille, dans une vraie communauté, est que notre amour devient capable d'intégrer toutes les nuances les plus valables de l'affectivité humaine. La tendresse fraternelle chrétienne y est comme le sacrement du corps actuel du Christ : « mes frères bien-aimés et tant désirés » dit souvent saint Paul, et encore : « Telle était notre tendresse pour vous que nous voudrions vous livrer, en même temps que l'Evangile de Dieu, notre propre vie, tant vous nous êtes devenus chers » (1 Thess. 2, 8).

Comment avoir aujourd'hui l'expérience du Christ ressuscité, actuellement vivant, si l'amour qu'il nous communique ne se diffuse pas en tendresse partagée ? Là est le signe visible, réel, de notre communion dans le Christ. L'expérience de Dieu, recherché, goûté et partagé ensemble, aboutit à une fraternité surpassant en douceur d'aimer et en élan mutuel tout ce qui s'écrit, se chante ou tente de se vivre parmi les hommes.

Le Concile a défini l'Église comme le peuple de Dieu, un peuple extraordinairement « un », à travers les âges, les continents, les civilisations. Mais pour que cette traînée lumineuse de l'amour se vive, il faut bien, à la base de l'Église universelle, des groupes où, se connaissant,

l'on puisse mettre un prénom sur chaque visage, et « porter le fardeau les uns des autres ». Ce n'est pas dans l'anonymat d'une grande assemblée mais dans la vérité d'une communauté fraternelle que l'on peut dire : « Oui, Dieu m'est témoin que je vous aime tendrement dans le cœur du Christ Jésus. » Cela aussi est de saint Paul ! (Phil. 1, 8).

Dans ces lettres bleues, depuis quinze ans je n'ai cessé, je crois, de vous redire : *plus nous sommes passionnés de la terre, de sa beauté, de la montée humaine, plus il faut qu'éclate, aux yeux de tous, que notre seul bien absolu est Dieu et que notre patrie définitive est au-delà du terrestre.* Oui, cela est vrai aujourd'hui et demain plus qu'aujourd'hui. Mais je voudrais ajouter : plus l'Eglise veut être missionnaire et s'adresser non seulement aux croyants mais à tous les hommes, plus il faut que soit visible, éclatante et lisible aux yeux de tous la fraternité chrétienne. Là est la preuve expérimentale que le « Christ est vivant ».

Certains pensent que parler de l'Evangile aux hommes de notre temps c'est être « hors de la vie ». Quel slogan! Pour les convertis, les pauvres, les humbles de cœur, l'Evangile est toujours dans la vie, mais à condition qu'il soit partagé avec des frères, lu, vécu, souffert en fraternité, et chaque fraternité en symbiose avec l'Eglise totale.

Le Christ a renversé « le mur de la haine », la séparation d'entre les hommes. Est-il un devoir plus actuel que d'unir des hommes à portée d'homme ? C'est cela que nous voulons, et à cela aussi nous vous invitons. C'est difficile, c'est même impossible, mais justement « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu ». Et Noël c'est cela !

*Et l'espérance  
ne déçoit point*

(Romains 5,5)

Alors qu'à Fribourg nous attendons la neige qui commence à blanchir les sommets tout proches, l'équipe la plus « chaude » de la Mission, celle toute nouvelle de Salvador de Bahia, se prépare à affronter son premier été brésilien. Il serait vain de vouloir faire le total des kilomètres parcourus par l'ensemble des équipiers depuis la dernière lettre bleue, en train, en avion, en bateau, en autobus, sous toutes les latitudes. Comment raconter la somme d'efforts que cela représente, de démarches de toutes sortes, d'amitié aussi de la part de ceux qui nous entourent ? Après avoir franchi les frontières pour aller rejoindre le monde ouvrier dans les pays en voie de développement comme le Brésil, nous voici maintenant aussi dans ceux en pleine expansion comme le Japon. Si vous désirez repérer les différentes équipes, il vous faudra désormais un planisphère ! Ce n'est pas que nous soyons devenus beaucoup plus nombreux... Notre seule ambition est de répondre à la demande de Jésus : « Va, c'est vers les nations lointaines que, moi, je veux t'envoyer » (Act. 22, 21).

Le « confort » de la casa de Salvador de Bahia, située à 2 000 km au nord-est de São Paulo, où Jean-Claude et Jean-Marie ont implanté la deuxième équipe du Brésil, comporte de grandes pièces, mais il faut aller chercher l'eau à 400 m de là... A Tokyo, en revanche, la maison n'a que deux pièces toutes petites, avec eau courante chaude et froide, téléphone... Simple signe extérieur de mentalités tellement différentes et pourtant toutes deux marquées par les rythmes de la vie ouvrière qui, ici, commence à peine avec des techniques déjà ultramodernes, tandis que la population est encore très proche de l'esclavage et des religions spiritiques venues d'Afrique, et là, impose un gigantesque développement technique à une population avide de progrès à tout prix.

Que faisons-nous dans ce monde, ainsi disséminés aux quatre points cardinaux ? Du Japon, Roger écrit : « Il y a un décalage de huit heures de Paris par rapport à Tokyo et un de six heures de Montréal à São Paulo par rapport à Paris. Quand l'équipe du Canada, ou du Brésil, dit la prière du soir, nous devons en être à celle du matin, et quand nous dormons c'est Fribourg, ou Toulouse, ou Paris, qui prend la relève. C'est un motif d'espérance pour que l'extension géographique s'accompagne d'une croissance du Royaume en chacun de nos cœurs là où nous sommes. Alors, peut-être donnerons-nous une image plus vraie de l'Eglise et serons-nous aussi de ce fait plus missionnaires. »

De Montréal, Georges, à son tour, exprime le désir de l'équipe : « Nous cherchons à percevoir et à faire entendre, à travers le message de Jésus de Nazareth, la Parole éternelle qui nous dit que Dieu est là, qu'il nous aime avec tendresse. Nous essayons d'entendre la présence des autres, de les faire exister pour nous, et de permettre ainsi une réelle rencontre. » L'essentiel de la prière du Christ Jésus, de la Parole de Dieu, étant ainsi au cœur de nos vies, restent les activités si diverses de chacun :

« Pierre est tourneur aux Ateliers de Flourens. Tonio, après avoir livré des colis dans toute la ville de Toulouse avec un camion récalcitrant et sans freins dont la portière s'ouvrait à chaque virage, est maintenant chauffeur aux *Courriers de la Garonne*. La présence d'un prêtre dans le monde des chauffeurs, cela semble bon !

« Pour moi, je suis revenu au Chantier du Mirail, pour les "finitions", ce qui veut dire en clair, pour de longues heures au marteau-piqueur. Les amateurs ne sont guère nombreux pour ce genre de travail... L'ambiance est excellente, une vraie camaraderie nous unit, mais bientôt il faudra partir ailleurs. C'est toujours un peu décourageant de repartir presque à zéro sur chaque chantier, créer de nouveaux liens, être frère universel, être le ciment de l'unité entre les gars, et faire découvrir "le trésor que nous portons dans des vases d'argile".

« Je pense bien souvent à ce que dit Jacques au sujet du pauvre : celui que personne n'écoute. Et je le vis bien souvent : hier, les grands directeurs de journaux, précédés par M. le Maire, ont visité le chantier. Le chef affolé est venu me chercher avec un Algérien pour enlever une barrière qui gênait la marche de ces augustes personnages. Ils sont passés près de nous sans nous jeter un regard, comme si nous n'existions pas... et pourtant c'est nous qui avons bâti cela! De même lorsque la télévision est venue pour l'inauguration du Mirail, on a demandé aux ouvriers de se cacher pendant toute la durée de l'émission. Aujourd'hui encore, un architecte est passé près de nous sans nous accorder un regard, ce qui a fait dire au copain : "Vraiment ils nous prennent pour peu de chose." Cela revient souvent dans les conversations, nous sommes peu de chose pour ceux qui nous commandent, peu de chose pour ceux qui dirigent le pays, peu de chose quand la maladie ou la mort approche. N'est-ce pas un aspect de ma mission d'être auprès d'eux celui qui les écoute, qui les reconnaît comme des personnes authentiques ? » (Dominique.)

Le 6 juillet, Jean-Claude est arrivé au Brésil. Il s'émerveille d'abord de retrouver dans la communauté de Vila Yolanda « tellement de ressemblances » avec celle de Port-de-Bouc, une « telle convergence de cheminements » :

« Ici, la vie est simple, joyeuse, accueillante, et pourtant combien dure! Manu se lève à 4 h du matin, célèbre la messe, part ensuite au travail - une presse où il fait des tiges de vanne -, partant une heure plus tôt pour pouvoir prier un moment dans un coin retiré de la gare avant d'entrer à l'usine. Gaspar est passé professionnel dans l'imprimerie.

« Toute la communauté va bien, avec le poids inévitable de la pauvreté. Les pluies ont fait naître des torrents en une demi-heure dans les rues, torrents si violents qu'ils pourraient emporter un enfant. Maladie, chômage, fatigue, pas d'argent, c'est très difficile de sortir de ce cercle et la communauté a besoin de toute sa foi et de toute son espérance en la parole de Dieu pour agir, pour "affronter" tout cela. »

Et tandis que Jean-Claude et Jean-Marie - le troisième équipier étant encore en France -, après un voyage de reconnaissance de 7 000 km en autobus, choisissent Salvador, au cœur du Brésil, région de plus en plus industrielle et une des plus pauvres en prêtres brésiliens, les trois équipiers du Japon s'installent à Tokyo. En octobre, ils commencent leur vie d'étudiants à l'Université de Waseda. Jean, qui connaissait déjà un peu le Japon et la langue, peut suivre un cours supérieur. Roger en est encore à « l'école primaire, sortant à peine du jardin d'enfants ». Alain est dans le cours supérieur des commençants. Il a déjà célébré sa première messe en japonais !

« A Tokyo, accueil remarquable. Parce que nous étions "des étrangers un peu perdus", nous avons été très aidés dans notre installation. Nous partageons le premier étage d'une petite maison en bois à structure très légère, semblable à toutes celles du quartier. Le "tokonoma", "le beau coin", place de choix réservée autrefois au seigneur de l'endroit au cas où il viendrait dans la maison, est devenu, avec la belle icône de la Trinité, notre chapelle - 80 cm sur 80 -, et le Seigneur y demeure.

« Madame Sasaki, notre voisine, vient nous donner des recettes de cuisine, indique ce qu'il faut acheter, comment conserver les algues. Oui, les algues... De même que l'on est dépaysé par la langue, l'écriture, les habitudes les plus simples, il faut aussi apprendre à aimer le thé au

goût bizarre, ou une salade de concombre à l'algue, liée par une sauce vinaigrée et sucrée en même temps. Tout cela dans des bols ou des soucoupes où vous allez puiser avec vos baguettes. Les premiers essais transforment la table en champ de bataille. Essayez et vous verrez! Tenez, épluchez votre poisson en enlevant arêtes et peau de cette façon !

« Hier nous avons eu la visite d'un jeune prêtre de la banlieue de Tokyo : deux prêtres, environ 600 chrétiens, et une paroisse d'un million d'habitants !

« C'est inouï ce que les gens peuvent travailler ici. Pas de samedi ni de vacances, sauf dans les grandes entreprises. Le dimanche même ne semble pas exister pour la plupart. Et il y a, paraît-il, un secteur de Tokyo où chaque jour 20 000 personnes sont embauchées à la journée...

« Après trois mois de vie d'équipe, le satellite semble sur orbite et l'équipage adapté à ses nouvelles conditions. Notre situation ici ne laisse pas notre foi dormir : c'est tonifiant. »

A Fribourg, les étudiants participent à l'Ecole de la Foi, qui se structure peu à peu, avec maintenant ses quatre-vingts disciples et une dizaine d'animateurs et professeurs permanents. A la formation cette année, trois nouveaux venant d'Allemagne, d'Italie et de France. « Nous nous sentons de plus en plus internationaux », comme disait autrefois Tonio, lorsque nous n'étions que quatre Français méridionaux, dans une phrase qui s'est révélée prophétique...

Peut-être, vu de l'Europe, le Canada apparaît-il comme un paradis où la vie est confortable, où l'argent coule à flots. C'est vrai pour quelques-uns, moins pour beaucoup d'autres :

« Georges a cherché longtemps une place dans l'imprimerie. D'abord, comme tous les émigrants, il n'a trouvé qu'un "job" -, vendre des mops, ce qui ne veut pas dire Mission Ouvrière Pierre-et-Paul, mais serpillières et balais. Travail fort intéressant pour la connaissance du milieu, car il pénétrait ainsi dans toutes les familles du quartier, mais éprouvant, car le salaire dépend uniquement des ventes. Enfin maintenant le voilà embauché comme typographe, tout à fait spécialisé au contraire, utilisant un ordinateur dernier modèle.

« Il est sûr que notre insécurité de l'emploi est parfois lourde, elle nous fait creuser par le dedans notre communion avec les travailleurs, et appelle le désir de pouvoir faire un jour quelque chose pour que cela s'améliore. La condition du monde du travail me rentre dans la peau par un aspect que je n'avais pas prévu, dit André : depuis quatre mois, en effet, j'ai l'impression que je suis comme une balle de tennis que quelques patrons ou contremaîtres lancent à droite ou à gauche. Malheureusement je ne suis pas le seul dans ce "drôle" de jeu.

« Le grand slogan, qui se répète ici sur tous les murs et dans tous les journaux, est "Save Money", "Sauvez l'Argent" ! Pour un chrétien l'association de ces deux mots résonne de façon étrange. N'est-ce pas l'homme qu'il faut sauver ? Et vit-il seulement de pain ? Il a besoin d'entendre des paroles qui jaillissent du cœur et disent l'amitié. Et non seulement d'entendre des paroles mais de rencontrer un regard, un visage parfois : "Il arrive qu'on ne parvienne pas à réussir ce qu'on fait, ou bien on se sent las, épuisé et rien ne te soulage, et puis tout à coup tu rencontres dans la foule un regard, un simple regard humain, tu le rencontres, et tout devient subitement plus léger, plus facile..." »

Plus légère sans doute aussi la souffrance de ces malades de Vert-Galant quand ils entrevoient, dans la nuit trop longue, le visage de Pierre. En effet, après avoir travaillé comme aide-infirmier à l'hôpital, Pierre est maintenant de nuit dans une clinique de cette banlieue de Paris, Villeparisis, où une équipe nouvelle est venue s'insérer. Gilbert travaille à mi-temps dans une quincaillerie, Armand est électricien et Guy peintre en bâtiment.

« Nous avons le souci d'être des annonceurs et des rassembleurs, et c'est bien là notre but. Pour le moment nous en sommes encore au stade de créer des liens, étape indispensable vers les communautés de base. Aussi notre effort se situe-t-il surtout à ce niveau et au niveau de la

prière, car, comme nous le rappelle bellement Guy : Pour tenir debout devant les hommes, il faut s'agenouiller devant Dieu. »

Oui, pour rester homme, pour ne pas mépriser l'homme ou pour ne pas être écrasé par le mépris de l'homme, nous avons tous besoin, non seulement de notre propre effort, mais de la force de Dieu en nous. Car c'est Dieu qui sauve l'homme de lui-même, de son propre mal dont il est souvent la victime : « Tu lui donneras le nom de Jésus » (Mat. 1, 21), c'est-à-dire « Dieu-sauve ».

Tout le monde dit et répète aujourd'hui que notre monde est en mutation. Les uns s'en réjouissent, d'autres, au contraire, se lamentent et s'inquiètent. Pour nous, chrétiens, la question n'est pas de savoir si devant cette mutation du monde nous serons optimistes ou pessimistes, si dans cette symphonie nous jouerons notre partition en dièse ou en bémol, car, de fait, miser rose ou noir reste bien subjectif! Demandons-nous plutôt si Dieu dans sa Parole, lue et méditée telle qu'il nous la donne - sans subtilités, naïvement, toute crue -, si Dieu ne nous apprend pas quelque chose, indépendamment de nos humeurs. Mais quoi?

Tout d'abord qu'il existe, qu'il est tout proche, « Dieu-avec-nous ». Que chacun est connu de lui, donc aimé de lui d'une manière non imaginable qui fait éclater toutes nos catégories intellectuelles ou mystiques.

Mais aussi, et cela il faut oser le dire aujourd'hui en face des nouveaux conformismes, que le mal existe. Pour saint Jean, Dieu est « le Véritable », le mal est « le Mauvais » et l'apôtre résume ainsi le drame de l'humanité de toujours :

*Nous savons que le monde entier gît au pouvoir du Mauvais. Nous savons aussi que le fils de Dieu est venu afin que nous connaissions le Véritable (1 Jn 5, 19).*

En effet, si le Fils de Dieu est venu partager la vie humaine, c'est pour la sortir du péché, l'arracher au pouvoir du Mauvais, la retourner vers son Père :

*Or vous savez que Celui-là a paru pour ôter les péchés, ... pour détruire les œuvres du Mauvais (1 Jn 3, 5 et 8).*

Toute la vie de Jésus, de Bethléem à Gethsémani, est un combat, un corps à corps, avec celui qu'il appelle lui-même le Prince de ce monde », un combat à mort qui aboutit, en effet, à une mise à mort, à celle de la croix. Mais aussi à une victoire : « Maintenant le Prince de ce monde va être jeté bas » (Jn 12, 31).

Oublier ou minimiser ce combat du Christ, c'est annuler l'Evangile, et finalement Jésus-Christ lui-même. Nier que le prince de ce monde continue aujourd'hui de semer à pleins paniers l'ivraie au beau milieu du froment, serait fermer les yeux sur la carte du monde et le journal de chaque jour. Et ce mélange de froment et d'ivraie, dont aucune trieuse ou centrifugeuse ne peut parvenir à séparer les grains avant la fin du monde, est également vivant dans le cœur de chacun de nous.

Allons-nous en rester là ? Certes pas. Le même saint Jean, qui dans l'Apocalypse écrit pour des chrétiens eux aussi en pleine mutation, leur parlant du Mauvais, l'appelle « la Bête », celle qui depuis la Genèse jusqu'à l'achèvement des temps asservit l'homme, « tous les hommes, petits et grands, riches ou pauvres, libres et esclaves », et il conclut – « Que l'homme doué d'esprit calcule le chiffre de la Bête. Son chiffre est 666 » (Apoc. 13, 18). Il y a là, bien sûr, un symbole, mais il est éclairant. Mille explications ont été données sur ce chiffre, j'en reprends une : pour les anciens, le nombre parfait était le chiffre sept, il signifiait la plénitude,

l'achèvement, la victoire. Or ces trois six-six-six, qui symbolisent le mal, montrent que celui-ci semble toujours près de gagner la partie, son triomphe définitif ne tient qu'à un point, de six à sept! Mais chaque fois il échoue et perd.

C'est là notre tourment et notre espérance en même temps la lutte où nous sommes engagés n'est jamais terminée, mais notre force est de savoir que le Victorieux, c'est Jésus-Christ. Car la Résurrection de Jésus, elle, n'est pas un symbole. Jésus est « Le Vivant », comme dit saint Jean et le clame saint Paul : « Le Christ ressuscité ne meurt plus ! » (Rom. 6, 9).

Son combat contre le mensonge, l'égoïsme ou la dureté des hommes continue aujourd'hui en nous et par nous. C'est pourquoi le même saint Jean le présente « déjà couronné, vainqueur, et qui part vaincre encore » (Apoc. 6, 2). Et si nous ne sommes pas dispensés de la bataille, nous sommes déjà « plus que vainqueurs en Celui qui nous a aimés ».

Très chers Amis, c'est dans la joie de Noël et dans l'amitié la plus tendre, que nous partageons avec vous ce qui fait notre vie, plus encore, ce qui nous fait vivre.

Très chers et très aimés,

Je suis venu exprès à Cîteaux pour vivre cette nuit en faisant dans mon cœur et dans la prière le tour de chacune des équipes, pour redire lentement, comme une litanie des saints, le nom de chacun de vous, de vos parents et de nos amis, passant du bain de mer, qui au Brésil suit la messe de minuit, au gel canadien, de Toulouse, encore bon enfant, à ce Tokyo démesuré, de Villeparisis à Fribourg, et de ces quatre coins du monde revenir après chaque nom et chaque pays au seul centre de la terre, de l'espace et du temps vers « ce nouveau-né enveloppé de langes que nous trouverons avec les bergers, Marie et Joseph, couché dans une crèche ». Ce Jésus qui est bien aussi le centre unique de nos vies, et celui qui de surcroît nous a rassemblés.

Mais voilà qu'il y a quelques heures à peine, aujourd'hui même, je viens de recevoir la *Lettre Bleue 1970*, sortie de l'imprimerie hier soir. La relisant, - elle est de vous cette année autant que de moi -, je suis frappé de la convergence de nos désirs et des moyens employés pour planter, et espérer la croissance : l'écoute du Seigneur qui précède l'action, fait exister « l'autre » pour nous et en nous, le retour ensuite à Dieu dans l'offrande.

Et cela rejoint, - ou renouvelle -, une de nos plus anciennes paraboles. Sous l'aridité du Sahara s'étend, le dernier des écoliers le sait, une immense mer. Lorsque la nappe souterraine affleure, il naît et fleurit une oasis merveilleuse. Aux anciens, l'oasis paraissait un miracle extraordinaire, inexplicable et imprévisible. Mais les géologues ont démythifié tout cela, expliquant le pourquoi, le comment de cette « nappe phréatique » !

Démythifié ? Moins qu'on ne le croirait... En montrant que l'oasis n'était pas un miracle exceptionnel, mais la résurgence d'un océan profondément enfoui, ils nous font naître à une espérance infiniment plus forte. Ce qui s'est produit spontanément pour l'oasis, pourquoi ne le multiplierait-on pas en forant les sables jusqu'à la rencontre des eaux ?

Ainsi dans l'aridité du désert humain, chacune de nos équipes est un poste de forage vers la nappe d'amour inépuisable, à la rencontre de notre Dieu caché, inconnu, cette Trinité qui Est, en qui tout s'origine, de qui tout procède, Vie, Vérité, Amour, et en qui tout s'achève. Oh! bien sûr, il y a là également des oasis spontanées et merveilleuses : comment ne pas appeler ainsi un Soljenytsine, un André Siniawski, baptisés à l'âge d'homme au prix de leur liberté, ou la propre fille de Staline, Svetlana Alliluyeva, découvrant dans les psaumes les cris secrets de son cœur et de son être, qui par eux se trouvent libérés ?

Et leur foi, chez ces hommes en qui tout vestige de religion avait disparu, que rien ne prédisposait à croire, qui ne croient pour aucune autre raison sinon que Dieu existe, leur foi est pour nous, non pas une exception quasi miraculeuse, mais le signe que Dieu est là, présent, enfoui et cependant à portée d'homme.

Et c'est pourquoi nous tentons, nous, d'atteindre et de faire surgir l'océan souterrain qui comble toute soif et fait fleurir tout désert. Il est vrai, et malgré la nuit de Noël il faut le dire, le trépan qui force la roche est la Croix, celle de Jésus et la nôtre dans la mesure où « nous voulons être ses disciples ». Jésus, par sa croix enfoncée dans la terre du Golgotha, a fait éclater les granits les plus durs ; nous, je dirais que nous avons à désobstruer ce qui à nouveau s'encombre et se colmate en nous et hors de nous. Mais nous savons que Dieu est là.

Voilà où m'a entraîné la lecture de la Lettre Bleue ! Dans une heure l'Office commence dans la chapelle admirablement rénovée où l'autel est une immense et extraordinaire cuve de pierre, gallo-romaine peut-être, autour de laquelle, en cercle, se rassemble la communauté pour l'Eucharistie. Je vais donc redire vos noms, les noms de tous ceux que le Seigneur a mis autour de nous, sur nos routes et dans nos cœurs.

Dans la tendresse, la bénignité, la force aussi de ce Sauveur « qui est, qui était et qui vient », vrai et saint Noël   tous, tel qu'il le veut pour chacun, un Noël qui se prolongera jusqu'  l'autre, celui de 1971.

Je vous embrasse.

*Jacques Loew*

JACQUES LOEW

Digitalis  au Brésil, 24-06-2010

